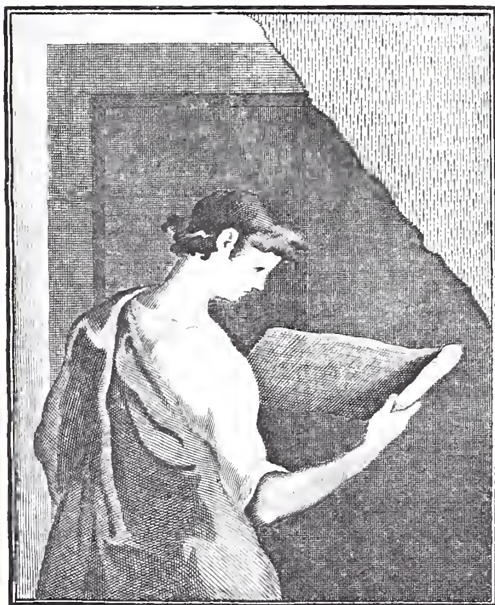




LES

ANCIENS ARTISTES-PEINTRES

ET DÉCORATEURS MULHOUSIENS

JUSQU'AU XIX[e] SIÈCLE

MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART A MULHOUSE

PAR

ERNEST MEININGER

Vice-Président du Comité d'administration du Musée historique de Mulhouse

---

AVEC UNE LETTRE-PRÉFACE

DE M. ANDRÉ GIRODIE, DIRECTEUR DES « NOTES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE », A PARIS,

ET DOUZE PLANCHES EN PHOTOTYPIE

MULHOUSE
ERNEST MEININGER, IMPRIMEUR
9-11, RUE DU BALLON, 9-11
1908

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
1908

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS

Le *Portrait du graveur J.-Georges Wille,* par Jean-Gaspard Heilmann, annoncé comme planche IV du présent ouvrage, n'a pu être donné, le hasard ayant fait découvrir récemment que le tableau du Musée des Beaux-Arts de Mulhouse, portant cette inscription, n'est pas de notre artiste mulhousien et ne représente pas non plus le graveur Wille. L'enquête a abouti à la constatation que cette toile pourrait être le portrait du peintre Jean Jouvenet (1647-1717), peint par lui-même (v. page 60, note 1).

Dans ces conditions, nous avons dû remplacer cette planche non mulhousienne par la reproduction d'une autre toile de Heilmann, soit par le *Portrait du prince-évêque de Bâle, Jacques-Sigismond de Reinach (1737-1743).* Il en est question dans la biographie de Fuessli (v. page 55). Cette œuvre n'était pas encore connue jusqu'ici et nous avons eu la bonne fortune de découvrir l'original chez M. le baron S. de Reinach, à Hirtzbach, qui a eu l'amabilité de nous autoriser à le reproduire et de nous informer qu'une réplique en existe dans la galerie des évêques de Bâle à Porrentruy. Cette œuvre a été exécutée par Heilmann vers 1738, alors qu'il était âgé de vingt ans, avant son départ pour Rome.

De différents côtés, on nous a demandé de reproduire les planches VII à XII (tableaux de bourgmestres) de manière à ne pas trop les fractionner, afin que la consultation en soit plus aisée. Nous rendant à ce désir légitime, au lieu de diviser le premier tableau — qui est le plus grand — en quatre parties, nous le donnons *en deux planches seulement* (VII—VIII et IX—X). Les deux autres tableaux de bourgmestres n'occupent qu'une planche chacun, comme annoncé dès l'abord.

L'AUTEUR.

Nous avons fait monter sur carton, pour les amateurs, une vingtaine d'exemplaires des tableaux de bourgmestres. Chaque exemplaire comprend deux cartons : sur l'un le plus ancien, sur l'autre les deux plus récents.

Coût des deux cartons : **Mk. 3.20 (Fr. 4.—)**, *pris dans nos bureaux.*

LES

ANCIENS ARTISTES-PEINTRES

ET

DÉCORATEURS MULHOUSIENS

LES

ANCIENS ARTISTES-PEINTRES

ET DÉCORATEURS MULHOUSIENS

JUSQU'AU XIXe SIÈCLE

MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART A MULHOUSE

PAR

ERNEST MEININGER

Vice-Président du Comité d'administration du Musée historique de Mulhouse

AVEC UNE LETTRE-PRÉFACE

DE M. ANDRÉ GIRODIE, DIRECTEUR DES « NOTES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE », A PARIS,

ET DOUZE PLANCHES EN PHOTOTYPIE

MULHOUSE
ERNEST MEININGER, IMPRIMEUR
9-11, RUE DU BALLON, 9-11
—
1908

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
—
1908

Il a été tiré de cette édition 30 exemplaires d'amateur sur papier de Hollande, numérotés à la presse et signés par l'auteur, au prix de 24 Mark (30 Fr.) l'exemplaire.

Monsieur

ANDRÉ GIRODIE,

Permettez-moi, cher Monsieur, d'inscrire votre nom en tête de ces notes concernant les artistes anciens de Mulhouse.

En vous dédiant mon modeste travail, je voudrais surtout rendre hommage au critique d'art, qui a voué une sollicitude si éclairée aux musées de province et notamment à ceux de notre chère Alsace.

ERNEST MEININGER.

Cher Monsieur Meininger,

Puisse votre ouvrage franchir les frontières de l'Alsace et porter au loin la clef de l'Art Mulhousien. Jusqu'à ce jour, Mulhouse n'avait pas livré le secret de l'existence de ses artistes, et nous ne pouvions que le regretter, car ils occupent un rang honorable dans l'ensemble de l'Art alsacien. Qui connaît la vastitude et la profondeur de cet Art alsacien doit aimer les maîtres de Mulhouse, tant ils reflètent l'esprit de leurs contemporains. Associés aux destins de la République, participant aux influences françaises, suisses et germaniques qui s'ébattent autour de la vieille Cité, magistrats, guerriers et voyageurs, ces artistes méritent d'être l'orgueil de votre bourgeoisie. Il appartenait à l'érudit que vous êtes de dévoiler leurs existences où le devoir municipal — le plus admirable de tous les devoirs ! — joua un tel rôle qu'il fit oublier souvent la poursuite de la Gloire.

Ce devoir fut aussi le vôtre, cher Monsieur Meininger, et je suis flatté de pouvoir l'écrire, aujourd'hui, en tête d'un livre qui, demain, appartiendra au Corpus *international de l'Histoire de l'Art. En 1877, vous avez publié la première des nombreuses notices consacrées, par vous, à l'histoire de Mulhouse, depuis plus de trente années. Votre longue fidélité aux Archives de cette ville est un exemple salutaire. Qu'est-ce que l'amour du pays natal sinon le culte de sa vérité historique, et cette dernière, que serait-elle sans les textes qui la justifient ? N'eussiez-vous écrit que l'*Hôtel de Ville de Mulhouse *que votre nom serait impérissable dans les mémoires alsaciennes. Combien d'autres enquêtes se sont ajoutées à cette œuvre capitale, combien d'actes vous ont acquis le rang que vous occupez dans le sein du Comité d'administration du Musée historique de Mulhouse, combien de travaux vous classent, aujourd'hui, parmi les* artistes *alsaciens.*

Ai-je besoin de vous dire quelle fut la culture des grands imprimeurs strasbourgeois et bâlois du XVI[e] *siècle, des Grüninger et des Amerbach pour ne citer que les plus illustres? Familiers du passé historique et archéologique, amis des Dürer, des Holbein et des Baldung, correspondants des Erasme, des Sébastien Brandt et de tous les autres humanistes, ces maîtres-imprimeurs créèrent, dans la Renaissance, une catégorie d'*artistes *à laquelle vous pouvez vous flatter d'appartenir. S'il est vrai que l'art commence où le rêve se concrétise dans les mains d'un ouvrier, l'imprimeur est un* artiste, *et je réclame, pour vous, cher Monsieur Meininger, la première place parmi les artistes du Livre, à Mulhouse, au* XX[e] *siècle.*

En effet, non content d'avoir participé, comme nos confrères du Musée historique, à la restauration des admirables Verrières de l'ancienne église Saint-Etienne à Mulhouse, vous avez aidé à répandre au loin la notion de leurs origines iconographiques en imprimant, *avec somptuosité, le* Speculum humanae salvationis, *de MM. Jules Lutz et Paul Perdrizet. Tels, jadis, agissaient les Grüninger et les Amerbach d'accord avec les Brandt et les Baldung. Tandis que vous élaboriez ce chef-d'œuvre de la typographie alsacienne contemporaine, les* Portraits mulhousiens *de M. Camille Schlumberger trouvaient, auprès de vous, une collaboration aussi artistique que celle de MM. Braun, Clément & C*[ie], *de Dornach.*

C'est ainsi, cher Monsieur Meininger, que vous continuez, par la plume et par la presse, les traditions des artistes dont vous vous êtes fait le biographe. Comme eux, vous savez participer à l'activité ambiante de Mulhouse, concilier l'art et l'industrie. Vous resterez l'historien-né des Koechlin, des Dollfus, des Mieg, des Engelmann, des Hirn, pour qui l'Industrie n'était qu'une des filles de l'Art, qui furent d'abord des rapins *avant de devenir des* industriels, *et dont les fils n'ont pas oublié l'origine, la culture, les goûts.*

Jusqu'au XVIII[e] *siècle, vos matériaux s'ajoutent, en les améliorant, à ceux que rassemble le* Schweizerisches Künstler-Lexikon.

A partir de ce XVIIIe *siècle, ils s'incorporent à l'art français où Mulhouse va tenir une place de plus en plus considérable.*

En trouvant Heilmann, à Paris, parmi les meilleurs portraitistes ; en exhumant, des Archives de l'Ecole des Beaux-Arts, les noms des Mulhousiens reçus comme Elèves protégés *et qui appartenaient aux familles jouissant du* « Droit de bourgeoisie privilégié » *— Jean et Rodolphe Koechlin, Emmanuel Fries, Godefroy Engelmann, Jean Mieg, etc. — nous ne devons envisager que la cause d'un des effets de la réunion de Mulhouse à la France.*

Certes, elle fut prodigieuse l'Industrie des toiles peintes, née de la fusion du génie français et du génie mulhousien, et elle étonne encore l'historien d'art par l'abondance et la variété de ses productions. Jamais terre plus favorable aux moissons extraordinaires ne reçut les semences que la France jette à tous les vents depuis ses origines, et dont elle fut si prodigue au XVIIIe *siècle. A vrai dire, Mulhouse n'obtint qu'une infime partie de ce que nous retrouvons encore, en abondance, dans toute la vallée du Rhin, notre tributaire artistique au* XVIIIe *siècle. Qu'elle ait su faire fructifier cette poignée de bon grain, et de quelle manière, vos ouvrages,* l'Histoire documentaire de l'Industrie de Mulhouse et de ses environs au XIXe siècle, *dont* la paternité *vous revient et qui vous compte parmi ses collaborateurs, mille autres documents encore l'expliquent à merveille. Mais, ce que nous autres, Français, ne saurions trop dire et redire sans nous lasser, c'est la reconnaissance de Mulhouse pour le peu de nous-mêmes que nous lui avons donné, c'est sa fidélite aux heures où, de Sans-Souci à La Favorite, retentissait la joie de notre humiliation.*

Dans la cour du Château de Mannheim, ce pseudo-Versailles, le mois dernier, pensant à votre livre, cher Monsieur Meininger, il me revint en mémoire les paroles prononcées par Engel-Dollfus, le 28 Juin 1871, devant la Société Industrielle de Mulhouse : « Unie depuis deux siècles à la France, l'Alsace industrielle s'est d'autant mieux assimilé le goût et l'esprit français, que l'excedent de sa

*production industrielle est destiné à la France. Si Mulhouse est considérée comme le point central de l'industrie, c'est à Paris que se concluent les grandes transactions, et c'est de là que part l'excitation constante à la rénovation de la fabrication. L'Allemagne fera revivre, si elle le veut et si elle le peut, un art original, un art allemand ! S'il m'est permis de le préjuger, il sera raide, sévère et froid, savant, érudit, pédant, au besoin combiné d'un reste d'ascétisme du Moyen âge et de militarisme contemporain, plutôt architectural que décoratif et coloriste, ami de la ligne droite plutôt que de la ligne courbe, en un mot l'*antipode *du sentiment délicat, mobile, gracieux, capricieux et élégant dont le souffle nous vient de Paris et qui, mis en relief par l'éclat, le fini et la pureté du contour, a pendant si longtemps assuré la vogue de vos produits. Efforçons-nous donc de maintenir, par tous les moyens possibles, nos rapports avec Paris et, dans l'art industriel au moins, attestons une liberté qui, sous d'autres rapports, a subi de si cruelles atteintes ; l'autorité et la violence sont également inadmissibles et impuissantes en matière esthétique, et c'est bien ici le cas de dire, en parodiant un mot devenu célèbre : « l'Art prime la Force ».*

Continuateur de l'œuvre d'Engel-Dollfus, au Musée historique et dans l'étude scientifique du passé de Mulhouse, vous qui réalisez, aujourd'hui, l'un de ses rêves en faveur des anciens artistes mulhousiens, laissez-moi croire, cher Monsieur Meininger, que tel eût été le commentaire de ce grand disparu, après lecture de votre livre.

Votre dévoué confrère

André GIRODIE.

Paris, le 16 Juin 1908.





En publiant ce travail sur les anciens peintres de Mulhouse, notre but est de faire connaître les documents d'archives assez nombreux que nous avons été à même de recueillir, au cours de longues années de recherches historiques de toute nature, sur des artistes dont la plupart sont peu ou point connus.

Si, malheureusement, pour beaucoup d'entre eux il ne reste rien de leur œuvre, il nous a semblé cependant que leur mémoire méritait d'être tirée de l'oubli dans une ville comme la nôtre, où le culte de l'art compte tant de fervents et généreux disciples.

La liste assez longue d'artistes que nous avons pu établir pour le vieux Mulhouse porte en elle un enseignement, car elle nous prouve que de tout temps on a été épris chez nous d'idéal, de l'amour du Beau. Elle nous explique aussi pourquoi, lorsque l'industrie des toiles peintes a pris naissance sur notre sol, elle a su prendre rapidement un rang prépondérant par le goût et la beauté de ses productions. Ici, comme en toutes choses, l'atavisme ancestral a produit ses fruits. Les premiers dessinateurs et graveurs sur bois avaient de qui tenir, et c'est de leur rang que sont sortis, au XIX[e] siècle, plusieurs artistes de valeur.

L'observateur intelligent n'aura, d'ailleurs, pas attendu notre travail pour être renseigné sur la faveur dont jouissait l'art auprès de nos ancêtres. Les témoins du passé sont là pour

en déposer : il nous suffira de rappeler nos belles verrières du XIVe siècle, les peintures murales de l'ancienne église Saint-Etienne et celles de la vieille chapelle de Saint-Jean[1], la Danse des morts dans la rue des Champs-Elysées[2], pour en arriver aux peintures allégoriques de la façade de l'Hôtel de ville, aux tableaux armoriés des bourgmestres conservés dans la grande salle du Conseil, aux tableaux armoriés des tribus (aujourd'hui malheureusement disparus), et, enfin, aux nombreux portraits conservés au Musée historique et dans nos vieilles familles[3].

A première vue, il semblerait que dans l'ancienne petite cité libre, avec ses quelques milliers d'habitants, le champ d'activité des artistes-peintres devait être fort limité. Ce n'était nullement le cas, et si le portrait y était « moins demandé » que de nos jours, si le paysage y était encore à peu près inconnu, il n'en est pas moins certain que la décoration intérieure et extérieure des bâtiments publics et privés, jadis si en vogue, offrait un champ d'action suffisant pour assurer le pain quotidien aux chevaliers de la palette.

Dans notre nomenclature nous faisons figurer tous ceux qui étaient qualifiés de peintres. Il est probable que, parmi les plus anciens, l'un ou l'autre n'était pas artiste et qu'il brossait surtout des façades de maisons. Toutefois, dès le XVIe siècle, les renseignements sont plus abondants et commencent à fournir des données sur leurs œuvres. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue qu'au temps jadis, l'artiste était fort souvent obligé, pour vivre, de faire, à côté de l'art pur, aussi de la besogne vulgaire. Les premiers Bodan en sont un exemple topique.

---

[1] Le Musée historique possède de précieux calques des peintures murales de ces deux édifices.

[2] De l'existence de cette *Danse des Morts* il nous reste quelques preuves. Le 21 décembre 1551, Adam Koebelin est adjoint à Albrecht comme surveillant de la fontaine située près du « Todten Dantz ». (*Raths-Prot.*, t. I.)

[3] Consulter aussi à cet égard le magnifique ouvrage : *Portraits Mulhousiens*, publié l'année dernière par M. Camille Schlumberger, notre excellent confrère du Musée historique.

Quoiqu'il en soit, il ressort de notre travail que Mulhouse n'a évidemment pas donné le jour à un Holbein ou à un Rubens. Mais il nous semble néanmoins que notre ville peut avoir quelque fierté d'avoir vu naître des hommes de valeur comme André Bodan le jeune, Daniel Hofer, Jean Gabriel, Luc Liebach, Gaspard Heilmann, pour ne citer que des artistes d'avant la réunion de Mulhouse à la France. Ils valaient certes la peine d'être présentés à nos lecteurs, qui voudront bien accepter les autres par surcroît.

Notre intention était d'abord de borner nos recherches strictement à l'ancien Mulhouse, c'est-à-dire à la ville libre proprement dite. Mais il nous a paru que cette notice gagnerait en intérêt, si nous la complétions par le relevé des artistes qui, nés avant la réunion de Mulhouse à la France, ont vécu ici dans la première moitié du dernier siècle et dont quelques-uns ont fait bonne figure dans le domaine des arts.

D'un autre côté, nous donnons en appendice la liste d'un certain nombre de peintres-verriers que nous avons pu retrouver au XVIe et au XVIIe siècle, époque à laquelle cet art, primitivement religieux et qui a enfanté jadis tant de merveilles, devint forcément laïque dans les pays passés à la Réforme, et où ses manifestations durent se borner surtout aux vitraux armoriés. Avec la décadence de l'art héraldique, le verrier finit malheureusement par disparaître lui-même. Ce n'est qu'à notre époque qu'une renaissance semble se produire, et il faut s'en féliciter, car les manifestations de cet art spécial se rattachent étroitement à celles de l'art de la peinture proprement dite et ne lui cèdent en rien au point de vue de la beauté de l'inspiration, du dessin et du coloris.

Notre travail est tracé dans l'ordre chronologique, et nos renseignements sont, autant que possible, accompagnés de l'indication des sources où nous les avons puisés. Notre prétention ne saurait être d'avoir épuisé le sujet, ni surtout

d'avoir voulu écrire une histoire de l'art à Mulhouse. Mais peut-être ces modestes notes, trop souvent seulement d'ordre historique ou généalogique, engageront-elles plus compétent que nous à aborder ce sujet si tentant et, à notre avis, plus fructueux sans doute qu'on ne le présumait jusqu'ici.

En attendant, et afin de donner à la présente publication une valeur plus grande pour les amis de l'art et de notre histoire locale, nous y avons ajouté une série de planches reproduisant des portraits ou des œuvres d'artistes pouvant rehausser quelque peu l'attrait de l'ensemble.

Pour terminer, nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance à ceux de nos confrères qui ont bien voulu faciliter notre tâche : à M. Edouard Benner, le plus aimable et le plus serviable des archivistes, à M. Gustave Schœn, qui a mis à notre disposition sa traduction de la biographie de Gaspard Heilmann, par Fuessli, à M. Karl Franck, qui nous a fourni quelques renseignements très utiles, et, enfin, à M. André Girodie, le distingué directeur des *Notes d'Art et d'Archéologie*, qui a enrichi notre travail des notes si précieuses sur le passage à l'Ecole des Beaux-Arts, à Paris, de quelques artistes mulhousiens de la fin du XVIIIe siècle et dont les avis si compétents nous ont permis d'améliorer encore après coup plusieurs notices.



1.

Otto *der Maler* est cité, le 25 mai 1358, comme juge au bas d'un acte de désistement de Henin de Luter sur l'héritage de sa mère, contre son beau-père Jennin Zitmer.

(*Cartulaire de Mulhouse*, t. I, 274).

2.

Johans Maler siège, en 1367, comme sous-prévôt au tribunal de Mulhouse, au nom du chevalier Werner de Morimont, prévôt impérial. Cinq ans après, il est amman du même tribunal.

Etait-il fils du précédent ou peintre de son état? Il est difficile de préciser, car, à cette époque reculée et même encore deux siècles plus tard, les noms de famille n'étaient pas encore fixés. On désignait généralement les gens par leur profession, leur origine, etc.

(*Cart. de Mulhouse*, t. I, 296, 297, 301, 304, 308.)

3.

Burcklin *Moler*. Cité, dès le 1er octobre 1394, comme juge au tribunal de la ville, il est mentionné au registre de la taille *(Gewerfsbuch)* de l'année 1418, comme payant 3 ℔ 5 ß. Il restait dans la rue Henriette.

(*Cart. de Mulhouse*, t. I, 373).

4.

Frantz *der maler* est cité au *Gerichts-Protokoll* de 1458, t. II, p. 461.

5.

Hanns Hepp, *der moler*, scelle, le 29 septembre 1466, une lettre de Jacob Buchswiller, bourgeois de Mulhouse, adressée au prévôt et aux notables de Habsheim *(vnder Hanns Heppen des molers insigel.)*

(*Cart. de Mulhouse*, t. II, 993, note).

6.

Heinrich Rotpletz, *der Moler*. Le lundi avant la Saint-Martin de l'année 1479, le tribunal de Mulhouse, jugeant une contestation entre maître Henri Rotpletz, le peintre, et les gens de Sausheim, à propos de l'autel et d'une œuvre *(die taffel vnd das werk)* exécutés pour eux, condamne ces derniers à les lui payer le prix convenu, le peintre ayant affirmé, sous serment, avoir fait le travail tel qu'il lui fut commandé [1].

7.

Hanns Wolf *der moler*, est mentionné deux fois, en 1480 et en 1481, dans le *Gerichts-Protokoll*. Le mardi avant la Saint-André de cette dernière année, il est échevin du tribunal.

Cet artiste a fait souche à Mulhouse et sa descendance s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Voici, à son sujet, quelques renseignements rectifiant et complétant la notice consacrée par Ehrsam à la famille dans son *Bürgerbuch*.

Thiébaut Wolff, charron, l'aîné de ses fils, paye la taille de 1500 à 1531. En cette dernière année, son fils Oswald, est mentionné avec lui.

Henri Wolff, sans doute un frère de Thiébaut, est « Stubenknecht » de la tribu des Agriculteurs. En 1515, il prend part à la bataille de Marignan et, quatre ans après, se fait recevoir à la tribu des Vignerons.

[1] *Gerichts-Protokoll,* t. II, p, 61.

Conrad Wolff entra, en 1545, à la même tribu. De même, Werner Wolff (plus tard sous-prévôt), en 1573, et Nicolas Wolff, cordonnier, son frère, en 1573.

En 1595, Jean Wolff, tricoteur de chausses, est reçu à la tribu des Tailleurs.

En 1598, Barthélemy Wolff se fait membre de la tribu des Vignerons, et délaissa deux fils, Michel et Barthélemy, dont le premier devint zunftmestre.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, des membres de cette famille prirent part au mouvement industriel nouvellement créé en notre ville.

8.

Heinrich Hoffmann, *moler,* est cité en 1486 dans le *Gerichts-Protokoll.* A cette date, il était en location dans une maison appartenant à Henri Steinbach, que celui-ci venait de vendre à la tenancière de l'auberge de l'Ours. Sommé de déménager par la nouvelle propriétaire, le peintre en saisit le tribunal qui l'autorisa à finir son bail, vu que celui-ci ne stipulait pas sa résiliation en cas de vente. Il paraît ensuite dans le registre de la taille, en 1489, pour la somme de 10 *ß*. Il demeurait alors sur la place de l'hôtel de ville, entre la rue Henriette et le poêle de la tribu des Tailleurs.

L'année suivante, il est question de lui dans le *Gerichts-Protokoll*[1], où il figure comme témoin. A cette occasion, il est dit originaire de Marburg *(Margpurg)*, en pays hessois.

En 1492, il devait être absent ou décédé, car, à sa place, le registre de la taille mentionne une *Katherin molerin,* payant 16 *ß*. C'était sans doute sa femme. Elle vivait encore en 1499.

Le peintre a-t-il fait souche à Mulhouse ? C'est probable, car le registre de la taille mentionne, en 1521, un Bernhart Hoffmann, et le rôle de la bourgeoisie reconstitué en 1552,

---

[1] Loc. cit., t. III, p. 73 et 74.

après l'incendie de l'Hôtel de ville contient les noms de Michel Hoffmann, menuisier, et de Thoman Hoffmann. Ce dernier pourrait être identique avec le peintre Thoman (v. N° 14).

En 1559, Peter Hoffmann, charron, et, en 1599, Hans Hoffmann sont aussi reçus bourgeois. Tous ces Hoffmann font partie de la première famille de ce nom à Mulhouse, éteinte au commencement du XVIIe siècle. La famille de même nom, donnée par Ehrsam dans son *Bürgerbuch*, est d'une autre origine, plus récente.

9.

LIENHART, *moler*, demeurant dans la rue Henriette, paie 10 ß de taille, en l'an 1500.

En cette même année, il est aussi question de lui au *Gerichtsprotokoll*[1].

10.

PHILIPP BRAUN, le peintre, est cité par le chroniqueur Pétri, comme ayant fait partie du contingent mulhousien à la bataille de Novarre, en 1513.

(Pétri, *Der Stadt Mülhausen Geschichte*, p. 237).

11.

KILIAN[2], le peintre, membre de la tribu des Maréchaux, fait partie, en 1515, du contingent mulhousien à la bataille de Marignan.

(Math. Mieg, *Der Stadt Mülhausen Geschichten*, t. II, p. 131).

12.

BENEDICKT, peintre, paie, en 1521, 8 ß de taille. Il demeurait à côté de la Douane *(Woghuss)*, près de l'Hôtel de ville.

En 1524, un *Hans Benedick* est reçu membre de la tribu des Vignerons, qui pourrait bien être le même.

---

[1] T. IV, p. 88.

[2] Signalons ici une erreur du Catalogue du Musée historique, qui, sous le n° 608, donne comme auteur du portrait de Jérémie Risler, en 1776, un peintre Kilian ; c'est *Kisling* qu'il faut lire.

13.

Lux, *Moler,* demeurant dans la rue des Tanneurs, paie 8 ß de taille en 1521.

14.

Thoman, *moler,* demeurant «im Frowenhuss» (rue Bonbonnière actuelle), paie 8 ß de taille en 1529, 1530 et en 1531. Il est encore mentionné dans le *Gerichtsprotokoll* des années 1541 et 1542. En 1552, lors de la reconstitution du rôle des bourgeois, on y trouve un Thoman Hoffmann, sans indication de profession. Est-ce notre artiste ? Nous l'ignorons, mais dans le cas affirmatif, ne s'agirait-il pas tout naturellement d'un fils du peintre Henri Hoffmann (N° 8) ?

15.

Christoffel Bockstorffer, peintre, originaire de Colmar[1].

Bien que cet artiste ne soit pas né à Mulhouse, nous avons tenu à le mentionner ici, d'abord parce que son nom est attaché à la décoration d'un édifice qui subsiste encore et, ensuite, en raison des documents *inédits* que nous avons découverts sur son compte, précisant bien son rôle dans cette décoration, dont il fut chargé en 1552.

On sait que l'ancien Hôtel de ville, datant de 1431 et bâti sur le modèle du poêle de la tribu du Safran, à Bâle, devint la proie des flammes le dimanche 1er février 1551, à 10 heures du soir, par suite d'une imprudence. On avait jeté, par mégarde, au grenier, de la cendre contenant encore de la braise.

Le sinistre est relaté au *Raths-Protokoll* en ces termes:

Dimanche, le 1er février 1551, l'Hôtel de ville antérieur, avec tous les registres du conseil, les registres des missives, le mobilier et tout le reste, est devenu la proie des flammes, à dix heures du soir. En même temps ont été détruits le registre des serments, le rôle des bourgeois, le protocole du tribunal et d'autres objets encore, causant

[1] En réalité, cet artiste était originaire de Constance (v. p. 12).

ainsi à la ville un dommage sensible. Le Tout-Puissant veuille à l'avenir nous préserver en grâce de semblables et plus grands dommages, et nous être généreux et miséricordieux[1].

On reconstruisit immédiatement le bâtiment sur les fondations de l'ancien, dont d'ailleurs le rez-de-chaussée put servir en partie. Maître Michel Lynthumer, tailleur de pierres, originaire de Gelnhausen, bourgeois de Bâle, en eut l'entreprise, qu'il mena à bien fin juillet 1552. La ville lui délivra à ce sujet, le 11 août suivant, un congé en règle[2].

Le projet de réédification est détaillé tout au long dans le *Raths-Protokoll* du mercredi, 4 mars 1551[3].

---

[1] Texte original: Suntag denn 1[t] February 1551 jst dass vorder Rhadthuss sambt allenn Rhadtsbuecherenn, Missivenn buecherenn, hussrhadt vnnd allem anderem vmb 10 Vrenn verbrunnenn. Ess ist auch dass Schwerbuch, Burgerbuch vnnd Gerichtsbuch sambt anderenn mer vnnd der Stat ein mercklicher Schadenn jn dem allem begegnet. Der Almechtig welle vnss further vor wytherenn vnnd grosserem Schaden gnedigklichenn verwarenn, auch gnedig vnnd barmhertzig sein.

[2] *Missiven-Protokoll*, t. 4.

[3] Texte original:

Anschlag vnnd Uffbuwung des verbrunnen vorderenn Rhadts Huses.

Erstlichs sollendt die vier Thürenn sambt denn Fensterenn wie die jetzundt standt verblybenn.

Im Huss undenn sol für die höltzine Seul ein gutte steinin Thuren machenn, namlich die vorder mit einem runden Bogen vij Schuoch wydt unnd die hinter iiij Schuoch wydt unnd vij Schuoch hoch gefyerdt.

Die gross Stubenn sol so wydt wie die alt gewesen gemacht werden unnd vornenn im vorderenn Gebel gegen dem Vischbanck viij Liechter, alwegen vier Liechter in ein Gewelb gestyltzt, do zwischen ein hubsche steinin Seul uffs sufferlichst gehouwen

Inn der Lengy gegenn dem Blatz neunn Liechter in dry Gewelb unnd dass Mittel gestiltz mit zweyen sufferen gehouwen Seulenn.

Inn die kleinenn Stubenn jm Gebel gegenn der Schrybery dry gestiltzte Fenster jn einem Gewelb.

Inn der Lengy gegenn dem Brunnen vj Fenster alwegen dry jn ein Gewelb vnnd dass Mittel hoher mit einer steinen Seulen gehouwen wie obstat.

In der Camerenn nebenn der kleinen Stubenn ein Creutzfenster.

Vor der kleinenn Stubenn ein Creutzfenster.

Vor der grossen Stubenn ein halb Creutzfenster.

Inn oberen gemach ob der Stuben jn hinderen unnd vorderen Gebel jn yeden zwey Creutzfenster.

Inn dem Tachstuol jn yedem Gebel, hinderen unnd vorderenn Gebel j Creutzfenster.

Uff der anderen Binnen wo ess muglich jn yedem ein Creutzfenster.

Im oberenn Thejl ein Liecht.

Under allen Stubenn unnd Creutzfenster alwegen ein Gesymss zu Ring umbgefuert.

Holtzwerk.

Zu Tremenn unnd Underzugen gewerckt Holtz.

Inn dass geviert xij Zol unnd 44 Schuoch lang.

Item x Flötz Zehener oder Roffler.

Item vj Achter.

Item uff die V[c] Thylenn.

Die Teffelthylen sol man zu Basel lassen schnyden oder unser Eydtgnossenn daselbs bitten unss thygen Thylen zum Teffel zugeben.

Il résulte de ce projet de réédification que l'Hôtel de ville n'a pas été détruit *en entier* et que les

Vers la fin de l'année 1552, le 22 décembre, le Conseil put siéger pour la première fois dans le nouveau bâtiment, ainsi que le mentionne le procès-verbal de ce jour.

Par traité passé, le 10 septembre auparavant, le magistrat de Mulhouse avait chargé maître Christophe Bockstorffer, peintre de Colmar, de la décoration extérieure et intérieure du nouvel édifice. Parmi les artistes compétiteurs, Bockstorffer avait eu la préférence sur la recommandation de son beau-frère, le pasteur mulhousien Conrad Finck[1].

Chose curieuse à noter, aucun de nos chroniqueurs, en parlant de la reconstruction de l'Hôtel de ville, ne mentionne ni l'œuvre, ni le nom de Christophe Bockstorffer. Le *Raths-Protokoll* est tout aussi muet à cet égard. Le premier qui ait réparé cette omission, c'est l'archiviste Nicolas Ehrsam, l'auteur du *Bürgerbuch* paru en 1851. En effet, en 1862, il publia dans les *Curiosités d'Alsace*, éditées à Colmar par Bartholdy, le contrat ayant trait à la décoration de l'Hôtel de ville de Mulhouse en 1552[2].

Seulement, Ehrsam a commis à ce propos une regrettable bévue au sujet du nom de ce peintre qu'il a mal lu, ainsi que le démontrent tous les documents que nous reproduisons sur lui et sur sa famille. Il l'appelle *Vacksterffer*, alors qu'il se nommait en réalité *Backstorffer* ou plutôt *Bockstorffer*. Le

murs du rez-de-chaussée étaient encore debout, puisqu'il est dit que les quatre portes et les fenêtres doivent rester tel que.

En outre, il n'est question que du premier étage et du grenier. Il n'y avait par conséquent pas de second étage encore, qui date seulement de 1778, c'est-à-dire d'avant la restauration des peintures par Gencerich. La forme architecturale des fenêtres de l'étage supérieur ne cadre d'ailleurs pas avec celles du premier et le peu de place qui les surmonte prouve au premier coup d'œil qu'on a dû empiéter sur le toit allongé primitif pour gagner la place nécessaire à leur emplacement. Au surplus, Graf est très explicite à cet égard, t. III. p. 316, quand il dit:

Le pignon de l'Hôtel de ville du côté de la cour de l'ordre Teutonique fut reconstruit à neuf et des chambres furent aménagées dans l'étage supérieur. La peinture extérieure fut également renouvelée, telle qu'on la voit aujourd'hui (v. à ce sujet la notice Genderich N° 39). Ceci eut lieu dans les années 1778 et 1779. Les frais s'élevèrent à dix mille livres.

Cette grosse dépense suppose en effet plus qu'une simple réparation.

[1] V. à ce sujet, plus loin, la lettre de Mulhouse au fils Bockstorffer, du 5 mai 1553. Conrad Finck, originaire de Zurich, avait épousé Anne Bechtoldt, de Strasbourg, et mourut en 1567.

[2] Ce contrat a disparu de nos archives municipales! . . . Nous reproduisons plus loin le texte allemand donné par Ehrsam.

Schweizerisches Künstler-Lexikon, actuellement en cours de publication[1], nous fournit sur son compte les quelques précieux renseignements suivants:

Bockstorffer *(Bocksdorfer)*, Christian (Christen), Christoffel, peintre, naquit à Constance, d'où, après un séjour à Saint-Gall, il paraît s'être établi pour un temps assez prolongé à Lucerne. Du moins, son nom y est mentionné parmi les membres de la confrérie de Saint-Luc.

La chronique de Vadian (t. II, p. 401 et t. III, p. 354) nous renseigne sur l'œuvre dont il fut chargé à Saint-Gall, en ces termes: « En 1522, l'abbé François confia la peinture du grand autel, dans la cathédrale, à un peintre de Constance, nommé maître Christophe Bocksdorffer, pour la somme de mille florins, qu'il paya de ses propres deniers ».

D'autres données sur la carrière de cet artiste n'ont pu être trouvées. Dans Laible, *Geschichte der Stadt Constanz*, où, pages 272 et suivantes, sont relatés les artistes nés à Constance, il n'est pas mentionné; de même dans le *Künster-Lexikon*, de Nagler.

La présente notice comble la lacune que constate l'article ci-dessus. Elle établit, en effet, que Christophe Bockstorffer s'est rendu de Lucerne à Colmar, où, dès 1549, il paie la taille, qu'il acquitte encore en 1552[2], année vers la fin de laquelle il fut appelé à Mulhouse pour y exécuter la décoration de l'Hôtel de ville.

Voici maintenant la traduction du contrat passé avec le magistrat à ce propos, dont il est question plus haut:

Le samedi, 10 septembre de l'an 1552, mes Seigneurs les magistrats ont chargé maître Chrétien Vacksterffer, le peintre, bourgeois de Colmar, de peindre le nouvel Hôtel de ville, soit les deux pignons depuis le faîte jusque sur le sol, et ensuite la grande façade, également du haut en bas, et de les faire ainsi qu'il a commencé pour les deux pignons. Il devra peindre l'encadrement de toutes les fenêtres et abreuver d'huile tout ce qui est en pierres de taille. Item, peindre le campanile en rouge et blanc, l'aigle en noir sur champ d'or, dorer les lions et peindre et border les escaliers du perron. De même sur le

---

[1] Chez Huber & Cie, éditeurs, à Frauenfeld.

[2] Voir, plus loin, la lettre de M. A. Waltz, bibliothécaire, à Colmar.

mur du fond de la grande salle, il devra peindre un beau sujet historique et couvrir de couleur les arcades des fenêtres ainsi que les colonnes. Au-dessus des fenêtres de la salle, il devra peindre les armoiries des cantons, ainsi que des villes alliées. Le tout aussi fidèlement, gentiment et artistiquement qu'il pourra le faire, avec les meilleures couleurs, et le terminer de manière que cela fasse honneur et profit à lui et à la ville. En conséquence mes Seigneurs lui ont accordé, ainsi qu'à son apprenti ou à son ouvrier, durant le temps qu'ils travailleront à l'Hôtel de ville, de manger et de boire à la table des pensionnaires de l'hospice, et, en plus, de lui donner deux cents florins, à 1 livre, 5 schillings stebler le florin. En outre, il lui sera fourni pour chaque homme l'huile nécessaire pour abreuver les pierres de taille, mais il achètera à ses frais et devra avoir toutes les couleurs, l'or et tout ce qui lui est encore nécessaire. Il devra peindre tout ceci avec de bonnes couleurs vives, afin que cela dure indéfiniment, le tout honnêtement, fidèlement et sans fraude.

Sur le contrat ci-dessus, il a été donné à maître Chrétien XLVI florins, ce qui a payé son travail[1].

En reproduisant ce texte dans l'ouvrage *L'Hôtel de ville de Mulhouse*, nous avons écrit en renvoi de la page 12, à propos de ce paiement de 46 florins: «Ce chiffre est-il exact d'après le texte? Nous n'avons pu le vérifier, l'original n'ayant pu être retrouvé aux archives . . . Quoiqu'il en soit, la dernière phrase du contrat tendrait à prouver que le travail de Vacksterffer n'a pas été terminé par lui ».

Notre supposition était parfaitement exacte. Nous avons retrouvé, aux *Missiven-Protokoll* de nos archives, trois lettres, que nous donnons également plus loin en texte original, nous renseignant pleinement à cet égard.

La première est du 5 mai 1553 et est adressée au fils du peintre colmarien, c'est-à-dire à maître Luc Bockstorffer, peintre, à Ravenspurg. Elle fut jointe à une seconde, envoyée le même jour au sieur Jacques Schmidt, bailli d'Altshausen,

[1] Cette [illegible] contrat.

non loin de Ravenspurg, avec prière de la faire parvenir à son destinataire.

La troisième lettre, enfin, est du 15 juin 1553, et remercie le bailli d'Altshausen pour ses bons offices.

Voyons maintenant le texte de la lettre (en traduction) adressée au fils Bockstorffer:

A l'honorable artiste-peintre, maître Luc Bockstorffer, bourgeois de Ravenspurg, notre particulièrement cher et bon ami.

Avant tout, notre salut amical et l'assurance de nos bonnes dispositions, cher maître Luc et excellent ami. L'année passée, nous avons été sollicités par Christophe Bockstorffer, le peintre de Colmar, votre père défunt, de lui confier la peinture de notre nouvel Hôtel de ville, ce à quoi nous avons consenti par traité, spécialement sur la prière de messire Conrad, notre prédicant, son beau-frère, moyennant une somme de deux cents florins, plus la nourriture et la boisson pour ceux qui exécuteront ce travail, pendant toute sa durée, ainsi que le dit le contrat, sur le contenu duquel vous pourrez vous renseigner auprès dudit son beau-frère.

Il (maître Christophe) a ensuite peint loyalement et bien les deux pignons jusqu'au toit, de sorte que nous ne doutons nullement, s'il était resté en vie, qu'il aurait exécuté une œuvre telle qu'elle eût été à l'avantage de la ville, à la louange éternelle et au profit de l'artiste et de ses enfants.

Après son décès, il s'est présenté plusieurs peintres qui auraient achevé l'œuvre à meilleur marché, mais nous n'avons voulu nous engager avec personne, attendu qu'il nous a prié sur son lit de mort de donner la préférence à vous, son fils, vu que vous étiez instruit sur sa manière de faire, ce à quoi nous avons volontiers consenti, pour lui être agréable.

Par conséquent, dans le cas où cela vous serait possible et si la chose vous arrange, nous vous prions, après réception de la présente, de vous rendre auprès de nous au plus tard dans la quinzaine, de prendre connaissance du contrat et d'examiner ce qui reste à faire, puis de terminer l'ouvrage, si cela vous convient. Ce que nous vous devrons en échange de vos peines et de votre travail, nous l'acquitterons volontiers et tiendrons nos promesses de telle sorte que, s'il plaît à Dieu, on n'aura rien à y reprendre et que vous serez satisfait.

Toutefois, dans le cas où vous ne pourriez venir ici, veuillez nous en informer sans retard.

Ce 5 mai 1553.

Le bourgmestre et le conseil
de la ville de Mulhouse.

Il ressort par conséquent de ce qui précède, que Christophe Bockstorffer n'a fait que commencer l'ouvrage à lui confié, et que son travail n'était guère avancé lors de sa mort, puisqu'il n'a touché que 46 florins sur le prix de l'ensemble, qui était de 200 florins. Dans la lettre ci-dessus, il est clairement dit qu'il n'a fait que les deux pignons. C'est donc le fils qui a exécuté *la grande façade*, dont *tous les encadrements de fenêtres étaient à faire*, qui a peint aussi *le campanile en rouge et blanc, l'aigle en noir sur champ d'or, les lions en or* et *les escaliers du perron*. C'est encore lui qui a dû garnir *le mur du fond de la salle du conseil* d'un beau sujet *historique*, etc., et enfin peindre au-dessus des fenêtres de ladite salle, à l'extérieur, *les armoiries des cantons et des villes alliées suisses*.

Nous venons de souligner avec intention tout ce qui, dans le traité de 1552, constituait la partie vraiment artistique. Car, dans tout cela, il n'est pas question de *figures allégoriques*, qui eussent certainement été mentionnées, vu leur importance, puisque tous les autres détails de l'ensemble étaient si minutieusement prévus.

Ce fait a son importance, car on verra plus loin, dans la notice consacrée à Jean Gabriel (voir n° 24), que c'est lui le véritable auteur des figures allégoriques de notre Hôtel de ville. Si, dans son *Journal de voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne*, Montaigne nous raconte que, passant par notre ville en 1580, il fut frappé par l'aspect de l'Hôtel de ville « un palais magnifique et tout doré », cette dorure ne s'appliquait pas aux allégories qui n'ont jamais été en or, mais en chromo au début, mais bien au champ d'or de l'aigle impérial et aux

lions d'or lui servant de supports, ainsi qu'à l'or de quelques-uns des blasons des cantons suisses de la façade.

Voici, pour terminer, encore quelques détails sur la famille Bockstorffer, que nous devons à l'obligeance de M. G. Merk, archiviste municipal de la ville de Ravenspurg:

T. Hefner, dans sa notice intitulée: *Gelehrte, Künstler, Baumeister und sonst nambafte Männer der einstigen Reichstadt Ravensburg*, parue, en 1890, dans les «Württembergischen Vierteljahrsheften», 12e année, page 122, cite à la huitième rubrique:

Lukas Bockstorffer (sic). Son fils *Gabriel*, qui s'établit plus tard comme peintre à Constance, est né, suivant le registre de baptême protestant, en 1564 à Ravensburg. Celui-ci peignit, en 1588 et 1589, en collaboration avec Henneberger, de Geislingen, les plafonds des églises de Kuchen et d'Ueberkingen.

D'un autre côté, notre ami et confrère, M. André Waltz, le savant bibliothécaire de Colmar, à qui nous avions demandé quelques renseignements sur le premier Bockstorffer, nous répondit par les intéressantes lignes que voici:

Vacksterffer n'est connu à Colmar que par le traité de 1552 avec la ville de Mulhouse, imprimé dans les *Curiosités d'Alsace*. Auparavant on ignorait son nom et son existence. Au reçu de votre lettre, je me suis rendu aux archives de la ville (à la Bibliothèque il n'y a rien), où j'ai trouvé dans les *Gewerfsbücher* un «Christen, der Maler» en 1549, et «Christe, Moler», en 1552, identique avec Vacksterfler. Il ne figure pas dans le livre des réceptions à la bourgeoisie. Probablement qu'il se donnait le titre de bourgeois sans avoir été admis, ce qui arrivait, paraît-il, assez fréquemment.

Kraus, dans *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. II, p. 309, cite le document de 1552 et dit que le peintre y est appelé: Mahlersknecht in Colmar; p. 453, il réimprime le document d'après les *Curiosités d'Alsace*, où ne se trouve pas le mot cité.

Votre trouvaille du nom de *Bockstorffer* au lieu de Vacksterffer, est aussi d'un grand intérêt pour nous. Sur la maison Pfister, à Colmar — de 1537 —, il y a, sur un des côtés de la tourelle, des peintures, parmi lesquelles un médaillon accompagné des initiales C. W.; lorsque le traité de Mulhouse a paru dans les *Curiosités*, on partit en guerre pour déclarer que ces initiales étaient celles de Wacksderffer et que

c'était lui qui avait décoré la maison Pfister. Kraus, en décrivant la maison, ajoute: « Wir verdanken J. Chauffour die Bemerkung die Malereien seien von Christian Wagsdörffer der 1552, etc. . . . »

Avec votre découverte, toute cette hypothèse croule.

Documents justificatifs[1].

A.

Moler Verding.

Uff Samstag den 10. Septembris Anno 1552 habend meine Herrn die Heupter Meyster Cristen Vacksterffer dem Moler, Burger zu Colmer, verdingt das new Radthus zu molenn — die zwenn Gebel von oben herab biss vff die Erden, sodann die vorder lange mit ouch herab biss vff die Erden zu molen vnd zu verfertigen, wie er dann die zwenn Gebel angefangen hat — vnd soll alle Fenster Gestell fassen vnd alles Steinwerk oeltrenken — item das Kupfrin noch rott vnd wiss anstrychen, den Adler schwartz in ein vergult Feldt stellen die Loewen vergulden vnd die Stegen sonst auch fassen — desgleichen die grosse Stuben ob der Ruckwand desselbig Feldt mit einer schoenen Hystorien molen vnd die Bogen ob den Fenstern sampt den Pfosten verstrichen vnd die Oerter Wappen sampt die Zugewandten vornen ob den Stubenfenstern molen, vnd das alles vff das trewlichest, artichest vnd kunstrichest so er mag, mit finsten Farben puncktlichen verfertigen vnd ussmachen, dass es der Stadt vnd inne erlichen vnd nuzlichen sey — dorumb habend ime meine Herrn verheyssen, der Zeit er an dem Huss molet ime vnd sinem Jungen oder Gesellen in dem Pfrundhuss ob dem Pfrundtisch essen vnd trinken vnd dorzu zwei hundert Gulden zu geben ze I[lb]V stebler für jed gewyttert, mann sol ime auch alles Oel vnd was zum oeltrenken des Steinwerks geherdt zu Hand stellen vnd er alle Farben vnd Gold vnd was er sonst dorzu broucht in sinen Kosten kouffen vnd haben, doch dass er dis alles mit guten lebhaften Farben mache, dass es mag bestendig verblyben: alles erbarlich getrewlich vnd vngeforlich.

Vff das obgemelt Verding is Meyster Christen geben worden XLVI Gl. vnd domit seine Arbeit bezalt worden.

B.

Dem ersamen kunstrychen Moler Meister Luxenn Bockstorffer,
Burger zu Ravenspurg, vnserem besunderen lieben vnnd gutenn Fründtt.

Vnnserenn fründtlichen Grues vnd was wir Gutz vermögenn zuuor. Lieber Meister Lux, jnsonnders gutter Fründt, wir seindt in nechstvergangnem Jor vonn

[1] Afin de faciliter la lecture des vieux documents que nous publions, nous amendons quelque peu l'orthographe du texte allemand, ainsi que la ponctuation.

Christoff Bockstorffer, dem Moler zu Collmar eüweren Vatter seligenn jme vnnser nüw Rhadthuss molenn zulossenn anngesucht wordenn, dem wir dann besunders uff Fürbitt herrenn Cunradten vnnsers Predicanntenn seins Schwagers, dasselbig vmb zweyhundert Guldin, darzu das wir jme vnd seinen Gesellenn so dorann arbeyttenn solche Zeytt essen vnnd trinckenn gebenn sollenn, verdingt habenn, wie dann solchs der Verding Zedel der Lenngij noch usswysst, vnnd ir das auch vonn bemeltem seinem Schwager selbs wythers mögenn bericht werdenn. Nun hatt er die bede Gebell dem Tach glych erlich vnnd wohl verfertigett, allso das wir gar kein Zwyffel wo er sollte gelept, er wurde ein solch Werk gemacht habenn, das er der Statt Nutz, auch Jme vnnd allenn seinenn Kinderenn erlichenn vnnd zu ewigem Lob vnnd Fürderung hette reychenn mögenn. Noch dem aber er mit Todt abgangenn, seint wol ettlich die solch Arbeytt ettwas ringers hetten verfertigett, Wir habenndt vnns aber mit niemanden wellenn innlossenn, sunder dwyl er im Todtbett das wir Eüch alls seinem Sun, der seiner Artt vnnd Kunnst berichtett sye, das Werck vor Annderenn zuverfertigenn vergunnen sollen gebettenn wordenn, welches wir dan Jme vss sunderenn geneigtenn Willen verwilliget vnnd zuglossenn, so fer dann Eüch nun dise sein anngefennckte Arbeytt volls zuvollenden müglichenn vnnd gelegenn, so lanngt an Eüch unser fründtlichs Begerenn vnnd Bittenn, Jr wölt Eüch noch Überanntwurtung diss Brieffs vff lengst Jnn vierzehenn Tagenn darnach alhier zu vnns verfertigenn, das Verding vnnd was noch zumachenn besichtigenn, vnnd so es Eüwer Gelegenheitt zu Enndtschafft bringenn. Was wir Eüch dargegenn für solche Eüwere Müw vnnd Arbeytt zuthun schuldig werdenn, wöllendt Eüch dasselbig fründtlichenn vssrichtenn, vnnd sunst jnn allweg vnnserem Versprechenn nach dermossen haltenn, das ob Gott will vns unverwisslichenn vnnd Jr zufrijdenn sein werdt. Wo vnndt aber Jr nitt kumen möchtenn vnns solchs unverzogennlichen verstenndigenn, wellendt Wir das sunst beschulden vnd verdienenn. Datum uff den 5t Maij Anno jm Liijt.

Burgermeister vnd Rhadt
der Statt Müllhussenn.

(*Missiven-Protocoll,* XIII. A., t. 4.)

C.

Dem wohlgeachtenn, fürsichtigenn unnd ehrenwysen Herren Jocobenn Schmidt, Vogt zu Allschhusen, meinem inssonnders vertruwten liebenn Herren vnnd guttenn Fründt.

Mein fründtlich willig Diennst vnnd was ich Eerenn Liebs vnnd Guts vermag zuvor. Günstiger lieber Herr vnnd Bruder, es habenndt meine Herren jnn verganngnem Jor Meister Cristoff Backstorffer, dem Moler zu Collmar, das Rhadthuss zumalen verdingt, ist er ann solcher anngefennckter Arbeyt kurtzlichen mit Todt abganngenn, vnnd vnnder Anderem jn seinem Todtbett anngezeigt, das er in vnnser Landts Art niemandts wisse der Jme in seiner Art möge nochfolgenn, dann sein Sun Meister Lux Bockstorffer zu Ravenspurg, dem habendt meine Herren wo ess seiner Gelegenheit solche Arbeytt zuverfertigenn geschriebenn vnnd lanngt daruff an Eüch mein freündtlichs Bittenn, demselbigenn dise hieby gelegte *Missive* fürderlichenn zuüber-

anntwurtenn, vnnd daby wo ir sein Kunntschafft hettenn, so geschrifftlich oder mündtlichenn zu *justigieren*, meinen Herren jnn solchem irem Begerenn zubewilligenn, vnnd was er Eüch daruff antwurtenn würdt, mir dasselbig unverzogennlichenn zuschrybenn, werdennt meine Herren beschuldenn, welcher dann auch sunst für meine Person vmb Eüch alls meinen liebenn Herren vnd Bruder yeder Zeytt zuverdienenn will geneigt vnnd guttwillig sein.

Datum vff frytag denn 5t May, Anno Jm Liijten.

Eüwer ganntz dienstwilliger Bruder
Vlrich Wielanndt
Stattschryber zu Müllhusenn.

(*loc. cit.*)

D.

Dem wohlgeachtenn, fürsichtigenn vnnd erenwysen Herren Jacobenn Schmidt, Vogt zu Allschhusen, meinem inssonnders vertruwten liebenn Herren vnnd guttenn Fründt.

Min fründtlich willig Diennst zuvor, Erennhaffter fürnemer wyser jnnsonders vertruwter Herr vnndt Fründt. Es habenndt meine Herren vss eüwerem Schrybenn, vnnd vonn Meister Luxen Jungenn, denn er alher geschickt hatt, gnugsamlichen befundenn, das ir denn Befelch vnnd Werbung jrenn halbenn gantz getrüwlichenn ussgricht habenn. Desshalbenn lossendt sy Eüch ganntz flyssigklichenn Dannck sagenn, mit Erbietung solchs in allweg, vnngespart ires Vermögenn fründtlichenn zuverdienenn, das ich dann für mein Personn yeder Zytt mit sonnderem Flyss gegen Eüch, alls meinem vertruwten Herren vnnd Fründt, zuthun ganntz unverdrossenn vnnd willig sein will.

Datum vff Frittag denn xvj Anno jm Liijten.

Eüwer ganntz dienstwilliger Bruder
Vlrich Wielanndt
Stattschryber zu Müllhusenn.

(*loc. cit.*)

16.

LUDWIG MEYER, *der Mohler*, fut reçu membre de la tribu des Tailleurs, le 16 septembre 1576. Il s'était marié, deux ans auparavant, avec Anne Knapp. Nous trouvons dans le *Memorial-Büchlein* de la famille Schœn[1], les renseignements suivants à ce sujet :

« Mardi le 31 août (1574), il a été fait un contrat de mariage entre Louis, le peintre, et Anne Knapp, fille de mon

---

[1] Publié dans le *Bulletin du Musée historique*, 1904.

tuteur . . .» Comme témoins figurèrent MM. Otmar Finck, Valentin Fries, Gaspard Cuntz, bourgmestres, Daniel Wielandt, greffier-syndic, Mathias Hofer, zunftmestre des Boulangers, Georges Schlumberger, Léonard Negelin, Thomas Biegeisen, Georges Weber (d'Illzach) et Jacques Schœn. Ce dernier est l'auteur de cette notice. A cette date, le père du peintre vivait encore.

De ce mariage sont issus, d'après le registre des baptêmes commençant seulement en 1578, huit enfants, dont quatre fils.

Le jour de la Saint-Thomas de l'année 1585, maître Etienne Hammer prêta au peintre, pour cinq années, 45 ℔ stebler, aux intérêts annuels de 2 ℔ 5 ß, qui lui donna en garantie un verger devant la porte de Bâle et une chènevière. Ludwig Meyer fut mêlé à la sédition de 1587 et son nom figure parmi les bourgeois frappés d'amendes. Il mourut avant 1598, année où, le 18 septembre, sa fille Catherine épousa Egmund Witz, ébéniste, qui devint plus tard, soit en 1643, bourgmestre de Mulhouse.

Les Bodan.

17.

Hanns Bodan[1], originaire de Rouffach.

Fils de peintre, Jean Bodan fut, à Mulhouse, le premier en date de cinq artistes, ses fils et petits-fils, dont nous allons nous occuper en détail. Cette intéressante famille a pourvu, un siècle durant, aux besoins artistiques de Mulhouse, et c'est le dernier en date qui, comme on le verra, a fait le plus honneur à son nom.

[1] L'orthographe du nom varie, au début, beaucoup et s'écrit successivement *Podtan, Podan, Pothan, Bottan. Bottam.* Dès la première moitié du XVI[e] siècle, des *Botan* ou *Bodan* paraissent également à Masevaux, où l'une ou l'autre fois le nom est écrit *Beautems*, qui est sans doute la forme primitive. La famille était probablement d'origine française.

Jean Bodan était le fils de Hugues Bodan[1], peintre à Rouffach, et de Jacobée Ruff, sa femme. Il est mentionné pour la première fois dans nos annales le 26 juin 1592, date de son contrat de mariage avec Anne Rübler, veuve de Mathias Brustlein. Comme témoins au bas de l'acte, on trouve les noms de son père, de David Zwinger, pasteur, Jean-Georges Zichle, greffier-syndic, Mathias Thyser, Michel Rübler, François Roppolt, conseillers, et de Daniel Ehrsam, tuteur de la fiancée. Cette union ne dura guère. Le 20 mars 1595, Hanns Bodan signe un nouveau contrat de mariage avec Anne Landsmann, fille d'Oswald Landsmann, et s'arrange avec son fils Hanns, issu de son mariage avec feu Anne Rübler. Ce fils, d'ailleurs, mourut tout jeune. De cette seconde union naquirent huit enfants[2]), parmi lesquels :

Hanns Diebolt, peintre, qui suit ;

Hanns Conrad, né le 10 novembre 1605, qui, en 1663, avait déjà quitté la ville depuis plus de trente ans, sans qu'on eût eu aucune espèce de nouvelles de lui ;

Daniel, né le 10 octobre 1610, qui est reçu à la tribu des Boulangers le 10 février 1659. En 1671, il fut admis en qualité de pensionnaire à l'hospice, moyennant l'abandon de sa fortune à cet établissement.

Andreas, peintre qui suit.

Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur l'œuvre de Hanns Bodan, ni sur la date exacte de son décès, qui parait être survenu d'assez bonne heure, car, le 28 avril 1632, ses enfants héritent de son frère Jacob Bodan, de Rouffach[3].

Lui-même hérita de ses parents en janvier 1614[4], et, au mois de juin de la même année, de sa sœur Euphemia[5], veuve d'Ulric Weber, bourgeois de Thann.

---

[1] « Hug Potha, der Maller », paie 1 ₰ de taille à la tribu de l'Eléphant, à Rouffach. (Communication obligeante de M. Thiébaut Walter, de cette ville.)

[2] Voir l'arbre généalogique de la famille plus loin.

[3] *Missiven-Prot.*, t. 22, p. 220.

[4] *Raths-Prot.*, t. 9, p. 125 et *Missiven-Prot.*, t. 19, p. 230

[5] *Missiven-Prot.*, t. 19, p. 252.

Le 30 mars 1595, il s'était fait recevoir à la tribu des Tailleurs; il fut échevin du tribunal en 1610. Le 28 mars 1623, il demeurait à côté de la tour de Nesle.

18.

Hanns Diebolt Bodan, peintre, fils du précédent, né le 29 novembre 1603, épousa, le 28 octobre 1630 (date du contrat de mariage), Wibrand Maennlin, veuve du zunftmestre Nicolas Korbmann[1]. De cette union naquirent deux filles, Elisabeth, en 1632, et Marguerite, en 1635.

Les comptes des trésoriers *(Seckelmeister-Rechnungen)*, commençant en 1632, nous fournissent quelques détails sur l'œuvre de Thiébaut Bodan, qui semble avoir été associé avec son frère André (nº 17), car ils sont généralement cités ensemble.

Le 15 mai 1632, on lui paie 2 ℔ pour un plan de la ville. Deux ans après, le 24 mars, on verse aux deux peintres *(sic)* 5 ℔ pour avoir fait le plan de la ville et le 1er août de la même année, la même somme, encore une fois pour le plan de la ville, destiné au damoiseau Grebler, capitaine du contingent suisse momentanément en garnison à Mulhouse.

Le 11 décembre 1640, les deux frères touchent 11 ℔ pour une quatrième copie du plan de la ville, ainsi que pour la peinture de deux têtes de cerfs. Cette nouvelle copie était celle d'un ancien plan cavalier, de très grande dimension, existant alors à l'Hôtel de ville, qui fut envoyée au célèbre graveur Mathieu Mérian à Francfort-s/M., sur sa demande[2], et qui l'utilisa, en la réduisant, pour sa *Topographia Helvetica*, publiée en 1642. Nous avons de sérieuses raisons de croire que le plan de Mulhouse acheté à Berne, en 1898, par le Musée historique de notre ville, est identique avec cette copie faite par les frères Bodan.

---

[1] *Contracten-Prot.*, t. 46, p. 82.

[2] V. *Missiven-Prot.* 27, à la date du 23 novembre 1640.

Le 5 septembre 1641, les trésoriers paient à André Bodan et à son frère 30 ℔ pour vernissage de la salle de derrière de l'Hôtel de ville. Cet article prouve que nos «artistes» cumulaient la peinture d'art et la peinture en bâtiments. Il leur fallait bien vivre ! Un poste qui revient souvent à leur propos, c'est la peinture des armes de la ville sur des sacs à denrées et sur des tonneaux destinés aux caves officielles !

Le 14 juillet 1657, ils furent chargés de peindre les blasons des bourgmestres Luc Chmielecius et Jean Risler sur le tableau armorié[1] de la grande salle du conseil. Ce travail leur fut payé 3 ℔. L'année suivante, le 18 septembre, ils touchérent 25 ℔ pour avoir repeint à neuf la fontaine monumentale de la place Saint-Etienne.

Thiébaut Bodan mourut avant 1679, date à laquelle commence le registre des décès.

19.

Andreas Bodan, peintre, frère du précédent, né le 16 octobre 1613, épousa, vers 1639, Marie Lichner, qui mourut après lui avoir donné un fils. Il se remaria, en 1641, avec Catherine Geiger, dont il eut six enfants, parmi lesquels deux fils qui devinrent peintres à leur tour. Une fille, du nom de Catherine, née en 1642, épousa Johannes Raussenberger, dont le fils devint également peintre (v. plus loin, N° 26).

En 1640, il acquit une maison dans la rue des Maréchaux, à côté des héritiers de Médard Zetter[2].

Suivant la chronique manuscrite Engelmann, il fut chargé, en 1658, par le magistrat, de repeindre à neuf la fontaine monumentale sur la place Saint-Etienne. Nous avons vu plus haut qu'il exécuta ce travail de concert avec son frère, ainsi qu'une série d'autres travaux.

---

[1] Voir p. 32 les détails sur l'origine de ce tableau et l'artiste qui commença la série de ces blasons.
[2] *Contr.-Prot.*, t. 49, p. 359.

Il mourut avant 1668, ainsi qu'il appert d'un partage de succession de sa sœur Anne Bodan, femme de Gaspard Schmidt, d'Illzach[1].

20.

HANS CONRAD BODAN, peintre, né le 28 février 1647, fils d'Andreas (N° 19), épousa, le 8 janvier 1671, Elisabeth Stehelin, dont il n'eut point d'enfants.

Il avait été reçu membre de la tribu des Maréchaux le 17 mai 1668. Les comptes des trésoriers le mentionnent pour divers travaux, dont nous citerons, à la date du 3 octobre 1675, la peinture de quatre armoiries, sans doute de bourgmestres, payée 3 ℔, 6 β, 8 ₰.

Lorsque Daniel Hofer (N° 23) fut chargé de peindre, en 1682, les armes des Treize Cantons dans la grande salle du Conseil, Conrad Bodan eut, pour sa part, la peinture du reste de la salle. On sait que les murs en sont ornés de draperies peintes autour des fenêtres. Cela lui fut payé 18 ℔. En outre, on lui versa 30 ℔ pour la peinture du vestibule. Cette somme assez forte implique autre chose qu'un travail de barbouilleur, et nous croyons qu'il s'agit là des plafonds peints découverts en 1892 et représentant, entourés d'ornements et d'inscriptions, des médaillons d'empereurs romains. Les planches composant cet ancien plafond du vestibule sont aujourd'hui au Musée historique. A vrai dire, ce n'est pas du grand art, mais l'œuvre a un certain intérêt. En recrépissant les murs à neuf, on a également retrouvé des traces de peintures murales, avec inscriptions, qui sont évidemment de la même main.

Il mourut le 20 avril 1690. Par testament, daté du 1er février 1682, les deux époux s'étaient légué tout leur avoir, sauf, pour le survivant, à payer cinquante livres stebler

---

[1] *Contr.-Prot.*, t. 60, p. 390.

aux héritiers directs du défunt[1]. Le mari étant mort le premier, sa veuve dut cependant restituer les gravures sur cuivre provenant de la succession de son beau-père Andreas Bodan, à Pierre Dollfus, son propre tuteur, et les gravures de son mari, Conrad Bodan, au tuteur du jeune Raussenberger[2] (N° 26).

21.

Andreas Bodan, peintre, né le 20 janvier 1656, fils d'Andreas Bodan (N° 19), apprit son art chez son frère aîné, Conrad Bodan (N° 20), et montra de bonne heure des dispositions remarquables. A l'âge de vingt ans, il fit son tableau *La Justice*, qui figure aujourd'hui au Musée historique de notre ville et dont il fit don au magistrat pour la petite salle de l'Hôtel de ville, où siégeait le tribunal. Ce tableau, dont nous donnons une reproduction, est d'une jolie allure et présente surtout de l'intérêt par les personnages qui y figurent et qui sont certainement des contemporains (bourgmestre et greffier?). L'artiste s'y est mis lui-même, de face, et a eu soin de se faire reconnaître par ses initiales A. B. posées sur sa collerette. Cette toile lui valut une récompense officielle de 20 thalers. En effet, nous trouvons au *Raths-Protocoll* du 9 août 1676, la décision suivante du conseil:

Gemähl. — Dem jungen Bodan wegen des in die Hindere Rathstuben gemachtes Gemähl *justitiam repræsentans*, solle 20 Thaler verehrt werden.

Cette somme lui fut payée le 12 du même mois, ainsi que le prouve l'inscription que voici des comptes de la Trésorerie[3]:

« Den 12 dito (August 1676). Andreas Bodan dem Conterfeter, für ein Vnseren Gn. Herren verehrtes Gemähl, zufolg ergangener

[1] *Contr.-Prot.*, t. 63, p. 175.
[2] *Raths-Prot.*, t. 17.
[3] *Seckelmeister-Rechnungen*, 1674—1682, IV. B., 6

RathsErkantnus, vnd für Herren Burgermeister Rislers gemachtes Wapen Schiltlin verehrt .... 46 ﬂ.

Ce dernier paragraphe nous fournit la preuve que notre artiste a travaillé aux armoiries du tableau des bourgmestres. Le fonctionnaire, dont il est question ici, est Jean Risler, nommé à Noël de l'année précédente.

Le don reçu permit au jeune artiste de réaliser son vœu le plus ardent : aller à Rome, pour y étudier sur place les chefs-d'œuvre des anciens maîtres. Une lettre qu'il adresse plus tard, le 6 mai 1691, au magistrat de sa ville natale et dont on trouvera le texte plus loin (A), nous apprend que, de Rome, Bodan parcourut successivement le reste de l'Italie, qu'il visita Naples, la Sicile et l'île de Malte, après quoi il fut appelé à Zerbst par le prince Jean-Louis d'Anhalt, duc de Saxe, qui lui paya les frais de voyage et dont il fut, pendant onze ans, le peintre ordinaire. Nommé ensuite peintre de la cour pour toute la principauté, Bodan, prévoyant son établissement définitif à Zerbst, demanda alors aux autorités mulhousiennes de lui délivrer une attestation de sa naissance légitime avec congé en règle.

Cette pièce lui fut délivrée sur parchemin, sous le sceau de la ville, le 21 octobre 1691 (v. pièce B).



La lettre ci-dessus d'André Bodan porte son cachet armorié, qui présente dans un champ coupé, au 1 trois écussons placés en fasce, au 2 trois bilboquets (ou hermines ?) rangés de même. Sur le cimier, un homme aux cheveux flottants, ayant des ailes éployées en guise de bras, et les lettres A. B. flanquant un heaume de face.

Ce blason des Bodan n'était pas connu et n'a d'ailleurs été publié nulle part jusqu'à présent.

Pl. I



LA JUSTICE, par Andre Bodan

(Musee historique de Mulhouse)

André Bodan mourut bientôt après à Zerbst, en 1696, ainsi que le prouvent deux missives du magistrat de Mulhouse à celui de cette ville, datées du 26 novembre 1697 et du 10 février 1698. Vu leur intérêt, nous en donnons le texte sous C et D; car la dernière mentionne la présence à Zerbst du peintre Jacques Raussenberger (N° 26) et d'un autre Mulhousien, Jean-Ulric Galathe, probablement aussi peintre, les deux neveux de l'artiste, qui les avait sans doute appelés auprès de lui.

Avec André Bodan, mort célibataire, cette famille s'est éteinte dans la descendance mâle.

Afin de nous renseigner sur les œuvres laissées par Bodan dans sa patrie d'adoption, nous nous sommes adressé au *Herzogl. Anhalt. Haus- und Staatsarchiv* de Zerbst, qui eut l'amabilité de faire des recherches réitérées, malheureusement assez maigres de résultat, comme on pourra s'en convaincre par le contenu de ses lettres du 28 octobre 1904, 29 septembre 1905 et 18 mai 1906, reproduites (en traduction) sous D, E, F.

Documents justificatifs.

A.

Denen Hoch- und Wohlgeachteten Wohl Edelgebohrnen, Gestrenge, Vesten, Hoch- und Wohlgelarten, Hoch- und Wohlweisen Herren Burgermeistern und Raht der Loblich Stadt Müllhausen in der Schweitz etc. meinen besonders Hochzuehrenden Herren. Müllhausen.

Hoch- und Wohlgeachtete, Wohl Edelgeborne gestrenge, vesten, Hoch- und Wohlgelarte, Hoch- und Wohlweise, besonders Hochzuehrende Herren!

Ew. Herrlichkeiten geruhen Hochgeneigt zu vernehmen, wie das, nach dem ich meiner erlernete Mahlerkunst in Rom ziemlich Excoliret und daruff eine stattliche Reyse durch dass übrige *Italien*, *Neapolis*, *Sicilien* und *Malta* gethan, vnd von dem Durchlauchtigsten Fürsten und Herren, Herrn *Johann Ludwigen*, Fürsten zu Anhalt,

Herzogen zu Sachsen u. s. w. welcher mir die freye Reyse gegeben, nacher Zerbst im Fürstenthum Anhaldt geführet worden, allwo auch in die eülf gantzer Jahr allein in diesen Höchstermelteu Fürsten gestanden, nunmehro aber völlig zu Hoffmahler der gesamten Hochfürstlichen Herrschaft gnädigst augenommen und bestellet bin. Als habe dieser halbeu bey Ew. Herrligkeiten, als meinen Jeder Zeit hochgeneigten Herren Oberen, welcher Gütigkeit ich bereits bey meiner Abreyse vor 16. Jahren von Müllhausen, da mir für ein gehorsamst *præsentiertes* Gemählde ohne Verdienst zwantzig Rchthl. geschencket und mit gegeben seid, und ein solches mihr noch immerhin in einem frischen und dankbaren Andenkeu schwebet, genossen, mich gebührend anmelden sollen, und gereichet an *Dieselben* hiermit mein unterdienst gehorsamstes Bitten, Ew. Herrl. geruhen mihr in beglaubter und gewöhnlicher *Form*, ein Zeügnus meiner ehrlichen Abkunft und Geburth in Mülhausen, zu der Schweitz gehörig, zu meiner Behülftigkeit mit zutheilen undt ausszustellen. Jch verschulde es bey allen Fürfallenheiten mit Threüen gehorsamst uud verbleibe nechst Empfehlung meiner Weuigkeit zu beständiger Hochgewogeuheit lebenslang

Ew. Herrligkeiteu

Unterdienstgehorsamster

Zerbst den 6ten May Anno 1691. Andreas Bodan.

Schreiben Stædten des Reiches 1463-1698. XIII. M. 1.

B.

An die Edle usw. Burgermeister vnd Rath der Statt Zerbst.

Es haben uns Andres Bodans weylaud unsers Burgers und Mahlers seel. hinderlassene 2 Töchter augezeigt, wass massen ihr gel. Bruder, auch Andress Bodan genant, gewesener Hochfürstl. Hofmahler in Zerbst, bereits vor eiuem Jahr, dem Bericht nach dieses Zeitliche gesegnet haben solle, jndem sie aber kein rechte Gewissheit weder von dem Todt selbsten noch von dessen Mitlen und Verlassenschafft hätteu, wäre an uus Jhr demütiges Bitten, dass wir desseutwegen zu erkundigung aller Nothdurfft an lobl. *Magistrat* der Statt Zerbst ein Schreiben abgehn lassen wolten. Wan wir nun solches Jhnen nicht zu weigeren gewusst, so ist an *U. Hochg. H.* vnser freundl. Bitten und Ersuchen die geruhen unschwer obigen *petenten* ein Vernügen zu leisten, und uns widerumb über Leibzeüg zu verständigen, ob ged. Andres Bodan verstorben, und falls solches beschehen, wie dessen Vermögen und Verlassenschafft beschaffen seye, auch wer derselbeu sich angemasset habe, damit gem. hiesige unverneinliche Erben mit erstato sich darnach zu richten wüssen, welche der guten Hofnung geleben, dass U. Hochg. H. treue obrigkeitliche Hand über alles werden geschlagen haben, und Jhrer obwohl Abwesendeu milthätigen Pfleg- und Rechnung tragen, gestalten auch wir in alleu Zutragenheiten solches nach bester Möglichkeit zu *demerieren* nicht umbgehen werdeu, die wir neben Erlassung göttl. Gnadenschutzes beständig verbleiben.

Den 26 9br 1697.

U. Hochg. Herren

dienstwillige
Burgermeister und Rath
der Statt Mülhausen.

(*Missiven-Prot.* XIII. A. 36, 1689-1703, p. 390.)

C.

An die Wohl Edlen gestrengen Ehrenveste fürsichtige und wohlweise H. Burgermeister und Raht der Statt Zerbst.

Was Denselben wegen des Bodanischen Erbs antwortlich zu berichten beliebt, haben wie den hiesigen Verwanten gleich *communiciert*, welche darüber vnseren hochg. HH. allen möglichsten und geflissensten Danck erstatten, beneben aber angedeutet, dass Ihnen sehr lieb zu vernemmen gewessen wäre, wan etwas mehrerer *particularia de viribus haereditarijs* und Beschaffenheit der Sach angefügt worden wäre, darauss die namlich vmb etwas ersehen hätten können, ob sie das Erb auss dem Sin zu schlagen, oder weiters zu *prosequieren* Ursach hätten. Sie melden uns dabey, es habe dem Bericht nach der angeregte H. *Advocat* Heinrich Reichard bey Uebernehmmung der Verlassenschafft sich ruhmlich verlauten lassen er begehre daran den geringsten Gewin nicht zu machen, sondern thue es dem selig verstorbenen Bodan als seinem guten Freund zu Gefallen, seye auch erbietig, wan ein Verschutz sich erzeigen solte, solchen den rechtmässigen Erben treulich zu *extradieren*. Jn Ansehung dessen ist Jhr angelegenliches Bitten, es wolle derselbe so gütig seyn und eine Rechnung aufsetzen, wie seine Verwaltung abgeloffen, was er bezahlt, und in was für einem Stand alles beschaffen, auch diesse *rechnung lobl. Magistrat zustellen*, wel diese Bodanische Schwesteren und Schwester Kinder schlecht bemittelte Leuth sind, und kein *process* verlangen, so thun sie Jhre Erbsansprach in vnserer hochg. HH. Schoos werffen und bitten bem. Rechnung etwan mit Zuziehung Jacob Rausserbergers und Vlrich Galates obrigkeitlich *absque ntis ambagibus* zu übersehen, und wan nach Bezahlung der Schulden und satsamer Belohnung des Herren *Curatoris* Müh und Fleiss etwas übrig wäre, Jhnen solches widerfahren zu lassen, oder wan nichts *restierte*, sie dessen *sumariè* auch zu berichten, damit sie wissen woran sie seyn hoffende, dass vnsere hochg. HH. Jhnen auss christl. miltrichterlichem Amts eifer die Hand also werden bieten, dass sie obschon abwesend doch wohl *patrociniert* werden, und das gedeyliche Recht erlangen mögen. Solte aber demnach ein Persohn *praesentiert* werden müssen, thun sie besagten Jacob Raussenberger mit gegenwärtigem dahin *denominieren*, der auch die erforderlich Kösten abrichten werde, oder da er schon verreisst seyn möchte, wollen sie Hans Vlrich Galathe dahin ersucht haben, die Bemühung bitten wir günstig zu entschuldigen, und glauben, dass wir neben Erlassung Göttl. heylsammen Gnadenschirms in allen Zutragenheiten hinwiderumb uns erweisen werden.

Den 10. febr. 1698.

Unserer hochg. HH.

dienstgutwillige
Burgermeister und Rath
der Statt Mülhausen.

Miss.-Prot, idem, p. 400.

D.

Traduction d'une lettre des Archives d'Etat, de Zerbst, du 28 octobre 1904 :

« Répondant à votre demande du 30 écoulé, nous vous informons :

1. Le peintre Bodan a exécuté plusieurs commandes pour la maison princière de Zerbst, entre autres, en 1682, le portrait de la princesse-veuve, ainsi que plusieurs autres portraits pour des sermons d'enterrement, que l'on pourra indiquer, si vous le désirez.

2. Que Bodan ait demeuré à Zerbst, n'est pas probable. J'ai parcouru tous les registres de paroisse protestants de Zerbst de 1682 à 1693, sans obtenir un seul résultat [1]. Comme, d'ailleurs, le prince Jean-Louis n'était pas prince-régnant, mais l'auteur de la branche d'Anhalt-Zerbst-Dornburg et qu'il résidait à Dornburg, la supposition que Bodan aura résidé dans cette ville, nous y a fait faire des recherches. Le résultat a été nul.

3. Comme sur les listes de salaires de Zerbst, Adam Böhme est mentionné, en 1683, comme peintre de la cour, de même en 1684, un peintre Wägen, Bodan n'a pu avoir, à cette époque, de poste fixe ; il aura tout au plus exécuté des commandes occasionnellement [2]. Je suis confirmé dans cette supposition par le fait que des paiements lui sont adressés, en 1684, à la foire de Pâques, à Leipzig. »

. . . .

E.

Deuxième lettre de Zerbst, du 29 septembre 1905 :

« Comme complément à notre lettre du 28 octobre 1904, nous vous adressons aujourd'hui la note suivante trouvée sur le peintre Bodan.

50 thalers retenus, suivant entente avec ses héritiers, sur la succession du sieur André Bodan, et payés au sieur Henri Reichardt, avocat de la cour. Le 18 mars 1697.

Bodan a donc dû mourir avant cette époque, et n'a pas pu laisser d'héritiers directs à Zerbst, car on ne faisait de retenue sur les héritages dans la principauté de Zerbst que sur ceux qui passaient entre des mains étrangères. »

F.

Troisième lettre de Zerbst, du 18 mai 1906 :

« En réponse à votre honorée lettre du 16 de ce mois, je vous informe qu'André Bodan a été peintre de la cour à Zerbst, lorsque le château a été reconstruit à neuf. Il est à supposer que peut-être quelques-unes de ses compositions peuvent être déterminées parmi les peintures murales et des plafonds. J'ai par conséquent intéressé à cette question le président du Musée des arts ducal et vous informerai s'il y a un résultat [3]. »

---

[1] Cela s'explique par le fait qu'André Bodan n'était pas marié.

[2] La lettre de Bodan annonçant sa nomination est de 1691.

[3] Etant resté depuis lors sans nouvelles de ce côté, il est probable que les recherches sont restées infructueuses.

G.

Généalogie de la famille Bodan.

HUGO BODAN
ne vers 1520 † 1614
Peintre a Rouffach,
paie, en 1566, la taille comme membre de la tribu du Helffant (eléphant)
marié à Jacobea Ruff

EUPHEMIA
† en 1614 à Thann,
mariée à Ulric Weber,
bourgeois de Thann

JACOB
† 28. 4. 1632
à Rouffach

HANNS
né vers 1568, † avant 1632
Peintre à Mulhouse
m. 26 juin 1592
1. Anna Rübler,
veuve de Mathias Brustlein
m. 20 mars 1595
2. Anna Landsmann,
fille d'Oswald Landsmann

CHRISTINA
16. 2. 1582 †

HANNS (*sic*)
3. 5. 1583 †

BLASIUS
26. 6. 1585 †

ERASMUS
22. 2. 1589 †

MARIA
† avant 1660
m.
1. Hs Georg Homberger
de Zweibrücken
m. 16. 1. 1646
2. Jacob Ziegler,
alors âgé de 70 ans.

CATHARINA
†
m.
Georg Seyler

JOHANNES
27. 5. 1593 † avant 1601

HANNS CASPAR
7. 2. 1597 † avant 1609

ANNA
22. 10. 1598 † vers 1668
m.
Caspar Schmidt, d'Illzach

JOHANNES
23. 8. 1601 †

HANNS DIEBOLT
29. 11. 1603 † avant 1679
Peintre à Mulhouse
m. 8 oct. 1630
Wibrand Männlin
veuve du zunftmestre Niclaus Korbmann

HANNS CONRAD
10. 11. 1605 †
en 1663, il avait disparu depuis plus de 30 ans.

CASPAR
21. 5. 1609 †

DANIEL
10. 10. 1610 † avant 1679
fut reçu à l'hospice en 1671

ANDREAS
16. 10. 1613 † avant 1668
Peintre à Mulhouse
m. vers 1639
1. Maria Lichner
m. en 1641
2. Catharina Geiger

ELSBETH
2. 4. 1632 †

MARGARETHA
26. 4. 1635 †

JOHANNES
17. 5. 1640 †

A. CATHARINA
28. 5. 1642 † 30. 1. 1684
m. 19 oct. 1674
Johannes Raussenberger
de Schleiden (canton de Schaffhouse)

URSULA
1645 † 8. 1. 1717
m.
Lorentz Schlosser

HANS CONRAD
28. 2. 1647 † 20. 4. 1690
Peintre à Mulhouse
m. 8 janvier 1671
Elisabeth Stehelin

ANNA
14. 7. 1650 † 10. 1. 1716
m. 10 janvier 1681
1. Hs Ulrich Galadin
m. 26 avril 1697,
2. Isaac Meyer, l'aîné

ANNA MARIA
27. 3. 1653 † 9. 2. 1725
m. 23 juin 1679
Joh. Friedrich Hornung

ANDREAS
20. 1. 1605 † en 1696
Peintre de la Cour d'Anhalt à Zerbst

Nota. — A Masevaux ont vécu des Bodan aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Hieronymus Bothanus, de cette ville, fut tué au Zugerberg en 1531, étant aumônier militaire des troupes bâloises.

Simon Bodan mourut en 1621, à Masevaux. André Bodan y eut, de 1592 à 1611, dix enfants. Son fils, Jean-Henri, y mourut en 1666, comme dernier de sa lignee

22.

Johann Lüdin, peintre et portraitiste, de Bâle, naquit à Muttenz, village du canton de Bâle.

En réalité, cet artiste n'a pas de raison de figurer dans la nomenclature des peintres mulhousiens. Si nous faisons exception pour lui, c'est pour la même raison que pour Christoffel Bockstorffer (N° 15), parce qu'il est l'auteur d'une œuvre intéressante à lui commandée par le magistrat de Mulhouse et qui existe encore aujourd'hui dans la grande salle de notre Hôtel de ville.

Il s'agit du plus ancien des trois tableaux armoriés de bourgmestres. Cette œuvre date de 1642 seulement, bien qu'en réalité l'institution de ces fonctionnaires remonte à l'an 1347. Dans le registre des procès-verbaux du conseil, à la date du 20 janvier 1642, on lit la décision suivante:

Ein Taffel auff das Rathaus inn die hindere Stuben soll verfertigt, vnd alle Burgermeyster so vor diesen Regiert, mit Ihren Wappen darein verzeichnet, und also forthien, wann ein newer erwehlt wird, continuirt werden.

C'est-à-dire: « Un tableau sera fait pour être placé dans la salle de l'Hôtel de ville de derrière, sur lequel on mettra, avec leurs armoiries, tous les bourgmestres qui ont été en fonctions jusqu'à présent, et ce tableau sera continué dorénavant pour chaque nouvel élu. »

Ce tableau fut commandé à Jean Lüdin, de Bâle, qui l'exécuta d'après une liste fournie par le chroniqueur Pétri, alors bourgmestre depuis neuf ans. Disons en passant que cette liste de Pétri est *incomplète.* D'après nos recherches, il y manque près de *trente* titulaires. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces lacunes dans une autre notice, en préparation.

Lüdin fit son travail sur place, à Mulhouse. C'est ce qui



TABLEAU DES BOURGMESTRES DE MULHOUSE 1347—1691 (PREMIÈRE MOITIÉ)

(Hôtel de ville de Mulhouse)

ressort des comptes des trésoriers[1], auxquels nous faisons les emprunts suivants, que nous traduisons:

« Payé, le 6 août 1642, pour conduire les affaires du sieur Jean « Lüdj, le portraitiste, de Bâle jusqu'ici........................ 10 ß

« Idem, à la même date, pour sept tableaux peints à l'huile et « pour les encadrer.. 9 ℔ 10 ß. »

La besogne fut assez longue. Elle dura dix mois:

« Payé, le 10 juin 1643, au sieur Jean Lüdy, le peintre, pour « le tableau de la salle de l'Hôtel de ville de derrière fait par lui... 100 ℔

« Idem à son beau-frère, le sieur Jean-Gaspard Sarburg, pour « son don de *La Justice*, avec le pourboire..................... 14 ℔ 10 ß »

Ce beau-frère fut chargé, après l'élection d'Egmund Witz, nouveau bourgmestre, élu à Noël 1643, d'ajouter son blason aux précédents. On le lui paya, le 9 mars 1644, quatre livres.

A partir de là, ce furent des artistes de la ville qui peignirent les armoiries de bourgmestres sur les tableaux (v. pl. II et III).

L'œuvre de Lüdin (v. planche I) est des plus intéressantes. Les blasons dénotent, il est vrai, une décadence déjà sensible de l'art héraldique, aggravée encore par une ignorance visible des règles de cette science spéciale, mais ces défauts sont rachetés amplement par la beauté des figures qui sont bien le fait d'un portraitiste de talent. En examinant attentivement les têtes d'hommes et de femmes qui ornent certains cimiers, on a la conviction d'être en présence de véritables *portraits* de contemporains de l'artiste, c'est-à-dire de descendants des titulaires du tableau.

Sur *Johannes Lüdin,* nous trouvons dans le *Schweizerisches Künstlerlexikon*, 6e livraison, p. 284, les renseignements suivants que nous traduisons:

Ludi *(Lüdin?)* Jean, était originaire du village de Muttenz, près Bâle, et séjourna, en 1636, en qualité d'élève, chez le portraitiste

[1] *Seckelmeister-Rechnungen*, IV. B. t. 2

Barthélemy Sarburgh, à La Haye. Les seules œuvres conservées de lui sont les copies assez médiocres des têtes du père et de la fille du tableau de Holbein, le jeune: *La Madone du bourgmestre Jaques Meyer.* Ces peintures, conservées au Musée de Bâle et exécutées jadis pour le compte de Remigius Fäsch, ont droit à un certain intérêt d'art, attendu qu'elles n'ont pas été faites d'après l'original de Holbein (actuellement à Darmstadt), mais d'après la copie de la célèbre Madone conservée à Dresde, au sujet de la date d'exécution de laquelle elles fournissent ainsi un témoignage non sans importance.

M. le Dr R. Wackernagel, l'aimable archiviste d'Etat, de Bâle, a bien voulu nous compléter cette courte notice par les renseignements suivants:

Les 14 et 24 juin 1647, le bourgmestre et le conseil de la ville de Bâle délivrent, sur sa demande, un passeport au «kunstreichen und erfahrenen» peintre Johann Lidin qui, afin de se perfectionner dans son art et justifier de son savoir, a l'intention de se rendre dans les Pays-Bas et autres endroits étrangers. *(Ratsbücher C 11, n° 128.)*

Le 1er mars 1665, le bourgmestre et le conseil de la ville de Bâle autorisent Lydin, le portraitiste de Muttenz, à déshériter sa fille désobéissante et «misratene Tochter». Celle-ci s'était convertie au catholicisme avec sa mère, avait abandonné son père et menait depuis des années une vie licencieuse (liederlich). Même après la mort de sa mère, elle ne retourna pas auprès de son père et de la seconde femme de celui-ci, qui lui en fit la demande, et continua sa vie errante *(Ratsbücher C 13, n° 79).*

Sur Sarburg, ajoute M. Wackernagel, je ne puis vous dire que ce qu'en rapporte M. Burckhardt, c'est-à-dire qu'il résidait à La Haye comme portraitiste et que Ludi travaillait comme élève chez lui en 1636.

Il y a ici, pour ce dernier, une petite confusion de personnes. Le maître de La Haye s'appelait Barthélemy, tandis que le Sarburg qui a travaillé pour le compte de Mulhouse, portait le prénom de Jean-Gaspard. C'était évidemment le fils du premier. Comme Jean-Gaspard est dit beau-frère de Jean Lüdin, la femme de celui-ci, dont s'occupe le document que nous venons de citer, ne peut être, à notre avis, que la fille du peintre de La Haye.

HEMMANN LEVTOLD. IM IAHR, 1390. 1395.

BERNHART VON BEBELENHEIM IM IAHR 1395.

PETER ELHORN. IM IAHR 1397. HEITZMANN BIRIN IM IAHR 1398. ENDERLIN GESZELER IHM IAHR 1398.

CVNIN BRVSTLIN A: 1404.

CLEVWIN VNGEMACH, IM IAHR 1405. CLAVS VON HVGELNHEIM, IM IAHR 1408.

THVRING VON HIRTBACH IM IAHR 1416.

CVNIN BRVSTLIN IM IAHR 1440.

HANNS SCHNEIDER IM IAHR 1441. HANNS HETSCHEBACH IM IAHR 1442. 1456. CLAVS HASENBVRG IM IAHR 1443.

HANNS BRVSTLIN A: 1450.

PETER WAGNER A: 1452. 1458.

CLAVS SEELBACH IM IAHR 1454. 1464.

HANNS DORSE A: 1455. 1457.

MORANT SVTER IM IAHR 1486.

HANNS VLRICH GERBER, IM IAHR 1497. STARB A: 1524.

HANNS KÖBELIN IM IAHR 1498. STARB A: 1511.

HANNS VLRICH VON PFIRT IM IAHR 1498 ... ERLASSEN 1507

IACOB WEBER IM IAHR 1533. STARB A: 1554.

HEINRICH WAGNER IM IAHR 1538.

ROMAN SIMON ROMANS SOHN IM IAHR 1541.

MICHEL THISER IM IAHR 1550. STARB A: 1562.

HANNS HARTMANN, IM IAHR 1585. STARB A: 1602.

RVDOLPH EHRSAM, IM IAHR 1587. STARB A: 1607.

HS. VLRICH SCHLVMBERGER. IM IAHR 1620. STARB. 1636.

IACOB HEINRICH PETRI VON BASEL IM IAHR 1633 STARB A: 1660.

HEINRICH RISZLER IM IAHR 1634 STARB A: 1643.

PHILIPP ENGELMAN IM IAHR 1636 STARB 1655.

IEREMIAS RISZLER IM IAHR 1666. STARB A: 1685.

HS. GEORG SCHON. IM IAHR 1670. STARB. A: 1678.

IOHANNES RISZLER. IM IAHR. 1675. STARB. A: 1695.

LUCAS LIEBACH A: 1685. STARB A: 16.90.

GOTTFRID ENGELMAN MED: DOCT. A: 1690, DEN 16. XBR. STARB A: 1719

MARTIN CHMIELE MED. DOCT. A: 1691. STARB A: 1694.

TABLEAU DES BOURGMESTRES DE MULHOUSE. 1347—1691 (SECONDE MOITIE)

(Hôtel de ville de Mulhouse)

23.

Daniel Hofer, peintre. Né le 2 juillet 1637, de Daniel Hofer, pasteur, et d'Elisabeth Hertenbrot, il a probablement fait son apprentissage chez l'un des frères Bodan (nº 18 ou 19). Le 20 octobre 1678, il se fit recevoir à la tribu des Boulangers, après s'être marié, le 26 août auparavant, avec Catherine Schœn, veuve de Jean Birr, dont il n'eut point d'enfants.

Le 26 janvier 1692, il devint sexvir de sa tribu. En 1683 et 1696, il siégea au tribunal comme échevin.

Il fut le professeur de quelques-uns des peintres qui suivent. Parmi ses œuvres, signalons le panneau peint par lui, en 1682, en souvenir de la réception faite à Mulhouse, le 8 octobre de l'année précédente, aux députés des Treize cantons, qui, avec ceux de Mulhouse, étaient allés complimenter Louis XIV à Ensisheim. Les vers suivants accompagnaient alors les emblêmes de la Confédération :

> Wenn man ob Gottes Bund und seinem Gsatz will halten,
> So wird ob solchem Volk auch Gott mit Gnaden walten,
> Und geben, daß die Hülf bei Freund und Bundsgenossen,
> So oft es nöthig ist, erfolge unverdrossen[1].

Ce travail lui fut payé 100 ₶, le 17 septembre 1682[2].

Lors de la réunion de Mulhouse à la France, ce panneau avait été recouvert d'un badigeon et d'ornements aux couleurs nationales françaises. En 1814, pour la visite du duc de Berry à Mulhouse, on mit en état la salle du conseil et on lava les murs. C'est alors que cette décoration de Hofer reparut. Au mois d'avril suivant, François-Joseph Wachsmuth (Nº 42) la restaura. Quant aux inscriptions actuelles, nous supposons qu'elles sont encore de 1798.

Daniel Hofer a peint quelques blasons sur le tableau des bourgmestres : celui de Jérémie Risler, qui lui fut payé, le

---

[1] Graf, t. III, p. 55-58.
Traduction : Lorsqu'un peuple est fidèle aux lois divines, Dieu veillera sur lui paternellement et fera en sorte que ses amis et alliés ne lui refusent jamais les secours, quand il en aura besoin.

[2] *Seckelmeister-Rechnungen*, [illegible]

29 août 1668, 1 ℔, 2 ß, 6 ₰, et celui de Jean-Georges Schœn, au même prix, le 10 juin 1671.

Cet artiste mourut le 8 mai 1702.

24.

Johannes Gabriel, peintre. Né le 28 juillet 1669, de Johannes Gabriel († 16 mai 1674), menuisier, originaire de Busswil, bailliage d'Aarberg, canton de Berne, et de Madeleine Weber. Il fut mis en apprentissage, le 1er juin 1684, chez Daniel Hofer, peintre (N° 23), pour la durée de quatre années, avec la condition que si, plus tard, il venait à s'établir à Mulhouse, il ne pourrait prendre d'apprenti qu'avec l'autorisation de son patron. Son inscription d'apprentissage lui coûta 1 ℔. 15 ß[1].

Le 8 septembre 1689, Gabriel se fit recevoir à la tribu des Maréchaux, ne payant que la moitié de la taxe, soit 2 ℔., son père ayant été de la même tribu. A cette date, il n'avait donc que vingt ans et, comme il n'avait pas encore parfait ses trois années de compagnonnage, on peut admettre qu'il a dû s'absenter ensuite pour aller se perfectionner dans son art au dehors. En tout cas, il ne se maria que quelques années après, le 3 avril 1693, avec Marguerite Melcker, née le 20 octobre 1650, fille de Materne Melcker et de Marguerite Heilmann, dont il n'eut pas d'enfant. Le 8 juillet 1705, les deux époux firent leur testament, par suite de l'état de santé de la femme, qui mourut, en effet, le 6 décembre suivant.

Trois ans après, le 3 juin 1709, Jean Gabriel convola en secondes noces avec Anne Zetter[2] (née le 31 mai 1685, † 3 janvier 1762), veuve de Jean-Georges Abt et fille de Pierre Zetter, sellier, et de Barbe Henric-Pétri, qui lui donna trois enfants, dont un fils, Jean, né en 1716 et orfèvre de sa profession, qui devint plus tard sous-prévôt de la ville.

---

[1] V. *Schmiedtzunftbuch.*

[2] Elle se remaria, une troisième fois, en 1719, avec le peintre Gaspard Weiss. (V. n° 27).

Pl. XI





TABLEAU DES BOURGMESTRES ET MAIRES DE MULHOUSE, 1694—1832

(Hôtel de ville de Mulhouse)

Au début, notre peintre dut s'occuper de travaux peu artistiques — Daniel Hofer vivait encore et accaparait certainement la bonne besogne —: c'est ainsi que nous le trouvons, en 1692, en 1695, en 1701 et en 1706, chargé de peindre le carrosse du magistrat. Le 22 juillet 1693, la ville lui paya 58 ℔, 6 ß la peinture du clocher de l'église Saint-Etienne.

C'est en 1698 que Jean Gabriel reçut du conseil la mission de restaurer entièrement l'Hôtel de ville, à l'extérieur et à l'intérieur. Il commença son travail le 6 juin de la même année, ainsi que nous l'apprend un contemporain, le zunftmestre Jean-Henri Gœtz, dans sa chronique[1].

Nous avons dit plus haut que Christophe Bockstorffer, en 1552, ni son fils Luc, en 1553, n'ont pas décoré l'Hôtel de ville de figures allégoriques, mais qu'on les doit à Jean Gabriel. A l'appui de notre affirmation, nous citerons trois chroniqueurs de notre ville, Fürstenberger, Mieg et Graf.

Le premier dit[2]: « En l'an 1698, l'Hôtel de ville fut restauré à neuf et orné des belles peintures actuelles par un bourgeois de notre ville, appelé Jean Gabriel. »

Le second écrit, t. I, p. 22: « En 1698, l'Hôtel de ville a été peint à l'huile par Jean Gabriel et *orné d'allégories* . . . »

Graf, t. III, p. 105-106, est plus catégorique encore: «En l'an 1698, l'Hôtel de ville fut restauré et orné par Jean Gabriel *des peintures jaunes sur fond rouge qui existent encore.* L'auteur possède, provenant de la succession de ce peintre[3], les estampes *qui lui ont servi de modèles.* »

Les gravures dont il est question ici comme ayant servi de modèles à l'artiste, sont aujourd'hui au Musée historique de Mulhouse. Elles sont collées dans un carnet de format in-8°, au nombre de huit, représentant les quatre Vertus cardinales, les trois Vertus théologales et une Sainte

[1] Publiée dans le *Bulletin du Musée historique*, année 1906.

[2] *Le Vieux Mulhouse*, t. II, p. 411. Chronique de Fürstenberger

[3] A noter que Graf a encore connu le fils du peintre, mort seulement en 1797

Marguerite, vierge et martyre. La première de ces gravures porte au verso les mots: «Gemälde an dem Rathhause, von der Familie des Malers Gabriel», sans doute de la main de Graf. Au recto se trouve, au bas, la signature du graveur Hendrick Goltzius (né à Mällabrecht, le 30 octobre 1558, † à Harlem, le 1er janvier 1617). Mais la Sainte Marguerite n'est pas de lui et elle n'a d'ailleurs pas servi pour l'Hôtel de ville.

La position des figures de ces sept gravures n'est plus celle des peintures actuelles — les rénovateurs postérieurs: Genderich (n° 39) en 1779, Lachaise et Holfeld en 1846, et Ferdinand Wagner, en 1903 — s'étant servi d'autres modèles pour les mêmes sujets.

Comme la plupart des artistes précédents, Gabriel a certainement aussi collaboré aux armoiries du tableau des bourgmestres.

En 1715, il travailla de concert avec Luc Liebach (voir N° 28) à la décoration intérieure de l'église Saint-Etienne. Voici ce que relate le zunftmestre Jean-Henri Gœtz à ce sujet[1]:

> Dans le courant de cet été (1715), notre église Saint-Etienne a été restaurée et peinte, sous la direction de M. Daniel Risler, baumestre en exercice; les peintres furent MM. Jean Gabriel et Luc Liebach. M. Gabriel a peint la voûte du côté du cimetière, M. Liebach celle du côté de la place. Le chœur a été fait par les deux ensemble, mais les versets qui s'y trouvent ont été peints par M. Gabriel seul, sauf les cinq en lettres d'or sur la galerie en bois et sur l'horloge, sur la galerie supérieure, qui sont de la main de M. Liebach.

Jean Gabriel mourut le 26 juillet 1718, âgé exactement de quarante-neuf ans. En 1712, il avait été nommé sexvir de la tribu des Maréchaux.

Ehrsam ne mentionne pas la famille Gabriel dans son *Bürgerbuch* et nous n'avons pu retrouver son blason.

---

[1] *Fragment de chronique*, Bulletin du Musée historique de Mulhouse, 1906, p. 81.

Pl. XII



TABLEAU DES MAIRES DE MULHOUSE. 1832--1902

(Hotel de ville de Mulhouse)

25.

Johannes Witz, peintre, est né, à Mulhouse, le 1er février 1674, de Jean Witz, lieutenant de la compagnie mulhousienne au service de France († 1693, à la bataille de Neerwinden), et d'Anne-Catherine Du Mont. Il a dû faire son apprentissage de peintre à Mulhouse chez Daniel Hofer, comme les précédents.

Il existe peu de renseignements sur ce personnage, qui parait avoir résidé quelque temps au dehors. Une décision du conseil, du 28 mai 1704, dit à son sujet:

« Si Jean Witz, le peintre, travaille ici à son compte et ne part plus au loin, il devra se faire admettre à la tribu et monter la garde comme les autres bourgeois »[1].

C'est ce qu'il fit. Le 20 septembre 1705, il se fit recevoir à la tribu des Boulangers. Quatre ans après, le 11 février 1709, il épousa Anne-Marguerite Weber, dont il eut un fils et une fille. La descendance du premier vit encore. Parmi celle-ci, citons Pierre Witz, pasteur, qui épousa, en 1802, une fille du pasteur Oberlin, du Ban de la Roche, et qui mourut à Colmar en 1840.

Le peintre mourut à Mulhouse, le 30 juillet 1712, à l'âge de 38 ans.

Jean Witz avait un frère cadet, appelé Nicolas, qui fut maitre d'école à Mulhouse. Par suite d'une erreur de scribe, il est dit peintre *(seiner Kunst ein Mahler)*, lors de son admission à la tribu des Maréchaux, à la date du 16 mars 1710. A son décès, qui survint en 1728, il est bien qualifié de maitre d'école.

26.

Jacob Raussenberger ou Russenberger, peintre, est né le 21 mai 1676, à Mulhouse, de Johannes Raussenberger, originaire de Schleitheim, canton de Schaffhouse, et d'Anne-Catherine Bodan (v. p. 23 et 31).

[1] *Rats-P*[illegible]

Le jour de la Saint-Jean 1691, il fut mis en apprentissage chez maître Daniel Hofer, peintre, pour la durée de trois années, aux mêmes conditions que Jean Gabriel, c'est-à-dire qu'une fois établi, du vivant de son patron, il ne pourrait former d'apprentis.

Lors de la mort de son oncle, André Bodan, en 1696, nous le retrouvons demeurant à Zerbst, auprès de lui (v. p. 27). Il y resta à demeure, car une décision du Conseil, datée du 16 mars 1717, dit à son sujet[1]:

Le sieur Georges Braun peut envoyer à son pupille, le sieur Jacques Rusenberger, qui s'est marié à Zerbst, son bien et avoir de Mulhouse; quant à lui réserver son droit de bourgeoisie, il n'y a pas d'espoir, car, selon toute apparence, la femme qu'il a épousée ne possède pas la fortune requise et ne peut donc satisfaire aux exigences de l'ordonnance.

C'est là tout ce que nous avons pu trouver sur son compte.

Sur la coupe de la tribu des Tailleurs figurant au Musée historique de notre ville, on voit, parmi d'autres blasons, celui de Jean Rusenberger, son père, ayant cette forme:



Dans son *Armorial général*, Rietstap donne pour les *Rosenberger*, de Nuremberg, les mêmes armes: *D'argent à trois roses de gueules.* Cimier: *une rose de gueules, entre deux proboscides coupées de gueules sur argent, ornées chacune dans son embouchure d'une rose de gueules.*

Il est fort possible que les descendants du peintre se soient établis dans cette dernière ville.

[1] V. *Raths-Prot.*, t. 19, p. 87.

27.

Jacob Hartmann, peintre, est né le 13 juin 1680, à Mulhouse, du zunftmestre Jean-Ulric Hartmann, et de Suzanne-Sabine Gisler (la fille du greffier-syndic André Gisler). Le 24 juin 1695, il fut mis en apprentissage chez maître Daniel Hofer, peintre, pour la durée de trois ans, à la même condition que les précédents de ne pas former d'élèves durant que son maître serait en vie[1].

Jacques Hartmann quitta Mulhouse et ne revint plus au pays. Nous ignorons où il s'établit et quelle fut sa destinée. Tout ce que nous avons pu trouver sur son compte, c'est une décision du conseil du 4 décembre 1715, ainsi conçue:

Le sieur Jacques Hartmann, qui s'est marié à l'étranger et demande aujourd'hui qu'on lui réserve son droit de bourgeoisie, est prié de prendre patience, par crainte que beaucoup d'autres n'en profitent pour prétendre aux mêmes prérogatives. En cas de besoin urgent, on lui accordera toutes autres faveurs possibles[2].

28.

Lucas Liebach, peintre de portraits, est né le 20 avril 1684, à Mulhouse, de Jean-Jacques Liebach, capitaine du contingent mulhousien qui prit part, en 1712, à la campagne contre l'abbé de Saint-Gall, et d'Ursule Hartmann.

Comme les autres peintres de sa génération, Liebach a dû faire ses études artistiques de début chez maître Daniel Hofer qui, nous l'avons déjà vu, s'était assuré le monopole de former les apprentis-peintres.

La première fois qu'il est cité comme artiste, c'est à propos d'un tableau dont il fit don au magistrat, qui lui donna de ce chef, le 9 février 1710[3], une *récompense* de 24 ℔., 15 ß. Comme la mention de paiement n'indique pas le sujet de la toile, nous ne pouvons rien préciser à son égard, mais nous

[1] *Backerzunftbuch*, p. 241.
[2] *Raths-Prot.*, t. 18, p. 828.
[3] *Seckelmeister-Rechnungen*, t. 9.

avons de fortes présomptions pour admettre qu'il s'agit d'un tableau d'histoire, représentant le *Festin de Cléopâtre*, aujourd'hui propriété de M. G.-A. Schœn, notre confrère du Musée, qui a eu l'amabilité de nous autoriser à la reproduire (v. pl. II). Mesurant 72 centimètres en hauteur, sur 94 de large, cette œuvre, qui porte la signature *Liebach fecit* (malheureusement sans date), est d'une composition agréable et certains détails d'ameublement en sont remarquables. La figure principale est très belle. Les personnages secondaires sont toutefois de moindre valeur et prouvent, dans leur facture et leurs attitudes, une certaine inexpérience de jeunesse confirmant, croyons-nous, que cette toile est bien celle que Liebach a offerte au magistrat. Le 12 novembre de la même année, une décision du Conseil[1] s'occupe de lui :

« Le sieur Luc Liebach, le peintre, doit, suivant la vieille coutume, se faire recevoir d'abord à la tribu des Maréchaux, après quoi il sera libre de s'affilier à celle des Boulangers. »

Notre artiste obtempéra à cet ordre dès le 21 décembre suivant, et resta par la suite dans cette corporation.

Le 14 décembre 1711, il épousa, en premières noces, Elisabeth Hofer (née le 27 juillet 1681, † 10 novembre 1716), fille du pasteur Jean-Philippe Hofer et de Catherine Engelmann, qui mourut le 10 novembre 1716, après lui avoir donné deux enfants. Il convola en secondes noces, le 19 juillet 1717, avec Marguerite Abt (née le 24 septembre 1690, † 9 mars 1732), fille de Jean Abt, hôtelier de la Couronne, et d'Elisabeth Zuber, dont il eut encore quatre enfants.

Liebach fut surtout portraitiste. Le Musée historique possède de lui les portraits suivants: Josué Furstenberger[2], bourgmestre et chroniqueur, peint en 1712, que Stœrcklin, de Bâle, reproduit plus tard par la gravure. (Catalogue n°s 603 et 604).

---

[1] *Raths-Protokoll*, t. 18, p. 496.
[2] V. *Le Vieux-Mulhouse*, t. II, en préface, la notice biographique concernant ce fonctionnaire.

Pl. II



LE FESTIN DE CLÉOPATRE. PAR LUC LIEBACH

(Propriété de M. Gust.-A. Schols)

Catherine Spœrlein (née 1709), fille de Sébastien Spœrlein et de Salomé Hartmann, peint en 1712 (Cat. n° 611).

Catherine Schlumberger (née 1658, † 1742), femme de Jean-Michel Spœrlein, peint en 1712. (Cat. n° 612.)

Jean-Henri Reber, l'aîné (1670, † 1720), greffier-syndic, peint vers la même époque. (Cat. n° 632.)

Dans ses *Portraits Mulhousiens*, M. Camille Schlumberger reproduit également de lui le portrait de Marguerite Reber (1663, † 1734), fille de Jean-Henri Reber et de Judith Furstenberger, qui épousa, en 1690, Jérémie Engelmann (v. Famille Engelmann, pl. I, n° 3).

Il y a apparence que Liebach est aussi l'auteur des portraits non signés du pasteur Jean Risler (1677, † 1720), peint en 1711 (cat. Musée hist. n° 592), du bourgmestre Philippe-Jacques Fries († 1746), daté de 1720 (Cat. Musée hist. n° 593), ainsi que de celui de Jean Hofer, docteur en médecine (1669, † 1752), élu bourgmestre en 1716, que le susdit catalogue (n° 636) indique avoir été peint entre 1720 et 1730. Enfin, le Musée historique possède le portrait d'un pasteur Hofer (Cat. n° 633), que M. Camille Schlumberger reproduit et précise comme étant celui de Mathias Hofer (1685, † 1757), beau-frère du peintre.

Luc Liebach mourut, le 2 août 1728, âgé de près de 45 ans. En 1714, il avait été nommé procureur-avoué auprès du tribunal de la ville, fonctions qu'il conserva jusqu'à son décès. Son fils aîné, Philippe-Jacques (né en 1713), s'établit à Schlestadt, ainsi qu'il appert d'une lettre du magistrat de cette ville aux autorités mulhousiennes, datée du 7 septembre 1732.

Au début du dernier siècle, on trouve deux autres membres de cette famille, qualifiés *d'artistes :* Adolphe Liebach, né le 23 novembre 1777, de Jean-Georges Liebach, tisseur de laine, et d'Elisabeth Landolt, qui épousa le 10 floréal an VIII, Elisabeth Kielmann ; Jean-Georges Liebach,

son frère, né le 14 novembre 1780, marié, le 21 juin 1810, à Catherine Steinbach. Nous supposons qu'ils n'étaient que dessinateurs industriels, car nous n'avons trouvé nulle part de traces de leurs œuvres. D'ailleurs, Adolphe Liebach est qualifié, quelques années plus tard, de négociant.

29.

Caspar Weiss, peintre, né à Mulhouse, le 4 janvier 1688, de Nicolas Weiss († 1750) le jeune, armurier, et de Marguerite Steinbach, fut reçu à la tribu des Maréchaux, le 24 septembre 1719. Il épousa, le 18 du même mois, Anne Zetter, veuve en secondes noces du peintre Jean Gabriel (v. N° 24), ce qui nous fait supposer qu'il aura été l'élève de ce dernier. De ce mariage, Gaspard Weiss n'eut que deux filles.

Il faut croire que son art ne l'absorbait pas exclusivement, car dès le 2 mars 1724, date à laquelle il se fait recevoir à la tribu des Agriculteurs, il est dit hôtelier des *Trois-Rois*. L'année suivante, le 9 mars, il entra à la tribu des Boulangers.

En 1736, il fut nommé échevin du tribunal pour la tribu des Agriculteurs. Sa mort survint le 25 juillet 1745. L'acte de décès le qualifie de *Constabler* ou directeur de l'artillerie, fonctions qu'il occupait déjà en 1720. En cette qualité, il fut chargé de faire des plans et de l'arpentage.

Le peu que nous savons sur ses œuvres, nous est fourni par les comptes des trésoriers. Le 15 décembre 1725, on lui paya 11 ℔ 14 ß pour la restauration de l'épitaphe de Constantin de Rocbine et de sa femme Charlotte des Francs, à l'église française. En 1733, on lui attribua la somme de 31 ℔ 10 ß pour instruire les deux fils de Mathias Weiss dans le dessin. Enfin, le 10 mai 1738, il toucha un compte de peinture s'élevant à 23 ℔, 12 ß et 6 ₰.

30.

Peter Du Mont, né, à Mulhouse, le 23 février 1694, de Nicolas Du Mont, docteur en médecine, et de Catherine

Henric-Pétri, obtint du magistrat, sous la date du 3 juin 1711, une bourse de 60 *tt*. pour apprendre la peinture[1].

Son frère Jacques avait déjà reçu précédemment une bourse pour étudier la chirurgie et la médecine à Bâle. La sœur de Pierre Du Mont, du nom de Catherine, épousa le major Witz. Il devint ainsi l'oncle du peintre Jean Witz, qui précède. Notre artiste, comme d'ailleurs son frère, ne revint pas à Mulhouse, et nous ignorons son sort futur.

La famille Du Mont était originaire de Belfort[2].

31.

Johann Heinrich Blech, artiste-peintre, est né à Mulhouse, le 23 octobre 1701, de Nicolas Blech, sous-prévôt d'Illzach, et d'Anne Schlumberger. Sur lui aussi, les renseignements sont rares, et nous n'avons connaissance de sa carrière artistique que par une lettre délivrée, le 7 juin 1735, par la ville au sieur Abraham Huguenin, attestant ses droits d'héritier à sa succession, délaissée à Vienne, où il était décédé quelques années auparavant, sans laisser d'héritier.

Abraham Huguenin, tisseur de laine, avait épousé, en 1733, Anne-Marie Schwartz, veuve de Nicolas Blech, fabricant de draps et frère du peintre. Les enfants de Nicolas Blech héritaient de leur oncle, et leur beau-père Huguenin était par conséquent leur tuteur légal.

Voici le texte de cette lettre :

ATTESTATIO

an H. Abraham Hügeny, Burgeren von hier, welcher ein Erb in Wien zu holen Willens, seines Burgerrechts halben ertheilt :

Wir Burgermeister und Rath der St. Müllhausen in Lobl. Eydg. urkhunden und bescheinen mit Gegenwartigem, demnach Herr Abraham Hügeny Unser L. G. Burger als Ehevogt Fraw Maria Schwartzin uns gebührend zu vernemmen gegeben, wie dass

---

[1] Samstag den 6. Junii 1711, ist von U. G. HH. bewilliget wordten, dass Peter Dumont zu Erlehrnung des Mahlerhandwerks 60 *tt* solle zugestewrt werdten. (*Raths-Prot.*, t. 18, p. 537.)

[2] A la réception de Pierre du Mont, premier du nom, à la tribu des Tailleurs, en 1654, il est dit originaire de Berne.

H. Hans Heinrich Blech gewesener Kunstmahler und Burger von hier schon vor einigen Jahren in Wien gestorben, wordurch dessen Erb und ganzte Verlassenschaft Herren Niclaus Blech in Leben gewesenen Burger und Tuchmacher von hier, als seinem leiblichen Bruder und einzigen hinterlassenen Erben zugefallen, habe gedachter Herr Niclauss Blech noch bey seinen Lebzeiten diese Erbschaft zu beziehen sich beworben, und in Erfahrung gebracht, dass H. Johann Casimir Minsinger, *Banquier* und Handelsmann von Creütznach die Hand darüber geschlagen, und *offeriert,* alles getreülich ausszulüferen, nachdeme alle des Verstorbenen halben rechtmässig verwendete Uncösten Jhme bezahlt worden, weilen aber dieser Herr Niclauss Blech indessen auch verstorben, und er *implorant* dessen hinterlassene Wittib, vorgemelte Fr. Anna Maria Schwartzin geheürathet, seye sein unterthänigstes Begehren, dass wür Jhme dessen allen *authentischen* Schein mittheilen möchten umb sich im Nahmen seiner diessmahligen Ehefrauen und Jhrer Kinderen, für die er *agiert,* bey Nachwerbung dieser noch aussständig zu beziehen habenden Erbschaft genugsamb *legitimieren* zu können.

Wan Wür dann Zeügnuss der Wahrheit niemand versagen, sonderen einem jeden Benöthigten willfährig mittheilen, und des *Jmploranten* Fürtrag und Begehren in der Wahrheit und Billichkeit gegründet befunden, als sagen und bezeügen wür, dass vorgemelter H. Niclauss Blech der eintzige hinterlassene Erb seines verstorbenen Bruders H. Heinrich Blechen gewesen, auch deme seine gantze Verlassenschaft nach den Rechten, und unseren Gesätzen heimgefallen, und nach dessen erfolgten Absterben auf seine hinterlassene Wittib und Kinder erwachsen, auch dass Anfanges gemelter *Jmplorant* diese Wittib geheürathet und Jhme in *qualitet* er *agiert* volkommener Glauben kan beygemessen werden.

Dessen zu wahren Uhrkund haben wür Gegenwärtiges mit unserer Cantzley gewohnlichem kleineren Jnsiegel und der Unterschrift unsers Stattschreibers bekräftigen lassen.

Jn Müllhausen den 7. Juny 1735.

(*Protokoll allerhand Attestationen,* t. 8, p. 101-103, Arch. de Mulhouse.)

32.

Johannes Weiss, peintre, neveu de Gaspard Weiss (N° 29), naquit, à Mulhouse, le 23 mars 1704, de Jean Weiss, sellier, et d'Elisabeth Engel. Il se fit recevoir, le 25 septembre 1729, à la tribu des Maréchaux dont il devint sexvir en 1740.

Nous n'avons pas trouvé d'indications quant à son maître, qui pourrait avoir été son susdit oncle.

Le 21 novembre 1735, Jean Weiss épousa, en premières noces, Rosina Pfriend, née le 22 juin 1712, de Jacques Pfriend et d'Anne Graf, et qui lui donna trois enfants, dont une fille seule survécut. Après la mort de Rosina Pfriend, qui survint le 13 février 1750, il se remaria, le 22 novembre 1751,

avec Barbe Heilmann (née le 7 août 1718, † le 30 brumaire an VII), fille de Nicolas Heilmann, sellier, hôtelier de l'*Ange*, et d'Elisabeth Abt. Il en eut encore quatre enfants, dont trois fils, qui ne paraissent pas avoir laissé de descendance. L'un d'eux Jean, se noya dans l'Ill, le 23 juin 1772, en se baignant.

En 1739, notre artiste fut nommé préposé au tir. Une jolie peinture sur bois, de forme ronde, mesurant 30 centimètres et présentant ses armoiries avec l'inscription : *Johannes Weiss, Schützen Meist: A° 1739,* conservée dans la famille de M. Emile Mantz, consacre ce fait et est la seule œuvre que l'on connaisse de lui. Il est toutefois probable qu'il aura aussi collaboré aux blasons du tableau des bourgmestres de son époque. En 1741, il fut échevin au tribunal, pour la tribu des Agriculteurs.

Jean Weiss fut, l'année avant sa mort, survenue le 11 mai 1757, en conflit avec le peintre Théodore-André Genderich (v. N° 39). Le conseil, à la date du 18 août 1756, interdit, sur sa demande, à Genderich, résidant alors pour la forme à Riedisheim, d'exercer son art à Mulhouse.

33.

Daniel Ziegler, peintre, né, à Mulhouse, le 18 octobre 1716, fils de Daniel Ziegler, tanneur et mesureur de grains, et d'Ursule Fries, obtint, suivant Ehrsam, la confirmation de son droit de bourgeoisie en 1738[1]. Il quitta Mulhouse de bonne heure, car nous n'avons pu retrouver son admission à aucune des tribus de la ville.

En 1742, Ziegler séjournait à Lucerne, où il avait sans doute étudié la peinture chez Jean Suter, qui fut aussi le professeur de Wyrsch[2]. Il demeurait, à cette date, depuis quelque temps

[1] Nous n'avons pas trouvé de semblable mention, ni au *Burgerbuch* manuscrit, ni dans le *Raths-Protokoll* de cette date. Nous ignorons où Ehrsam a puisé ce renseignement.

[2] Renseignements dus à l'obligeance de M. P.-X. Weber, archiviste, de Lucerne.

à l'auberge du *Cheval Blanc*, tenue par une dame Marie-Anne Gœldlin. Faute d'ouvrage, notre artiste y fit quelques dettes, au sujet desquelles le magistrat de Lucerne s'adressa à celui de Mulhouse, Ziegler prétendant qu'il avait encore du bien lui revenant, que détenait son tuteur, le sieur Pierre Hartmann, hôtelier du *Cerf*. MM. de Mulhouse s'entremirent auprès de la famille, et le grand-père du peintre liquida immédiatement cette affaire[1].

D'après les renseignements qu'a bien voulu nous fournir M. Karl Franck, notre confrère du Musée historique, Daniel Ziegler séjourna longtemps en Angleterre, où il se maria, à Londres, avec Salomé Aurrer. Il revint, plus tard, à Mulhouse, où nous trouvons son acte de décès dans les registres mortuaires de l'état civil, sous la date du 26 mars 1806. Il demeurait alors au Schlœsslein, rue des Champs-Elysées. Un certain nombre de ses œuvres devinrent la propriété de la famille Blech, apparentée avec lui.

Daniel Ziegler n'a pas laissé de descendance.

34.

Johann Caspar Heilmann, l'un des plus célèbres peintres de notre ville, y est né en 1718[2], de Jean-Ulric Heilmann, tanneur, et de Madeleine Dollfus. Son père mourut de bonne heure, le 15 janvier 1720, et sa mère contracta une nouvelle union, le 24 mai 1722, avec Jean-Jacques de Bihl († 26 février 1745)[3], boutonnier. Elle était la fille de Jean-Gaspard Dollfus, pelletier et économe de Saint-Jean, et de Madeleine Heilmann.

La carrière de Jean-Gaspard Heilmann est relatée en

---

[1] *Missiven-Prot.*, t. 40, pp. 67 et 77.

[2] Chose curieuse, sa naissance ne figure pas dans le registre de baptêmes de notre ville, ni dans celui d'Illzach. L'inscription en a été certainement omise par le pasteur de l'époque, car ses parents demeuraient bien à Mulhouse, où ils se sont mariés le 12 juin 1713.

[3] A l'occasion du décès de J.-J. de Bihl, le conseil nomma un tuteur pour Jean-Gaspard Heilmann, en la personne du zunftmestre Jean Heilmann (*Raths-Prot.*, t. 22, p. 895).





JEAN-GASPARD HEILMANN

Portrait peint par lui-même. 1740

Portrait en tenue d'atelier, date inconnue

(Les deux toiles appartiennent au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse)

détail dans l'ouvrage de Joh. Caspar Fuessli: *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz*[1]. L'auteur de cette biographie est en réalité le célèbre graveur Jean-Georges Wille, de Paris, qui fut lié d'amitié, pendant de longues années, avec notre concitoyen et qui le cite à diverses reprises dans son *Journal*. Nous publions plus loin les notes de Wille, ainsi que la traduction de la notice publiée dans le recueil de Fuessli.

Les documents que nous avons trouvés nous-même sur Heilmann, aux archives de notre ville, sont inédits et compléteront cette intéressante biographie. Ce sont:

1° Un certificat du magistrat de Mulhouse, du 16 janvier 1758, attestant sa naissance légitime et son droit de bourgeoisie.

2° Une procuration notariée donnée, le 9 octobre 1761, par la mère du peintre au procureur Pierre-Guillaume Pontonnier, à Paris, pour entrer en possession de l'héritage délaissé par son fils.

Voici ces pièces, dont le texte original est en français:

A.

ATTESTATUM

an H. Caspar Heylmann zugestellt.

Nous les Bourguemaitres et Conseil de la Ville de Mulhouse certifions que le Sr Caspar Heilmann est né de légitime Mariage de feu Jean Ulric Heilmann et de Madelaine Dollfous encore vivante, nos bourgeois, qu'il est par conséquent lui meme bourgeois de cette ville, la quelle en qualité de coalliée des Suisses fait partie du Corps Helvétique, ainsi que le d. Sr Heilmann est dans le cas d'etre traitté et regardé sur le meme pied que ceux de la Nation ont accoutumé de l'etre.

En foi de quoi nous avons fait munir les presentes du Sceau ordinaire de la Chancellerie de cette Ville et l'avons fait signér de notre Sindic et Secretaire. Fait a Mulhouse ce 16. Janvier 1758.

(*Protocoll allerl. Attest.*, VII. B. 9. p. 227, Arch. de Mulhouse).

---

[1] Zurich, chez Orell, Gessner, Fuessli et Co., 1770, t. III, p. 198.

B.

PROCURATION

an Frau Magdalena Dollfus, H. Joh. Jacob von Bihls sel. Wittib ertheilt.

Par devant le Sindic et Secretaire de la ville de Mulhouse et les temoins soussignés fut presente D^e^ Madelaine Dollfus veuve du Sr Jean Jacques de Bill et en premieres noces du Sr Gaspard (*sic*) Heilmann, assistée du Sr Jean Jacques Blech tous de cette ville y demeurante, ladite Dame seule habile a se dire heritiere mobiliaire suivant la coutume de Paris *de Jean Gaspard Heilmann son fils Peintre a Paris* ou il est decedé, la quelle a fait et constitué pour son procureur General et Special la personne du Sr Pierre Guillaume Pontonnier procureur au Chatelet de Paris, y demeurant rue de l'arbre Sec vis a vis l'Eglise, auquel elle donne pouvoir de pour elle et en son nom faire apposer les Scellés sur les effets de la Succession de son fils, et a cet effet de presenter sa requete a Mr. le Lieutenant Civil, de requerir la reconnoissance et levée desd. Scellés, y assister et a l'inventaire description et prisée des effets de lad. Succession, faire a cet egard, dire et requerir tout ce qu'il appartiendra, saisir et revendiquer les effets de lad. Succession s'il s'en trouvoit qui fussent divertis et detournés, requerir et faire proceder et assister a la vente du tout; en cas de contestation requerir tous referés, et y assister, preter tous consentements, convenir de tous depositaires, et gardiens, prendre qualité pour lad. constituante dans lad. Succession, en cas d'acceptation, la liquider avec la veuve dud. defunt, traiter, composer et transiger, requerir tous Employs du mobilier, l'accepter, consentir que la veuve jouisse sa vie durant aux termes de son Contract de mariage et prendre au surplus toutes les precautions, et arrangements qui paraitront convenables pour la sureté des Droits de lad. D^e^ Comparante, qui declare donner les pouvoirs les plus Etendus, et promet avouer, conformer et ratifier tout ce qui sera fait par led. S^r^ procureur constitué, encore que les cas ne se trouvoient point prevus par ces presentes, promettant l'avoir pour agreable et le ratifier si besoin est, et s'obligeant pour ce. Fait et passé en la Chancellerie de Mulhouse, en presence des Srs Pierre Zetter et Frederic Reber, les deux de cette ville, qui ont signé les presentes avec lad. D^e^ constituante et son assistant, ce neuf Octobre Mil sept cent soixante un.

En foi de quoi je Sindic et secretaire susd. ai muni et legalisé la presente procuration en y apposant le Sceau de la Chancellerie de cette ville, le Controlle papier timbré ou autre Legalisation n'y étant d'usage.

Fait le jour, mois et an susdit.

(*Protocoll allerh. Attest.*, VII B. 9, pp. 345/7, Arch. de Mulhouse).

Extraits du « Journal » de Jean-Georges Wille[1]

Le 17 juin 1759. — Répondu à M. Usteri fils, à Zurich. Je lui apprends que M. Heilmann a commencé ses tableaux.

Le 10 aoust 1759. — M. Heilmann m'a livré un petit tableau représentant une cuisinière en maigre, qui vaut mieux que les autres.

Le .. octobre 1759. — J'ai envoyé deux tableaux à MM. Kornemann et Wächter, banquiers, rue Michel-le-Comte, pour les envoyer à M. Usteri, à Zurich. Il les avait commandés par mon canal à M. Heilmann, qui les a bien faits. Ce sont deux *Cuisinières, l'une en gras, l'autre en maigre.*

Le jour d'auparavant, j'ay donné avis de l'envoy de ces tableaux à M. J.-Martin Usteri fils.

Le .... (entre le 19-27 novembre 1759). — Reçu de M. Usteri, de Zurich, quatre cent quatre-vingt livres, pour les deux tableaux que M. Heilmann a faits et que je lui avois envoyées.

Le 9 février 1760. — M. de Saint-Pierre, lieutenant-colonel et gouverneur des jeunes comtes de la Layen, m'est venu voir. Je lui ay recommandé M. Heilmann, pour peindre les trois jeunes comtes, et il a commencé le 11 l'opération.

Le 18 avril 1760. — Deux caisses de tableaux me sont arrivées d'Allemagne, tous par le célèbre M. Dietrich, de Dresde. Ils sont au nombre de neuf, dont deux pour monseigneur l'évêque de Callinique, et un pour M. Heilmann ; les autres pour moi...

Le 30 novembre 1760. — A été un jour de douleur pour moi. M. Peters, peintre en miniature, vint vers le soir chez moi, et, après avoir parlé de choses et d'autres, me demanda des nouvelles de M. Heilmann. Je lui disois que je ne l'avois pas vu de quelque temps. Là-dessus il me disoit qu'il étoit mort le jeudy 27 de ce mois de novembre et avoit été enterré le samedy d'ensuite. Je restai muet de douleur. Il se nommoit Jean-Gaspard Heilmann, il étoit né en 1718 ou environ, à Mulhausen, ville alliée de la Suisse et située en Alsace. Son père, tanneur de profession, mourut lorsqu'il étoit

[1] *Mémoires et Journal de J.-G. Wille, graveur du Roi*, publiés d'après les manuscrits et autographes de la Bibliothèque impériale par George Duplessis, avec une préface par Edmond et Jules de Goncourt. Deux volumes in-8°, chez veuve Jules Renouard, libraire éditeur, 6, rue de Tournon, Paris, 1857.

encore enfant. Il avoit fait assez d'études pour sçavoir pas mal le latin; il fut même envoyé à l'âge de treize à quatorze ans à Neufchâtel pour apprendre le françois, car sa mère le destinoit à être négociant; mais la nature l'avoit destiné à tout autre chose. Il avoit le germe pour être peintre; il dessinoit continuellement, même en se cachant dans le grenier de la maison maternelle pour éviter les mauvais traitements de sa mère et de son beau-père, qui étoit marchand. Enfin, vu son obstination à dessiner et à peindre, on prit la résolution de le mettre chez un peintre. On le mena pour cet effet à Schafhausen, et on le mit chez Deckler, qui étoit peintre d'histoire sans être du premier ordre, quoiqu'il eut été du temps en Italie. Celui-cy parla souvent à son élève des beautés rares de l'Italie, cela lui mit dans la tête de voir cette patrie des arts, et, après avoir resté environ quatre ans chez son maître, il voulut partir pour s'y rendre; mais ses parents n'étoient pas disposés à fournir aux frais du voyage. Il chercha donc à se pourvoir de l'argent nécessaire par son talent. Il alla à la cour du prince-évêque de Bâle, résidant à ...[1]. Il y fut bien reçu, logé au château, et peignit les portraits de l'évêque et de toute sa cour. Il y resta même du temps et partit (après avoir garni sa poche et avoir pris congé de sa mère, de ses parents et amis) tout droit, en traversant la Suisse, pour Rome.

Le 3 décembre 1760. — Répondu à M. Fleischmann, conseiller privé de S. A. le prince héréditaire de Hesse.... Je lui apprends aussi avec douleur la mort de mon cher ami, M. Heilmann, qu'il a connu.

Répondu à M. l'évêque de Callinique, à Mâcon. Je luy apprends aussi la mort de mon meilleur ami, M. Heilmann, qu'il a connu.

Le 7 décembre 1760. — J'allai, avec ma femme et mon fils, voir madame Heilmann. Elle fondoit en larmes en nous voyant, et nous ne pouvions retenir les nôtres. Aussi n'ai-je regretté aucun ami comme feu M. Heilmann.

Le 8 décembre 1760. — M. Peters me fit venir chez madame Heilmann, pour faire l'estimation des effets concernant l'art délaissés par feu son mari.

Le 18 décembre 1760. — J'allai à la vente des effets délaissés par feu M. Heilmann; elle a duré jusqu'au mardy d'ensuite. J'ay acheté quelques estampes et surtout un petit nombre de dessins de sa main. Il les avoit presque tous faits étant avec moi en campagne. Ils ont

---

[1] A Porrentruy.

tous une vérité singulière, s'étant toujours scrupuleusement attaché à la nature. S'il avoit vécu, il auroit été un des grands paysagistes, car il allait abandonner le portrait.

Le 19 décembre 1760. — Répondu à M. le docteur Wolckmann, actuellement à Dresde. Il m'avoit demande quelques éclaircissements sur quelques artistes vivants et morts, pour les employer dans la résencion d'un ouvrage que M. Fuessli, à Zurich, doit avoir écrit, et que je n'ay pas encore vu. Je lui donne, en même temps, un abrégé de la vie de feu M. Heilmann, qu'il m'avoit demandé, et qui doit être employé dans la *Bibliotek der schönen Vissenschafter und freyen Künste*, qui paroît périodiquement à Leipzig. J'ay adressé ma lettre à M. Weiss, selon la volonté de M. Wolckmann.

Le 6 décembre 1767. — ... J'ai fait partir l'histoire de la vie de feu M. Heilmann que j'ay composée. Il y a douze pages d'écriture. M. Fuessli, peintre à Zurich, et auteur de l'histoire des *Peintres suisses*, me l'avoit demandée. Je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir, que Heilmann, aussi bon peintre que très-honnête homme, a été mon ami un grand nombre d'années, et personne ne pouvoit savoir mieux que moi les circonstances de sa vie. M. Fuessli prétend insérer cette histoire dans son troisième volume, auquel il travaille.

Le 1er juin 1768. — ... Répondu à M. Fuessli, à Zurich. Je lui marque mon contentement sur ce que la vie de M. Heilmann, que j'ay composée, lui peut être utile pour son *Histoire des peintres suisses.*

Le 19 décembre 1783. — Répondu à M. de Buschmann, secrétaire ordinaire de leurs Altesses Royales, demeurant à la cour de Bruxelles... Je lui donne avis de l'ouvrage de M. Houel ; — des petites batailles chinoises, par M. Helmann ; . . . . .

Biographie de Jean-Gaspard Heilmann[1]

(Tirée de *Joh. Caspar Fuesslins Geschichte der besten Künstler in der Schweitz*, t. III, p. 198-209. — Zürich, bei Orell, Gessner, Fuessli und Comp., 1770.)

Jean-Gaspard Heilmann naquit à Mulhouse, en l'an 1718. Son père était tanneur. Heilmann le perdit alors qu'il était encore un enfant. Quoiqu'en tutelle, il reçut une bonne éducation ; il apprit le

[1] M. Gust.-A. Schœn, notre excellent confrère du Musée historique, a bien voulu se charger de traduire, pour cette notice, cette intéressante biographie du peintre Heilmann. Nous lui en exprimons ici toute notre reconnaissance. *(E. M.)*

latin et, pour se perfectionner dans la langue française, fut envoyé à Neuchâtel pendant deux ans, comme échange[1].

Sa mère avait d'abord décidé qu'il serait commerçant; mais sa vocation pour le dessin et pour la peinture se manifesta dès sa plus tendre enfance. Nuit et jour il dessinait. Il était obligé de le faire très secrètement. Pour mieux s'en cacher, il lui arrivait de passer des journées entières dans le grenier de la maison paternelle occupé à dessiner, si bien que souvent sa mère, le croyant perdu, le faisait chercher par la ville, et que plus d'une fois sa passion lui attira de rudes châtiments. Châtiments inutiles, car il persista obstinément dans sa résolution de devenir peintre, à la grande désolation de sa mère et surtout de son tuteur[2] qui, malheureusement, était commerçant et rien que commerçant.

Heureusement que Heilmann possédait un oncle du côté maternel[3], homme de sens, ayant voyagé et possédant quelques connaissances artistiques. Celui-ci conseilla de le laisser suivre sa vocation; déclarant que puisque ses instincts le poussaient dans cette voie, il ne manquerait pas, sous une bonne direction, de devenir un peintre habile; ajoutant que beaucoup d'artistes avaient gagné gloire et richesse et laissé un nom impérissable. Bref, le brave oncle reçut la mission de trouver un maître à Heilmann, auprès duquel il n'aurait pas à perdre son temps en basses occupations (ainsi que c'est trop souvent le cas, à la honte de la majesté de l'art et au grand détriment de l'élève). Mulhouse ne présentant pas de ressource, on conduisit Heilmann à Schaffhouse, chez un peintre d'histoire nommé Dæggeler, qui, sans être un artiste de premier ordre, avait une bonne méthode. Dæggeler avait visité l'Italie, qu'il vantait souvent à son élève comme la grande école de l'art. De là, chez Heilmann, une grande impatience de voir par lui-même ces merveilles dont on lui parlait tant.

A la même époque, Handmann était élève de Schnætzler, également à Schaffhouse. Heilmann fit sa connaissance. Ils avaient le même goût, la même ardeur pour l'art; ils se rencontraient tous les soirs, s'excitant l'un l'autre, pleins d'émulation; ils parcoururent le Sandrart, qu'ils appelaient leur Bible, et se donnèrent rendez-vous à Rome, rendez-vous qui fut tenu.

---

[1] C'est-à-dire, suivant l'usage, en échange d'un enfant neuchâtelois envoyé, pendant le même temps, à Mulhouse. *(Note du traducteur.)*

[2] Voir plus haut. C'était le zunftmestre Jean Heilmann. *(E. M.)*

[3] Jean-Gaspard Dollfus (1702, † 1771), évidemment son parrain, qui fut élu zunftmestre de la tribu des Tailleurs en 1747; il était économe de la maison de Saint-Jean, à Mulhouse, et mourut célibataire en 1771. *(E. M.)*

Pl. IV



L'ÉVÊQUE JACQUES-SIGISMOND DE REINACH, PAR JEAN-GASPARD HEILMANN

(Propriété de M. le baron S. de Reinach, à Hirtzbach)

Après quatre années d'études sérieuses et assidues, Heilmann quitta son premier maître, le cœur plein de reconnaissance. Son seul désir à cette époque était de hâter son départ pour l'Italie; mais ce désir agréait peu aux membres de sa famille, qui n'entendait, en aucun cas, faire les frais du voyage. Il fallut donc chercher le moyen de se passer de l'appui des siens.

Heilmann se rendit à la cour du prince-évêque de Bâle[1], où il avait déjà plusieurs amis. Il reçut là un bon accueil; il fit plusieurs portraits[2] de l'évêque, outre ceux de différents personnages attachés à l'évêché, et ces tableaux furent appréciés. De la sorte, son séjour se prolongea sensiblement. Le prix de ses œuvres lui permit enfin d'entreprendre le voyage qui, depuis si longtemps, faisait l'objet de ses vœux; mais auparavant il retourna à Mulhouse et prit congé de sa mère, de ses parents et de ses amis. Puis il partit, traversant la Suisse, droit sur Rome, son unique but.

Dans le Milanais il eut une aventure qui, sans avoir de rapport avec l'art, témoigne du moins de la nature courageuse et de l'esprit de prompte décision de notre héros. Dans une ville de ce pays, il avait fait connaissance avec un commerçant allemand, voyageant à cheval, qui l'engagea à abandonner les voitures et à louer une monture pour faire route de conserve. Le conseil sourit à Heilmann, non seulement parce que le commerçant possédait à fond la langue du pays, mais parce que c'était un homme sûr qui avait déjà plusieurs fois fait ce voyage dans l'intérêt de ses affaires. Or, ils avaient à peine voyagé pendant une heure dans ces conditions, qu'ils furent attaqués par quatre brigands. L'un d'eux, armé d'un énorme gourdin, avait empoigné à la bride le cheval de Heilmann qui chevauchait en avant. Heilmann dégaina aussitôt et frappa de son épée les mains du voleur, puis, donnant de l'éperon à son cheval, il renversa le misérable dans la poussière. Pendant ce temps, le commerçant faisait feu de ses pistolets sur les autres, et ainsi ils se tirèrent tous deux de ce mauvais pas.

Arrivé à Rome, Heilmann loua une chambre chez un aubergiste allemand. Il conserva ce logement qui lui procurait la société d'un très habile graveur en pierres fines, qu'il a toujours vanté comme son plus intime ami à Rome.

Dans cette ville tout parlait à ses yeux et à son âme. Il parcourut

---

[1] Il s'agit de Jacques-Sigismond de Reinach-Steinbrunn, élu évêque le 4 juin 1737 et mort en 1743. *(E. M.)*

[2] Nous donnons ci-contre la reproduction (pl. IV), d'un de ces portraits, aujourd'hui la propriété de M. le baron S. de Reinach, à Hirtzbach, qui nous en a donné gracieusement l'autorisation. *(E. M.)*

toutes les églises et toutes les ruines, restes superbes qui témoignent éloquemment de l'ancienne grandeur de Rome et du goût de ses habitants d'autrefois. Il pénétra dans les palais et les jardins des cardinaux et des grands de la ville, pour satisfaire son avidité d'instruction. Partout il dessinait ce qui lui semblait remarquable. Il fut un des hôtes les plus assidus de l'Académie française et de l'Académie particulière de Conca [1], encore vivant à cette époque, et partout se fit aimer pour son caractère enjoué et sympathique. Il avait fait plusieurs grands tableaux d'après Guido Reni et Carracci : ces copies plurent tellement au directeur de l'Académie royale française, M. de Troy, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, qu'il recommanda Heilmann au cardinal de Tencin, ambassadeur de France à Rome. Celui-ci cherchait un jeune peintre capable de reproduire quelques excellents tableaux historiques, dont il voulait remporter les copies en France.

Ce travail, confié à Heilmann, réussit si bien que le cardinal lui proposa, s'il désirait voir la France, de l'emmener avec lui à Paris. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et c'est ainsi, qu'après un séjour de près de quatre ans en Italie, Heilmann arriva à Paris, où il habita pendant plusieurs années l'hôtel de son Eminence. Il y demeura jusqu'au départ du cardinal, quand celui-ci regagna son archevêché de Lyon.

A Paris, il peignit encore quelques petits tableaux d'histoire de sa composition ; mais, comme on lui demandait beaucoup de portraits, il lui fut bientôt impossible de continuer dans cette voie. Dans cette grande ville, il fit la connaissance des peintres les plus célèbres. Boucher, entre autres, le premier peintre actuel de la cour, l'appréciait beaucoup ; toutefois, la connaissance qui lui fut la plus précieuse et la plus avantageuse fut celle de l'incomparable Wille [2]. Presque du même âge, avec des goûts semblables et de caractères pareils, ils poursuivaient un but identique : se créer un nom universellement connu. Ils étudiaient donc sans répit, car l'étude leur semblait le seul moyen d'arriver à leurs fins.

Wille ne connaissait la promenade hors des murs que le crayon et le papier à la main ; Heilmann fit comme lui. Quand le temps

---

[1] Sébastien Conca, né à Gaete en 1680, élève de Soliméne, un des meilleurs peintres de son époque. Il ouvrit une école publique de dessin qui fut très fréquentée et très utile au développement de l'art. Jacob Frey a gravé sur cuivre quelques-unes de ses œuvres. *(Note de Fuessli.)*

[2] Jean-Georges Wille, né en Hesse, un des plus grands graveurs qui ait jamais existé, dont le burin semble conduit par la main d'un ange. Un homme qui possède toutes les qualités imaginables pour le recommander à l'admiration du monde. Il possède, réunis, toutes les parties de l'art à un degré que peu d'artistes atteignent pour une seule d'entre elles ; sa vie est une gloire et consacre journellement la renommée qui lui est due. *(Note de Fuessli.)*

était beau, il était plus facile de les trouver dans les carrières, dans les ruines, auprès de la Seine, dans la forêt ou les villages des environs, que dans les plus délicieuses promenades de la grande cité. Et lorsque Wille, il y a environ seize ans, fonda, dans sa maison, une académie (qui fonctionna pendant sept ans), Heilmann fut le plus zélé et le plus infatigable de ses visiteurs, n'y manquant pas un seul jour. Rien, en effet, ne lui plaisait plus que le dessin d'après le modèle vivant : sans cette préparation, il le savait, personne ne peut prétendre au nom d'artiste.

Il dessinait encore avec plaisir les animaux domestiques, et, malgré la quantité de portraits qu'il peignit avec autant de science que de succès, tant à Paris, dans les premières familles, que pour des seigneurs étrangers, il se préparait à abandonner ce genre de peinture. Il disait sans cesse : « Un peintre doit être un homme libre ; mais un peintre de portraits est un esclave, et je ne veux pas être un esclave ». Il ne voulait plus, à l'avenir, faire d'autre peinture que le genre et le paysage. Ses derniers portraits furent ceux de trois frères, trois comtes allemands von der Layen.

Heilmann ayant vu Wille cultiver des plantes sauvages, se fit fabriquer de grandes caisses qu'il remplit de terre et plaça sur sa fenêtre ; il y fit venir des chardons, de la bardane et toutes sortes d'herbes et de plantes rustiques qui se trouvent en bonne place dans un paysage. Souvent il les dessinait ou les peignait isolément d'après nature. Il avait ramassé en quantité des pierres communes, dont la forme ou la couleur l'avait frappé, parce que d'après un petit fragment on peut représenter un grand rocher. De même il avait collectionné des troncs d'arbres curieux, des branches à demi pourries, brisées, couvertes de mousse ou bizarrement noueuses et tordues. Tout cela formait ce qu'il appelait son arsenal, pour équiper des paysages.

Heilmann était grand amateur de chimie, mais toujours pour les besoins et les progrès de son art. Combien grande fut sa joie, quand il réussit à dissoudre entièrement du vieux fer et le transformer en un ocre excellent ! Il faillit même être victime d'un accident lors de son premier essai, pour n'avoir pas prévu l'énergie des réactions qu'il mettait en jeu. Un grand récipient éclata en mille pièces presque dans ses mains, si bien qu'il prit la fuite à demi mort de frayeur. Entendait-il parler de quelque bonne couleur que l'on employait en Allemagne, en Angleterre ou en Italie, il cherchait aussitôt par tous

les moyens à se la procurer. De là la pureté remarquable et vantée des teintes de ses tableaux, qui certainement conserveront longtemps leur fraîcheur et leur éclat.

Quand on trouva, il y a quelques années, à Paris, le moyen de fixer les couleurs au pastel, il ne cessa de faire des essais chimiques pour découvrir le nouveau procédé. Quand il s'en fut rendu maître, il courut chez Wille et lui présenta joyeusement un petit paysage à la craie noire et en pastel sur papier gris. Wille saisit la feuille avec les précautions qu'on doit prendre à l'égard de dessins faits de la sorte. — « Allez donc, s'écria Heilmann en riant, frottez hardiment le dessin avec la main, frottez-le avec une brosse de chiendent. La chose tient comme l'acier ou le fer. Il est facile, continua-t-il, de fixer tous les pastels, et je vous dirai comment, quand je serai au clair sur un point qui est encore douteux. »

Wille possède ce dessin, qu'il conserve en souvenir de son ami.

Dans ses dernières années, Heilmann était occupé de la confection d'un mannequin, dont les proportions étaient rigoureusement mesurées; dans toutes les articulations étaient fixées des bouts de bronze tournant dans des capsules, le tout fonctionnant de telle façon qu'on pouvait (dans la limite du possible) donner au mannequin toutes les attitudes du corps humain.

Mais après tant de peines et des études si incessantes, le destin ne lui permit pas de prolonger son existence. Il fut pris d'un mal de cou auquel il ne fit pas d'abord attention, et quand le mal s'aggrava et qu'on fit enfin appeler un médecin, il était trop tard[1] : la gangrène s'était mise dans la blessure. Heilmann mourut le 27 septembre 1760, et fut sincèrement pleuré par ses amis et surtout par Wille.

Il était, depuis environ quatorze ans, marié secrètement, à l'insu de Wille et de tous, quoique plus d'une fois on soupçonnât la chose; mais il n'eut pas d'enfant.

Les portraits qu'il peignit sont fort nombreux; son propre portrait doit se trouver à Mulhouse; il le peignit à Paris, il y a plus de vingt ans, et l'envoya chez lui.

Plusieurs de ses paysages se trouvent encore à Paris; deux autres sont en la possession de M. de Wasserschleben, conseiller d'Etat du roi de Danemark, à Copenhague; deux autres encore se trouvent à

---

[1] Heilmann avait peu d'admiration pour la médecine, il pensait que chaque homme devait trouver lui-même le soulagement à ses maux, aussi bien que les animaux quand ils sont malades. Par suite de ce principe, il employa à contre temps des remèdes qui ont pu lui nuire. *(Note de Fuessli.)*

Bâle dans la galerie de M. Rihiner. A Leipzig, dans la collection de M. Winckler, on voit une petite peinture de Heilmann, représentant une cuisinière qui tient une perdrix sur les genoux. Deux morceaux du même genre sont à Zurich, chez M. Usteri, ainsi que deux portraits à mi-corps que M. Chevillet a reproduit par la gravure sur cuivre sous les titres: *Le Bon Exemple* et *Mlle sa Sœur.*

Heilmann peignit souvent avec plaisir des oiseaux en nature morte et cela avec autant d'art que s'il n'avait fait que cela. Deux peintures, représentant des perdrix, que Wille a reçues de la main de son ami, sont une preuve indiscutable de son habileté dans cette branche.

Heilmann avait un caractère gai et expansif. Il jouissait d'une certaine culture et ne jugeait pas mal les œuvres des poètes. Il comprenait passablement le latin; il s'exprimait en français et en italien aussi facilement que dans sa langue maternelle et il aimait à parler et à écrire ces langues purement et en termes choisis.

Il était de sa nature droit, sincère et discret, mais quelque peu obstiné dans ses opinions, une fois qu'il se les était faites. Il se laissait toutefois convaincre par de bonnes raisons, car il était intelligent et sensé. Il servait volontiers les personnes qui le méritèrent. Il prisait fort la vraie politesse, mais il se méfiait de ceux qui lui faisaient trop de compliments et dont la sincérité ne lui était pas prouvée. Bref, il fut un ami pour ses amis.

Heilmann rendait justice aux autres peintres de tout genre, quand il était mis en présence de leurs œuvres. Il aimait à louer ce qui était digne d'éloges, et se taisait sur les défauts, ou ne s'en ouvrait qu'auprès de ses amis intimes. Chacun de ces traits témoigne d'une âme noble.

Notes du traducteur.

Le Musée de peinture de Mulhouse possède deux portraits peints par Heilmann, et ce sont précisément les plus intéressants pour nous (v. pl. III). En voici la description :

N° 34. — Portrait du peintre en tenue d'atelier. Ce tableau, donné par M. Godefroi Engelmann, faisait partie des onze toiles qui formèrent le premier noyau du musée de peinture, lors de sa fondation, en 1864; il était alors estimé à 1000 francs.

N° 35. — Portrait du peintre en costume de fantaisie. Dans un cartouche qui surmonte le tableau, on lit : *J. C. Heilmann peint par luy-même, 1740.*

Ce tableau a été donné au Musée par M. Fréd. Engel-Dollfus, en 1869.

Ces deux portraits justifient bien, par leur remarquable fraîcheur et la vivacité de leur coloris, les jugements de Fuessli[1].

Outre les deux portraits que possède le Musée, il y a encore à Mulhouse une œuvre de Heilmann qui a figuré, en 1883, à l'Exposition des arts rétrospectifs. Ce tableau, propriété de M. Daniel Eck-Kœchlin, représente une jeune fille peinte à mi-corps. Il avait un pendant, jeune fille avec un oiseau, qui n'est malheureusement plus à Mulhouse. Ce dernier tableau appartient à Mme Veuve Risler-Kœchlin, à Paris.

Feu M. Aug. Michel possédait deux fort belles académies peintes à l'huile, attribuées à Heilmann. Ces deux études, que M. Michel avait trouvées à Bâle, étaient dans un état de complet délabrement ; elles ont été très habilement restaurées par M. E. Clairotet, de Wattwiller, et sont aujourd'hui la propriété de M. G.-A. Schœn.

Le Musée des gravures possède, de son côté, *Le Bon Exemple* et *Mlle sa Sœur*, dont il est parlé au cours de cette notice. Ces gravures sont exposées dans la section de l'Ecole Française[2].

Enfin, au bureau du conservateur du Musée se trouve un diplôme accordé à Christian Mechel par l'Académie de Bâle. Ce diplôme a été gravé par le titulaire lui-même, d'après un

---

[1] Le portrait du graveur Wille, peint, soi-disant, en 1756, par Heilmann, et qui figure au catalogue du Musée de peinture sous le N° 36, n'est en réalité pas de ce dernier et ne représente pas non plus Wille. Ainsi que des recherches sérieuses viennent de l'établir, cette toile est le portrait du peintre Jean Jouvenet (1647-1717), peint par lui-même.

(E. M.)

[2] Elles sont de Chevillet. D'autres œuvres de Heilmann ont été gravées par Watson.

(Note du traducteur.)

dessin de Heilmann, signé: *J: C: Heilmann Helvet: Mulhansinus delineabat.*

A la vente Muhlbacher, qui eut lieu à l'hôtel Drouot, le 13 mai 1907, un tableau du maître mulhousien, intitulé *La jolie Ménagère*, fut adjugé à un amateur pour la somme de 18.100 francs.

35.

Johann Heinrich Dollfus, peintre, est né, à Mulhouse, le 19 mars 1724, de Jean Dollfus, économe du Chapitre de Bâle, et d'Anne-Catherine Bernoulli, de Bâle.

Reçu le 13 juin 1745 à la tribu des Maréchaux, dont il devint sexvir en 1758, Jean-Henri Dollfus épousa, en premières noces, Anne-Marguerite Vetter (née le 11 février 1725, † 21 novembre 1763), fille du conseiller Jean-Jacques Vetter et de Catherine Schlumberger, qui lui donna onze enfants, dont six fils, qui tous ont laissé de la descendance. L'un d'eux, Jean, fut capitaine d'une compagnie mulhousienne au service de France.

Sa seconde union, contractée le 22 août 1769, avec Judith Kœchlin, veuve du fabricant Jacques Risler, resta stérile.

Jean-Henri Dollfus fut, avec Samuel Kœchlin et Jean-Jacques Schmalzer, l'un des fondateurs de la première fabrique de toiles peintes à Mulhouse, en 1746. C'est lui qui y dirigea la partie artistique du dessin industriel.

Il demeurait à la Cour de Lorraine, rue des Champs-Elysées, qu'il avait acquise des héritiers Thierry[1].

Le Musée historique possède de lui une toile, cataloguée sous le n° 595, représentant un officier revêtu d'une cuirasse. Sur le dos, on lit l'inscription: *H. Dollfus p.* (pinxit) *Bern, 1744*. C'est probablement le portrait d'un officier de cette

[1] V. *Bulletin du Musée historique* 1906, l'intéressante notice sur ce bâtiment, par notre excellent confrère, M. Edouard Benner.

ville, où l'artiste a dû séjourner ou fait ses études avant son mariage.

Jean-Henri Dollfus mourut à Mulhouse, le 16 février 1802.

36.

Johann Heinrich Müntz, peintre, né à Mulhouse, le 28 septembre 1727, de Martin Müntz, précepteur, et de Judith Dollfus; fut reçu à la tribu des Maréchaux le 19 septembre 1751.

Peu après son admission à la tribu des Maréchaux, il quitta sa ville natale, et nous le retrouvons, deux ans après, à Nantes, d'où il demande au magistrat de Mulhouse une attestation de ses droits de bourgeoisie et de naissance légitime, que celui-ci lui délivre à la date du 26 décembre 1753.

Voici ce document, qui est le dernier le concernant de nos archives municipales. Il est en français:

Burger-Rechts-Schein

an H. Heinrich Müntz, den Mahler, ertheilt, so sich dermahlen zu Nantes aufhaltet.

Nous les Bourgmaîtres et Conseil de la Ville de Mullhouse en Suisse certifions, que le S[r] Jean Henry Müntz, peintre de sa profession, et demeurant actuellement à Nantes, est fils procrée de légitime mariage du S[r] Martin Müntz, et de Judith Dollfouss, nos Bourgeois, qu'il est par conséquent luy-même bourgeois de cette Ville, laquelle, en qualité de Coalliée, fait partie du Corps helvétique; et pour ce qui regarde la conduite du d[t] S[r] Jean Henry Müntz notre Bourgeois, elle a toûjours été autant que nous sachions si bonne, que nous ne pourrions luy refuser attestation et témoignage à ce sûjet.

En foi de quoi, nous avons muni les présentes du Sçeau de la Chancellerie de cette ville, et les avons fait signer par notre Sindic et Secretaire. Fait à Mullhouse ce 26. xbre 1753.

signé: J. Hofer.

(*Protocoll allerh. Attest.*, 1751-1767, II B. 9, p. 76.)

37.

Johannes Ziegler, peintre, frère du N° 31, est né, à Mulhouse, le 11 décembre 1731. Il fut admis à la tribu des

Maréchaux le 10 mai 1759, devint échevin au tribunal en 1765, triumvir en 1778 et sexvir le 28 avril 1785.

Le 8 juin 1761, il avait épousé Anne Hartmann, née le 16 octobre 1740, de Jean Hartmann, précepteur, et d'Anne Hofmann, dont il eut quatre enfants, parmi lesquels un fils Jean, qui s'établit négociant à Vienne, en Autriche.

Il fut reçu gratuitement à la tribu des Bouchers, le 23 février 1768, parce qu'il avait peint le poêle de la corporation à la satisfaction générale. C'est lui aussi, sans doute, qui décora la salle du poêle de la tribu des Tailleurs, en 1764, événement qui fut fêté tout particulièrement par les membres[1].

Jean Ziegler et sa femme ont dû décéder à Vienne, auprès de leur fils, car leur mort n'est pas enregistrée ici.

Cette souche de Ziegler est éteinte à Mulhouse, où elle remontait au XVIe siècle. Un rameau s'en est détaché en 1636, en la personne de Jean-Michel Ziegler, fabricant de draps, qui s'établit à Berne, où sa descendance existe encore de nos jours. Toutefois, un de ses fils, Martin, revint à Mulhouse et c'est précisément de lui que descendent nos deux artistes, les frères Daniel (N° 33) et Jean, ci-dessus.

38.

MATHIEU MIEG, le chroniqueur, fut un peintre-amateur d'un certain talent. Né, à Mulhouse, le 28 mars 1756, de Mathieu Mieg, fabricant de draps, et d'Elisabeth Reber, il devint fabricant de draps comme son père, mais ses dispositions naturelles le portèrent vers la littérature historique et la peinture, qu'il cultiva toutes les deux avec passion dans ses moments de loisirs. M. Camille Schlumberger, dans ses *Portraits Mulhousiens*, donne de lui la reproduction de quelques

---

[1] 1763 den 9. Mayen ist die neue Tafel die für die zukünftige Herren E. E. Tisches gemacht und die Cartonen darin völlig ausgemahlt worden zu mehrerer Zierde des gemachs *solemniter* eingeweiht bey gehaltenen Mittag und Abend Essen ... zu unserer Nachkommenden Bericht allhier einprotocollieren worden. *(Schneiderzunftbuch).*

portraits, sur la planche 4 consacrée à cette famille, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Mathieu Mieg demeurait dans la maison paternelle, le joli bâtiment à tourelle sur la place de la Réunion, qu'il décora lui-même des sujets qui existent encore aujourd'hui, mais qui ont été restaurés il y a une vingtaine d'années. Il y mourut le 10 avril 1840. Marié, le 10 juillet 1776, à Judith Blech (née le 11 janvier 1759, † 10 octobre 1795), fille de Jean-Jacques Blech, hôtelier du *Sauvage,* et d'Elisabeth Meyer, il en eut plusieurs fils, dont Jean-Georges Mieg (1788, † 1864) auteur des *Chronologische Auszüge über die Stadt Mülhausen*, ouvrage publié à l'occasion du cinquantenaire de la réunion de Mulhouse à la France, et des *Beiträge zum Andenken an die deutsch-protestantische Stefanskirche in Mülhausen.*

Le plus jeune fils du chroniqueur fut *Jean Mieg*, qui suit (v. N° 53).

39.

Theodor Andreas Genderich, peintre, originaire de Bergen, dans l'île de Rügen (mer Baltique), vint s'établir à Mulhouse en l'année 1747, ainsi que l'atteste le certificat de bonne conduite suivant, que lui délivra le magistrat sous la date du 21 novembre 1782 :

Wohlverhalten Schein
an H. Theodor Audreas Gendrich den Kunstmahler aus der Insul Rüga.

Wir Burgermeister und Rath der Stadt Mülhausen Urkunden hiermit, dass H. Theodor Andreas Gendrich von Bergen aus der Insul Rügen in Pommeren gebürtig, eiu Kunstmahler, sich seith A° 1747 alhier aufgehalten, bis A° 1750 und von A° 1755 biss A° 1780 und auf seiner Kunst gearbeitet, auch in denen letzteren Jahren das allhiesige Rath-Hauss in der Mahlerey renoviert, Er auch die Zeit seines hiesigen Aufenthaltes über nicht nur seine Kunst mit vieler geschickter Arbeith zu Jedermanns Vergnügen getrieben, sondren auch in seinem Wandel und übriger Aufführung so wohl verhalten dass wir Ihme desfahls nichts als Liebs und Guths nachsagen können, und wir Jhme dessfals da Er sich anderwerths zu begeben Willens gegenwärtiges Zeugnuss gantz gerne mitgetheilt haben. Dessen zu wahrem Urkund wir Gegen-

wärtiges mit allhiesiger Stadt gröserem Cantzley Jnsigel verwahren, und von U. G. L. Mit-Rath und Stadtschreiber unterschreiben lassen.

Geben den 21. 9bris 1782.

(*Prot. allerh. Attest.* II. B. 11, p. 97)

Nous avons vu plus haut qu'en 1756, on lui défendit d'exercer son art à Mulhouse, sur la demande de Jean Weiss (v. celui-ci, N° 32), et qu'alors il résidait à Riedisheim, pour la forme.

La ville lui confia, en 1779, la rénovation de l'Hôtel de ville. Voici ce qu'en dit le chroniqueur Graf[1]:

« Un certain nombre de ses œuvres existe encore dans les familles de notre ville. Les vieilles figures de Gabriel, au haut du perron, de chaque côté de la porte d'entrée, que Genderich n'a pas modifiées, sont cependant meilleures que celles qu'il a renouvelées. »

40.

Joh. Heinrich Lambert, peintre, né à Mulhouse, le 30 janvier 1763, de Jean-Georges Lambert, tailleur, et d'Anne-Barbe de Bihl, était le neveu du célèbre mathématicien et physicien de même nom.

Le 12 février 1782, il partit pour Rome, afin de se perfectionner dans son art, et le magistrat lui délivra à cet effet un certificat-passeport, en langue française, dont voici le contenu:

Certificat
an H. Johann Heinrich Lambert.

Nous les Bourguemaitres et Conseil de la ville de Mulhausen Alliée des Suisses, certifions que le Sr *Jean Henry Lambert le Jeune* est Bourgeois de notre Ville, agé de 19. ans, né en legitime Mariage d'honnettes parents, du Sr Jean George Lambert et de Barbara de Bihl nos Bourgeois, qu'il est Neveu du Celebre Professeur de Berlin feu le Sieur Jean Henry Lambert de cette Ville, Chef d'architecture de Sa Majesté le Roy de Prusse, mort a Berlin en 1778, qu'il etoit Destiné pour suivre l'Etude de Mathematiques sous feu son oncle, mais que celui étant mort trop tot, il s'est appliqué

[1] T. III, p. [illegible]

à l'art de la Pincture, dans le quel desirant se perfectionner, il se propose de faire le Voyage de Rome pour quel Effet il nous a demandé notre certificat Magistral, le quel nous lui accordons d'autant plus volontier, que ledit Sr Jean Henry Lambert est un Jeune Home de très bonne conduite, pour quel Effet nous le Reconmandons a la Protection et la Bienveillance de touttes Personnes a meme de le dirriger et de le Secourir dans son art, et de lui etre utile dans les Dessins, aux offres du Reciproques. En Foy de Quoi, nous avons fait munir les presentes du Sçeau Majeur de notre Chancellerie, et les avons fait signer par notre Sindic et Chancellier.

Fait a Mulhausen ce 12. febrier 1782.

(*Prot. allerh. Attest.*, VII. B. 11, p. 71).

De retour de Rome, notre artiste se rendit à Paris, où il séjourna pendant quatre ans et où il fréquenta l'Ecole des Beaux-arts. En effet, dans le registre des Élèves protégés nº 95, p. 124, l'on trouve l'inscription suivante :

Du 5 mars 1787 : Henri Lambert, peintre, natif de Mulhouse en Haute-Alsace. Protégé par M. Belle, demeurant chez M. Henri, rue Mouffetard, angle de la rue Contrescarpe.

Du Septembre 1787, demeurant aux Gobelins, élève de M. Peyron.

De mars 1788, demeurant rue Saint-Louis, près Le Calais, chez M. Marc Teiche[1].

(même adresse jusqu'au mars 1791)

De retour à Mulhouse, il fut reçu, le 1er mars 1795, à la tribu des Maréchaux, contre la taxe usuelle de 4 ℔, plus 12 ß pour la peinture de ses armes sur le tableau des membres. Il fut échevin en 1797 et sexvir la même année.

Le 5 mars 1794, Jean-Henri Lambert épousa Catherine Schlumberger, née le 18 février 1749, † le 26 mars 1814, fille de Christophe Schlumberger, négociant, et d'Elisabeth Meyer ; elle était veuve de Martin Hirth, le jeune, boulanger († 22 avril 1785).

Après le décès de celle-ci, il convola, en secondes noces, avec Catherine Théveney, et, en troisièmes noces, le 26 mai 1819, avec Marie-Elisabeth Dollfus, née le 7 avril 1773, de Jean-Henri Dollfus, docteur en médecine, et de Marguerite Hofer. Les trois mariages restèrent stériles.

[1] Probablement *Deutsch*, car le Registre, p. 202, désigne François Deutsch, de Strasbourg : Taitsche (Note de M. André Girodie).

Parmi les œuvres laissées par Lambert, qui était aussi statuaire, nous signalerons le médaillon de son oncle, qu'on peut encore voir aujourd'hui sur le socle du monument élevé à ce dernier en 1827, et qui se trouve maintenant au faubourg de Belfort, devant l'Ecole de dessin.

Cet artiste mourut, à Mulhouse, le 31 mars 1834.

41.

Johannes Hugenin, peintre, naquit à Mulhouse, le 6 mars 1768, de Pierre Huguenin, potier d'étain, puis fabricant d'indiennes, et de Marie-Madeleine Vogel, d'Illzach, et fut reçu à la tribu des Maréchaux le 1er mars 1795, contre la moitié de la taxe, son père étant déjà membre, soit 2 *tt*., plus 12 *ß* pour la peinture de son blason au tableau.

Il épousa, le 10 juillet 1793, Elisabeth Dollfus (née, à Thoune, en janvier 1766, † à Mulhouse, le 13 mars 1837), fille de Jean-Gaspard Dollfus, tisseur de laine, et de Salomé Schmerber.

Son œuvre artistique ne paraît pas avoir été considérable, car il devint également fabricant d'indiennes. Le Musée historique possède de lui une intéressante étude, un buste de jeune homme mulhousien, signé : *J. Hugueny 1796*.

Jean Huguenin mourut à Mulhouse, le 6 juin 1817.

Les Wachsmuth

42.

François-Joseph Wachsmuth, artiste-peintre, né, à Strasbourg, le 10 décembre 1772, de Martin Wachsmuth et de Marie-Anne Relin, vint s'établir à Mulhouse, où il épousa, le 22 septembre 1801, Marie-Madeleine Thierry (née, 22

janvier 1779, † à Versailles, vers 1855), de Pierre Thierry et de Marie-Madeleine Mercky, qui lui donna cinq enfants, dont trois fils, également peintres (voir ci-dessous).

Wachsmuth fut chargé, en 1815, par la ville, de restaurer la grande peinture murale de la salle du conseil de l'Hôtel de ville, représentant les armoiries des Treize cantons et des villes alliées, datant de 1682 et due au pinceau de Daniel Hofer (voir celui-ci, n° 23). C'est en nettoyant les murs de la salle pour la réception du duc de Berry, que l'ancienne peinture réapparut. Elle avait été recouverte d'un badigeon, en 1798, lors de la réunion de Mulhouse à la France, sur lequel on avait peint des motifs tricolores, qu'on jugea opportun de faire disparaître après le retour définitif des Bourbons. Les inscriptions qui accompagnent maintenant les armes des Treize cantons sont probablement de 1798.

François-Joseph Wachsmuth, qui fut professeur de dessin et de peinture à Mulhouse, a laissé un certain nombre d'œuvres de mérite. Le Musée historique conserve de lui un grand panneau en bois, qui fut dégradé en 1870 pendant l'invasion, ayant servi d'enseigne de brasserie et qui représente une quinzaine de miliciens mulhousiens dits de la *Freicompagnie* et qui date des premières années du dernier siècle. Les personnages étaient très ressemblants, paraît-il[1].

Au Musée historique se trouvent également deux autres œuvres de cet artiste, soit une étude au pastel, tête de jeune femme de l'époque de Louis XV, d'après un tableau original de Jean-Gaspard Heilmann, appartenant à la famille Daniel Eck-Kœchlin (cat. n° 619), et le portrait, en peinture à l'huile, de Jean Brang, maître maçon (cat. n° 622). Pour ce dernier, nous avons toutefois des doutes sur sa paternité.

M. Camille Schlumberger, dans ses *Portraits Mulhousiens*, reproduit trois toiles de Wachsmuth, datées de 1803 et 1804.

---

[1] Dans le nombre figure Jean-Chrétien Meininger, l'aïeul de l'auteur du présent travail.

Pl. V



ÉPISODE DE LA PRISE DE MULHOUSE, EN 1587, PAR FERDINAND WACHSMUTH

(Musée historique de Mulhouse)

Ce sont des groupes de personnages appartenant aux familles Kœchlin, planche VIII, nº 12c, Reber, planche II, nº 6b et Schlumberger, planche III, nº 5b.

François-Joseph Wachsmuth mourut, à Mulhouse, le 10 août 1833.

43.

Ferdinand Wachsmuth, fils aîné du précédent, naquit le 21 mars 1802, à Mulhouse, et mourut, à Versailles, le 11 novembre 1869 (v. pl. VI).

Peintre d'histoire, il fut un artiste de réelle valeur. Jeune encore, il se rendit à Paris, où il étudia sous la direction et dans les ateliers de Gros. En 1830, le gouvernement français l'envoya en Algérie avec l'expédition militaire du général comte de Bourmont. A son retour, il débuta au Salon, et y obtint, dès 1833, une médaille de 2e classe. On cite parmi ses œuvres :

Episode de la prise d'Alger,

Une prise à Staoueli, 1834,

Louis XI et François de Paule,
Les politiques de la Barrière,
Bonaparte à Valence,
Le Modèle et le Rapin,
Le Suicide,
Une Régalade,
Une Inondation,
— de 1834 à 1839

Saint Thomas de Villaneva,
Baigneuse,
La Siesta,
Vivandière en Afrique,
Saint Xavier prêchant dans les Indes,
Le Chien de l'Ermite,
Caravansérail,
Saint Louis de Gonzague,
— 1840 à 1849

La jeunesse de Zurbaran,
Le Giorgone, } 1848 à 1849
Prise des Tuileries,
Salvator Rosa, 1853,
Michel-Ange dans le jardin des Médicis, 1857,
Le lendemain de la prise du Mamelon-Vert, 1859.

Le Musée de Versailles possède deux toiles de Ferdinand Wachsmuth :

Siège et prise de Fort-Philippe, en 1756,
Prise du fort l'Empereur, à Alger, en 1830.

A Mulhouse, quelques-unes de ses toiles se trouvent chez des particuliers. Au Musée des Beaux-Arts on possède de lui deux tableaux : *La mort de l'Hermite* et *Les troubles de 1587 à Mulhouse.* Ce dernier, de grande dimension, fut commandé à Wachsmuth, en 1832, par le gouvernement français pour la ville de Mulhouse et payé 3000 francs. Par nous ne savons quelle suite de circonstances, il alla se fourvoyer au Musée de Bourges, où feu M. Engel-Dollfus parvint à le découvrir et à l'acquérir, moyennant un échange, pour notre Musée (v. pl. V).

Ferdinand Wachsmuth fut nommé, en 1841, professeur de dessin à l'Ecole militaire de Saint-Cyr. L'année suivante, il fut également nommé professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Versailles, et il occupa ces deux emplois jusqu'à sa mort. Le gouvernement français le nomma chevalier de la Légion d'honneur.

De son mariage, contracté à Paris, avec Jeanne-Claire Loyer, il eut deux enfants : une fille, Claire, née en 1832, qui épousa, le 17 août 1857, M. Joseph Hussenot, de Metz, professeur de dessin à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, et un fils Adolphe, né en 1834, qui, à la mort de son père, était commissaire de police à Corbeil (Seine-et-Oise).

Pl. VI



FERDINAND WACHSMUTH, PAR ALFRED CORNILLIET

(Musée [illegible] Mulhouse)

44.

Jean-Frédéric-Albert Wachsmuth, frère du précédent, né le 23 novembre 1808, resta célibataire et mourut, à Mulhouse, le 15 novembre 1853.

Il exerçait la profession de dessinateur et on lui attribue quelques petites œuvres non sans valeur.

45.

Jean-Pierre Wachsmuth, troisième fils de François-Joseph Wachsmuth, naquit à Mulhouse, le 7 novembre 1812, et mourut célibataire à Terre-Houte (Illinois).

Artiste comme tous les siens, il eut de plus l'esprit avantureux. Il quitta l'Alsace de bonne heure pour se rendre en Amérique, où il habita longtemps New-Orleans. Après 1830 il accompagna, en qualité de peintre-dessinateur, une des premières expéditions d'exploration des rives du Missouri. Le Musée des Beaux-Arts de notre ville possède de lui quelques dessins.

46.

Jean Kœchlin, peintre et dessinateur, naquit à Mulhouse, le 28 juin 1773, de Jean Kœchlin (1746, ✝ 1836) et de Climène Dollfus (1753, ✝ 1828), comme l'aîné de vingt enfants.

Petit-neveu, par sa mère, du peintre Jean-Henri Dollfus (N° 35), il se voua à l'art et partit de bonne heure pour Paris, où il entra à l'Ecole des Beaux-Arts. Son inscription y est mentionné sur le registre n° 95, p. 186, en ces termes:

Du 1er vendémiaire an III: Jean Koechlin, peintre, natif de Mulhausen en Suisse agé de 21 ans, demeurant rue des Postes n° 886, chez le citoyen Murenne. A justifié de sa carte de citoyen.

Il est l'auteur d'un album de portraits de la famille Jean Kœchlin. M. Camille Schlumberger a publié de lui, dans ses

Portraits Mulhousiens, son portrait peint par lui-même (pl. Kœchlin VIII, n° 12[b]), et une série de dessins-portraits répartis sur les planches III, IV et suivantes de cette famille, à savoir de :

Paul-Henri Burnat (1779, † 1867), fait en 1838; Mathieu Thierry-Mieg (1801, † 1883), ainsi qu'un *Vendredi en 1820* (Divers, pl. XI), représentant un groupe de six dames mulhousiennes.

Jean Kœchlin épousa, en 1793, Thérèse-Laure de Lavit (née à Paris en 1784, † à Masevaux en 1827), petite-fille d'un comte de Lavit, gouverneur de la Guadeloupe. Sa fille aînée devint, en 1823, la femme du comte César de Waldner de Freundstein.

Il mourut en 1861.

47.

Jean-Henri Benner, peintre de la Cour de Russie, est né, à Mulhouse, le 3 août 1776, de Jean-Henri Benner (1751, † 1808), horloger, et de Marthe Steffan (1755, † 1808).

On ne sait, malheureusement, pas grand'chose sur la vie de cet éminent artiste, qui quitta Mulhouse de bonne heure. Nous ignorons comment et par qui il fut appelé à la Cour de Saint-Pétersbourg, où il put exercer son talent à loisir. Il y fit les portraits de toute la famille impériale, qui furent gravés ensuite par différents artistes et réunis en album. Un exemplaire de cet album figure dans les collections du Musée historique de notre ville. Il fit, en 1811, une vue de Mulhouse en aquarelle.

Sa nièce, M[lle] Benner, de la cour Saint-Jean, possède de lui plusieurs petites œuvres, notamment des portraits-miniatures peints sur des tasses.

Il existe de lui, au Musée historique de notre ville, une étude de jeune fille, toile cataloguée sous le n° 638.

Dans les *Portraits Mulhousiens*, de M. Camille Schlumberger, se trouvent reproduits les portraits suivants:

Jean-Henri Benner et Marthe Steffan, ses parents, datés de 1803 (pl. Benner I, nos 1 et 1a);

Son propre portrait (pl. B. II, no 5a);

Celui de sa sœur Julie (1792, † 1846), miniature (pl. B. II, no 6);

Charles Kœchlin (1789, † 1831), manufacturier en Bohême (pl. Kœchlin XIII, no 25);

Jacques Schlumberger (1777, † 1861), négociant à Mulhouse, époux de Climène Hofer, miniature datée de 1804 (pl. Schlumberger X, no 26c);

Jean Vetter (1787, † 1851), manufacturier à Mulhouse et plus tard à Ettlingen, miniature (pl. Vetter II, no 4c).

Jean-Henri Benner mourut célibataire, hors Mulhouse, pendant l'hiver de l'année 1836.

48.

Jean-Georges Hirn, peintre, plus tard manufacturier au Logelbach, est né, à Mulhouse, le 15 décembre 1777, d'Abraham Hirn, concierge au collège de Mulhouse, et d'Anne-Catherine Heinrich.

Son père, lui voyant des dispositions pour le dessin, le recommanda à M. Haussmann, du Logelbach, qui l'envoya à Paris pour étudier la peinture de fleurs, et le fit entrer, plus tard, dans son établissement comme dessinateur. Devenu le gendre de son patron, il fut associé de la maison, qui prit la raison sociale Haussmann, Jordan & Hirn.

Un grand nombre de ses compositions originales, ayant servi pour les impressions de cet établissement, se trouvent dans les collections du Musée de dessin industriel de Mulhouse.

Jean-Georges Hirn obtint la médaille d'or à l'Exposition de 1812. Un de ses tableaux de fleurs et fruits figure au Musée des Beaux-Arts de notre ville (catal. n° 38). Une autre de ses œuvres, du même genre, a été placée, en 1889, au Musée du Louvre, à Paris.

Cet artiste mourut au Logelbach, le 9 avril 1839, délaissant trois fils, dont l'un fut le grand savant Gustave-Adolphe Hirn, mort en 1890.

49.

Emmanuel Fries, artiste-peintre, naquit à Mulhouse, le 17 juillet 1778, d'Emmanuel Fries, docteur en médecine, et d'Elisabeth Risler. Il fit ses études à Paris, où on le trouve parmi les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, ainsi qu'il résulte de l'inscription suivante, copiée sur le registre n° 95, p. 193:

Du 23 floréal an III: Emmanuel Fries, peintre, natif de Mulhausen, département du Haut-Rhin, âgé de 17 ans, demeurant rue des Postes chez le citoyen Murène n° 886, a justifié de sa carte de citoyen.

Il est intéressant de constater que Fries a logé avec Jean Kœchlin (N° 46), à la même adresse et en même temps, ce qui s'explique d'ailleurs par les liens qui unissaient les deux familles.

Revenu à Mulhouse, où il demeura rue Mercière, il y fit d'abord du dessin industriel, mais, plus tard, il retourna à Paris, pour s'y vouer derechef au grand art.

Le 9 mai 1800, Emmanuel Fries épousa Barbe Schlumberger (née le 3 janvier 1783, † le 29 février 1860), fille de Jean-Ulric Schlumberger, drapier, et de Salomé Spœrlein, qui lui donna cinq enfants, dont quatre fils.

Le Musée des Beaux-Arts possède de lui deux toiles, des fleurs et des fruits, figurant sous les n°s 27 et 28 au catalogue; celui-ci donne aussi sa biographie, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Emmanuel Fries mourut, à Mulhouse, le 21 janvier 1852.

50.

Rodolphe Koechlin, peintre-dessinateur, frère du peintre Jean Koechlin (N° 46), est né, à Mulhouse, le 27 août 1778. Il fut reçu à l'Ecole des Beaux-Arts, comme celui-ci. Son inscription est mentionnée au registre n° 95, à la page 202, comme suit :

Du 2 fructidor an v : Rodolphe Koechlin, de Mulhouse en Suisse, âgé de 18 ans, demeurant rue de la Loi, maison Diogène n° 66 près le Théâtre Feydeau. A justifié de son passe-port, élève du Citoyen Regnault.

Rodolphe Koechlin revint se fixer dans sa ville natale, où il épousa, le 21 janvier 1801, Marie-Elisabeth Risler (née le 9 septembre 1778, † 10 octobre 1829), fille de Jérémie Risler, fabricant d'indiennes, et d'Anne-Catherine Mieg, qui lui donna six enfants, dont deux fils : 1° Jean (1801, † 1870), manufacturier et commandant des pompiers à Mulhouse, marié à Marie Dollfus, union dont est issu M. Alfred Koechlin-Schwartz (1829, † 1895), également manufacturier et commandant des pompiers à Mulhouse, plus tard maire du 8e arrondissement à Paris, puis député du Nord, qui délaisse deux fils, MM. Raymond Koechlin, historien d'art, et Jean-Léonard Koechlin, capitaine d'artillerie, les deux résidant en France ; 2° Emile (1808, † 1883), maire de Mulhouse de 1848 à 1852, marié à Salomé Koechlin, qui lui donna sept enfants, dont deux fils, MM. Rodolphe Koechlin-Engel et Emile Koechlin-Claudon, résident également en France.

Rodolphe Koechlin paraît s'être adonné plus spécialement au dessin industriel. Le registre de civisme de 1806 et les actes de naissance de ses enfants le qualifient tantôt de dessinateur, tantôt d'artiste. Nous n'avons pu retrouver aucune toile de lui, mais il est probable qu'il en existe dans la famille.

Dans les *Portraits Mulhousiens*, M. Camille Schlumberger reproduit son portrait et celui de sa femme, sur la planche

Koechlin X, n° 17 et 17ª, ainsi que ceux de fils Jean et Emile, avec leurs leurs épouses (pl. XIX). Rodolphe Koechlin mourut, à Mulhouse, le 11 février 1855.

51.

Jean-Henri Luttringhausen, paysagiste et professeur de dessin, est né en notre ville, le 21 juin 1783, de Jean-Jacques Luttringhausen, drapier, plus tard professeur de dessin, à Bâle, originaire d'Otterberg (Palatinat), et d'Anne-Barbe Persohn, d'Illzach. A l'âge de dix ans, il quitta Mulhouse avec ses parents qui allèrent s'établir à Bâle. A cette occasion, le magistrat délivra à ces derniers un certificat de bonne conduite, ainsi conçu :

Schein

an Joh. Jakob Lothringshausser von Ottenberg, in der Pfaltz.

Ich Endsunterschriebener Stadtschreiber der Stadt Mülhausen bescheine, dass Joh. Jakob Lothringshauser von Ottenberg in der Pfaltz, Arbeiter auf einer hiesigen Jndienne *fabrique* samt seiner Ehefrauen Barbara Persohn von Jllzach gebürtig, sich schon seit etlich und zwanzig Jahren allhier aufhaltet, und soviel hiesiger Obrigkeit bekannt jederzeit wohl verhalten haben. Weilen Sie nun *dato* gesinnet sind, sich bessern Verdienst wegen nach Basel, oder anderweitig zu begeben, so ist Ihnen obiger Schein zum Zeugniss Ihres Wohlverhaltens mitgetheilt worden. Geben mi Beydruckung kleinern Canzley Jnsigels,

Mülhausen den 14. 9bris 1793. Josua Hofer.

(*Prot. allerh. Attest.*, II. B. 11, p. 538).

Jean-Henri Luttringhausen épousa, à Kleinhüningen, le 1er mai 1832, Suzanne Vogt, de Pratteln († à Bâle, le 26 novembre 1854, à l'âge de 61 ans, 6 mois et 10 jours), après avoir été reçu bourgeois de Bâle en 1831. Il mourut à Bâle, le 23 novembre 1857.

Le *Schweiz. Künstler-Lexikon* donne sur cet artiste les renseignements suivants :

Il apprit certainement les principes de son art à l'atelier du paysagiste P. Birmann, avec le fils duquel, Samuel, il était très lié et avec qui

il vécut assez longtemps à Paris, après 1820. Après son retour, il fut nommé professeur de l'école de dessin fondée par la Société d'utilité publique.

Luttringhausen était surtout estimé pour ses paysages à l'aquarelle, exécutés dans le genre miniature avec un soin des plus méticuleux, dans lesquels dominent un ton chaud brun d'ensemble. Comme coloris il est plus harmonieux et d'un meilleur goût que son professeur Birmann. Le *Voyage pittoresque*, d'Osterwald, et l'*Excursion sur les côtes et dans les ports de Normandie*, de Bonington, ont publié des dessins de lui, gravés par Salathé, Filding, etc. Luttringhausen a aussi produit des portraits à l'encre de Chine et au crayon, soigneusement exécutés.

Cette famille est encore représentée à Bâle. Meyer-Krauss donne son blason dans son *Basler Wappenbuch*.

52.

Godefroy Engelmann, miniaturiste et introducteur de la lithographie en France, naquit à Mulhouse, le 17 août 1788, de Godefroy Engelmann (1734, † 1810) et de Climène Reber (1746, † 1836).

La chronique manuscrite de cette famille nous fournit sur les études et sur la première période de la carrière artistique de cet homme remarquable les renseignements suivants :

A l'âge de quatorze ans, Godefroy Engelmann fut placé par son père en pension à Vevey, chez le pasteur Carrard, où, en dehors des leçons de français, il prit des leçons de dessin et de musique. Au bout de deux ans, il revint au pays et son père constate dans ses notes « qu'il parle très joliment le français et qu'il a fait des progrès en bien des points, notamment dans le dessin et la peinture ».

Le jeune homme entra ensuite dans la maison Frédéric Cornetz, pour y faire l'apprentissage du commerce. Toutefois, après une année déjà, Cornetz ayant cessé son affaire, Godefroy Engelmann fut placé à La Rochelle, chez MM.

Em. Weiss, Bramino & Cie, vers la fin du mois de septembre 1805, chez lesquels il resta deux années. De là il se rendit à Bordeaux, puis à Paris, où il se perfectionna dans le dessin et la peinture. Son séjour à Paris fut d'une année et lui fut très profitable, remarque son père.

Dans cette ville, il fréquenta l'Ecole des Beaux-Arts, à l'instar de plusieurs de ses contemporains. Son inscription y figure au registre n° 95, p. 335, en ces termes:

Du 26 février 1808: Geoffroy Engelmann, natif de Mulhouse, departement du Haut-Rhin, agé de 19 ans 1/2, demeurant rue et hôtel de Savoye. Elève et présenté par M. Renault.

Rentré à Mulhouse, le 30 octobre 1808, il se maria l'année suivante, le 3 août. Sa femme, Anne-Catherine Thierry, était la fille de Jean Thierry et d'Elisabeth Hofer. De cette union naquirent dix enfants, dont trois fils, Godefroy (1814, † 1897), lithographe et dernier représentant de cette famille à Mulhouse, Jean et Jules qui continuèrent la lignée en France, soit à Paris et à Pau.

On connaît suffisamment le rôle joué par Godefroy Engelmann dans l'art lithographique, inventé en 1796 par Senefelder et que notre concitoyen introduisit le premier en France. En effet, dès la fin de l'année 1814, il avait ouvert son premier atelier lithographique dans la Grand'rue, au rez-de-chaussée du vieux bâtiment du collège actuel[1]. En 1816, il créa une succursale à Paris et, dès lors, il ne cessa de perfectionner le nouvel art. On doit aussi à Engelmann l'invention de la chromolithographie, pour laquelle il obtint un brevet le 15 janvier 1837.

L'œuvre lithographique de Godefroy Engelmann, si artistique, est trop considérable pour que nous puissions, dans ces notes limitées, en donner une nomenclature. Elle sortirait d'ailleurs du cadre que nous nous sommes tracé.

---

[1] Celui-ci n'y fut transféré qu'après 1821, ce qui força Engelmann à ouvrir de nouveaux ateliers au n° 5 de la rue de la Justice.

Il nous reste toutefois à dire encore quelques mots sur son œuvre de peintre-miniaturiste, dont M. Camille Schlumberger nous fait connaître les productions suivantes publiées dans son album des *Portraits Mulhousiens :*

L'artiste lui-même et sa femme, Catherine Thierry (1792, ✝ 1872), qu'il avait épousée le 3 août 1809;

Ses parents, Godefroy Engelmann et Climène Reber. (Ces quatre miniatures sont aujourd'hui la propriété de M. Edmond Engelmann, à Paris);

Jean Risler (1781, ✝ 1856) et sa femme, Barbe Heilmann (1784, ✝ 1853), propriété de M. Charles Risler, à Paris;

Enfin, une belle lithographie représentant Jean Zuber (1773, ✝ 1852) et sa femme, Elisabeth Spœrlein (1765, ✝ 1856), exécutée en 1846 à l'occasion de leurs noces d'or.

Godefroy Engelmann mourut le 25 avril 1839.

53.

Jean Mieg, artiste-peintre, puis manufacturier à Mulhouse, est né le 1er avril 1791, de Mathieu Mieg, le chroniqueur (v. N° 38), et de Judith Blech. Il épousa, le 27 avril 1825, Anne-Catherine Heilmann, née le 24 septembre 1800 (✝ 2 janvier 1880), de Jacques Heilmann, manufacturier, et de Catherine Vetter.

Il hérita des dispositions artistiques de son père, qui l'envoya de bonne heure à Paris, où il fut reçu à l'Ecole des Beaux-Arts. Son inscription y est relatée comme suit, au registre n° 95, p. 333 :

Du 11 septembre 1807 : Jean Micq (*sic*), natif de Mulhouze, departement du Haut-Rhin, agé de 16 ans, demeurant chez M. Vauthier, peintre, rue des Fossez M. le Prince n° 14. Elève et présenté par M. Meynier.

Jean Mieg, de retour à Mulhouse, produisit un certain nombre de toiles d'un grand mérite. Au Musée historique de notre ville, on conserve une vue de Mulhouse peinte par lui en 1810 (catal. n° 571).

Dans les *Portraits Mulhousiens*, de M. Camille Schlumberger, sont reproduits:

Un groupe de gardes nationaux et pompiers, peinture datée de 1831 (planche Heilmann VI);

Le portrait de Jean-Jacques Blech (planche Blech II, 4);

Le portrait de Judith Landsmann (1776, † 1865), femme de Jérôme Schwartz, daté de la même année (planche Schwartz III);

Mathieu Mieg, le chroniqueur, dans son cabinet de travail (planche Mieg 3[a]);

La photographie de Jean Mieg et de sa femme, faite par Josué Dollfus, est reproduite dans le même album (planche Mieg VI, n° 6);

Jean Mieg est également l'auteur de la belle série des *Manufactures du Haut-Rhin*, reproduites en lithographie par Godefroy Engelmann.

Nous connaissons de cet artiste une toile représentant *l'Isteiner Klotz*, dans le grand-duché de Bade, qui est certainement une de ses meilleures productions.

Jean Mieg mourut le 27 avril 1862.

54.

Jean Benner, dessinateur et artiste-peintre, est né à Staufberg (Suisse), le 28 mars 1796, de Jean-Jacques Benner, dessinateur industriel, originaire de Mulhouse, et de Marguerite Hedinger. Elève de van Spaendonck et de van Dael, il vint s'établir ensuite dans notre ville, où il demeura à la chaussée de Dornach. Le 14 mai 1835, il épousa Elisabeth Fries (1807, † 1850), fille du peintre Emmanuel Fries (N° 47) et de Barbe Schlumberger, dont il eut deux fils jumeaux, Jean et Emmanuel, qui devinrent par la suite les grands artistes-peintres bien connus, et une fille, Elisabeth, qui devint la femme de M. de Rutté, de Berne, l'architecte de notre Nouveau Musée.

Jean Benner fut un peintre de fleurs de talent. Il obtint une médaille aux expositions de Rouen (en 1840, 1841, 1846) et de Cambrai (en 1842). Le Musée de Mulhouse possède de lui une toile, cataloguée sous le nº 3.

Il mourut le 21 novembre 1849, en notre ville.

55.

JOSUÉ DOLLFUS, miniaturiste distingué, né, à Mulhouse, le 11 avril 1796, de Jean-Georges Dollfus (1756, † 1825), pharmacien, puis fabricant de toiles peintes, et d'Anne-Marguerite Risler (1760, † 1835), était le petit-fils de Jean-Henri Dollfus, artiste-peintre (v. Nº 35), et un des trois introducteurs de l'industrie des toiles peintes à Mulhouse. Il épousa, en premières noces, le 4 juin 1830, Adèle-Anne Zindel, et, en secondes noces, Elisa Heilmann.

Josué Dollfus fut d'abord dessinateur industriel, dans la maison Alexandre Risler, en Normandie, puis, à partir de 1826, il se voua au grand art. Son premier maître fut Obry. En 1834, il passa plusieurs mois à Paris dans l'atelier de Madame Mirbel, la célèbre miniaturiste, grâce aux leçons de laquelle il arriva à imprimer à ses œuvres ce cachet si personnel que tout le monde a pu admirer à l'exposition de ses œuvres, organisée à Mulhouse, en 1903, et consistant notamment en portraits mulhousiens.

M. Henri Juillard-Weiss, le distingué conservateur du Musée des Beaux-Arts de notre ville, a publié à cette occasion une excellente biographie de cet artiste, à laquelle nous renvoyons le lecteur. Elle contient un certain nombre de ses meilleures productions.

Josué Dollfus mourut, à Mulhouse, le 15 mai 1887.

56.

JULES-CLAUDE ZIEGLER, peintre d'histoire, né à Langres, le 16 mars 1804, mort, à Paris, le 25 décembre 1856, en

son hôtel de la rue de la Bienfaisance, 12, peut être rangé ici parmi les artistes mulhousiens de par son père Jean-Jacques Ziegler, négociant, né en notre ville, le 16 mai 1775 (de Jean-Jacques Ziegler, tonnelier, et d'Elisabeth Wolf), qui alla s'établir à Langres, où il épousa la veuve de son patron, Victoire-Suzanne Casson, veuve Dutailly.

Voici la notice que Larousse consacre à ce peintre, qui se rendit notamment célèbre par la décoration de l'église de la Madeleine, à Paris:

ZIEGLER (Jules-Claude), peintre français, né à Langres en 1804, mort à Paris en 1856. Lorsqu'il eut achevé ses études à Nancy, il se rendit à Paris pour y apprendre le droit. Mais la jurisprudence avait pour lui beaucoup moins d'attrait que les sciences physiques et naturelles et le dessin; aussi suivit-il avec moins d'assiduité les cours de droit que ceux de la Sorbonne et du Jardin des plantes et se fit admettre, en 1825, dans l'atelier de Heim. C'est alors que s'éveilla en lui la vocation artistique avec une telle vivacité qu'il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Toutefois, comme son père exigeait de lui qu'il terminât son droit, il prit son diplôme de licencié en 1826, puis obtint de sa famille d'étudier la peinture pendant 18 mois, en promettant d'abandonner la palette pour le barreau si, au bout de ce temps, il n'avait pu acquérir un talent remarquable. Ziegler devint alors élève d'Ingres et fit des progrès rapides; mais une ophthalmie, causée par un excès de travail, vint interrompre ses études, et lorsqu'il eut recouvré la vue, lorsque le délai de 18 mois fut expiré, son père jugea qu'il devait renoncer aux arts, puis lui retira sa pension pour le forcer à revenir auprès de lui. Le jeune artiste n'hésita point à tenter les rudes épreuves d'une vie précaire pour suivre sa vocation et demanda des ressources à son pinceau. Il parvint à vendre quelques tableaux qui décelaient un certain talent, partit en 1830 pour l'Italie, visita ensuite l'Allemagne et les Pays-Bas, et revint à Paris après avoir beaucoup étudié et beaucoup appris. Une *Vue de Venise*, achetée par Louis-Philippe, une *Scène de la vie de Henri IV*, exposée en 1832; un beau portrait du *Cardinal Montalte;* le *Doge Foscari rentrant dans son palais après son abdication* et surtout *Giotto dans l'atelier de Cimabue,* qui figurèrent au Salon de 1833, mirent tout à coup Ziegler en évidence et commencèrent sa réputation. Ce dernier tableau, aussi

remarquable par la correction du dessin que par la vigueur de l'exécution et la solidité de la couleur, fut acquis par l'Etat pour le Musée du Luxembourg. Il en fut de même du *Saint Luc peignant la sainte Vierge*, qui parut au Salon de 1834, en même temps qu'un *Saint George terrassant le Dragon*, acheté par le musée de Douai. Peu après, Ziegler reçut du gouvernement la mission d'aller étudier en Allemagne les procédés employés dans la fabrication des vitraux et de la porcelaine.

De retour en France, il exécuta pour la princesse Marie de charmants dessins représentant au trait des sujets tirés du poème d'*Eloa* d'Alfred de Vigny, puis peignit pour le musée de Versailles les portraits du *Connétable de Sancerre* et du *Maréchal Kellermann* (1835). A cette époque, Paul Delaroche venait d'être chargé d'exécuter toutes les peintures de l'église de la Madeleine, à Paris, et s'était rendu en Italie pour y faire les études nécessaires à cet immense travail. Un jour, le ministre de l'Intérieur, M. Thiers, s'étant trouvé avec Ziegler, lui demanda quel était le sujet qui lui paraissait le mieux convenir à l'immense coupole de la nouvelle église. L'artiste lui exposa ses idées et lui remit peu après l'esquisse de la composition qu'il avait conçue. Cette esquisse plut tellement au ministre que, quelques jours après, Ziegler était chargé de l'exécution de la coupole. A cette nouvelle, Paul Delaroche accourut de Rome, réclama la peinture de la coupole, fit appuyer ses réclamations par son beau-père Horace Vernet, qui s'adressa à Louis-Philippe, et bientôt après Ziegler fut appelé auprès du roi, qui lui demanda de renoncer à la commande faite par M. Thiers. Le jeune artiste refusa et par ce refus mécontenta vivement Louis-Philippe, qui ne pensa pas pouvoir user de son autorité pour vaincre son obstination, mais qui ne la lui pardonna jamais. Ziegler se mit donc à l'œuvre et, après trois ans de travail, il put mettre en 1838, sous les yeux du public, l'immense peinture dans laquelle il a représenté la Madeleine aux pieds du Christ, les apôtres, les martyrs, les héros et les plus puissants défenseurs du christianisme. Bien que cette colossale composition fut loin d'être sans défauts, la critique s'accorda pour reconnaître la bonne ordonnance des groupes dessinés et peints avec beaucoup de talent, l'harmonie de la couleur et le grand effet de l'ensemble. La croix d'honneur fut la récompense bien méritée de l'habile et laborieux artiste, qui pendant plusieurs années dut cesser de peindre pour reposer sa vue fatiguée et déformée par un continuel travail sur une surface concave. Il alla fonder alors

près de Beauvais, à Voisinlieu, une fabrique de poterie pour laquelle il dessina des vases aussi nouveaux que gracieux, aussi remarquables par l'élégance des formes que par la perfection de l'exécution et qui sont connus sous le nom de poterie de Ziegler. Il reprit ensuite ses pinceaux, et exécuta plusieurs tableaux d'histoire; mais ces tableaux, qui ne pouvaient guère être acquis que par l'État, restèrent presque tous dans son atelier, et, comme Louis-Philippe lui avait gardé rancune de son refus, il ne put obtenir aucune commande du Gouvernement. Profondément découragé, l'artiste cessa presque entièrement de peindre et passa la plus grande partie de son temps à la campagne, près de Langres. En 1854, il accepta la direction de l'Ecole des Beaux-arts de Dijon, dont il ne tarda point à se démettre. Il était revenu à Paris pour y achever une *Immaculée conception*, lorsqu'il mourut. Ziegler tient une place distinguée parmi les peintres français de la première moitié de notre siècle. « Son dessin, dit M. de Saint-Ferjeux, est généralement très correct, son exécution large et pleine d'énergie; sa couleur rappelle souvent les peintures de l'école espagnole; ses tableaux se font généralement remarquer par une disposition harmonieuse et pleine de goût; mais son exécution, qui convenait surtout pour la peinture monumentale, pèche quelquefois par le manque de finesse et de détails. De toutes ses qualités, celle qu'il possédait à un degré le plus éminent, c'était le goût. Il avait le sentiment des proportions, des formes, à un degré extraordinaire ». Outre les tableaux déjà mentionnés, nous citerons de lui: *Daniel dans la fosse aux lions* (1838), œuvre fort remarquable; la *Vierge aux neiges,* une de ses plus belles productions (1844); *la Rosée répandant ses perles sur les fleurs* (1844); la *Vision de Jacob* et *Judith aux portes de Béthulie* (1847), au musée de Lyon; les *Pasteurs de la Bible,* au musée de Dijon; une belle tête de *Léda; une Assomption; Charles-Quint, devenu moine, renvoyant son portrait avec les insignes de l'empire,* à Londres; *Henri II et Diane de Poitiers; Agnès Sorel et Charles VII;* le *Cardinal Gighi faisant des excuses à Louis XIV,* au musée de Versailles; *Saint Dominique* et *Sainte Catherine,* excellent tableau que possède l'église d'Ouge; *le Congrès d'Amiens;* le portrait du *Marquis de Coislin,* etc. On lui doit encore quelques ouvrages: *Etudes céramiques, recherches des principes du beau dans l'architecture, l'art céramique et la forme en général; théorie de la coloration des reliefs* (Paris, 1850, in-8°); *Traité de la couleur et de la lumière* (Paris, 1852, in-8°); *Compte rendu de la photographie à l'Exposition de 1855* (Dijon, 1855, in-8°);

enfin, un atlas in-f°, contenant les dessins lithographiés des plus beaux vases qu'il a fait exécuter dans sa fabrique de Voisinlieu.

Nous trouvons dans les *Mémoires de la Société académique de l'Oise* les détails suivants sur l'œuvre céramique de Ziegler [1], dont parle Larousse :

Le peintre d'histoire Jules-Claude Ziegler (1804-1856) fut chargé par l'Etat en 1834 d'aller étudier en Allemagne les procédés de fabrication des vitraux et porcelaines.

De retour en France, il fut choisi pour exécuter les peintures de la coupole de la Madeleine (1835-1838), mais ce grand effort ayant fatigué sa vue, il dut abandonner ses pinceaux. C'est alors qu'il fonda à Voisinlieu une fabrique de poteries pour lesquelles il composa une série de dessins et voulut mettre en pratique ses idées personnelles en matière d'esthétique, idées qu'il développa plus tard dans un de ses ouvrages.

Les grès de Ziegler, dits grès bronze, sont vernis au sel et ont une coloration brune ; leurs formes, très étudiées, sont complétées par une décoration en relief d'un aspect original et dont les motifs sont empruntés le plus souvent à la nature ; quelquefois aussi il s'est servi des éléments décoratifs de l'art musulman.

De 1839 à 1843, quelques-uns de ses vases entrèrent au musée de Sèvres ; de ce nombre est une des pièces capitales de l'artiste, *le vase dit des Apôtres* (1842), dont une répétition a été exposée au Musée Centennal par Mme Delaherche.

Une autre pièce, de moindre importance, se trouvait également à la même exposition dans la collection de M. Octave Groussot.

Ziegler se remit à la peinture en 1844, mais n'ayant pu obtenir les commandes officielles qu'il espérait, il se découragea et se retira à la campagne près de Langres ; il mourut en 1856, après avoir été quelque temps directeur de l'Ecole des beaux-arts de Dijon. Son établissement de Voisinlieu était, dans l'intervalle, devenu la propriété de M. Mansard entre les mains duquel il ne tarda pas à décliner et à disparaître.

---

[1] V. également Garnier, *Dictionnaire de la céramique*, p. 218 ; Comptes rendus des sessions annuelles des Sociétés des Beaux-Arts des Départements, t. II, p. 58, t. III, p. 78, 79, 209 ; Annuaire du diocèse de Langres, 1859, p. 115-135 ; Dictionnaire général des Artistes de l'École française, Bellier, t. II, p. 730.

Cet artiste est issu d'une autre famille Ziegler que les N°s 33 et 37 du présent travail; elle a pour premier ancêtre Philippe Ziegler, maître d'école, originaire de Worms, lequel s'établit à Mulhouse vers 1570 et dont la descendance subsiste encore de nos jours. Claude-Jules Ziegler, ci-dessus, fait partie de la branche aînée, issue de Jacques Ziegler, second fils de Philippe.

La branche cadette est issue d'Ottmar Ziegler, le plus jeune frère de ce Jacques, et sa descendance existe également encore, connue sous le nom des Ziegler-Kœchlin et a fourni, à son tour, un artiste-peintre de talent, CHARLES ZIEGLER, né en notre ville, le 22 octobre 1827, et mort en Algérie en 1902. Notre notice ne s'occupant pas des peintres nés après le premier Empire, nous n'avons pu lui consacrer de notice. En réalité, il fait partie des artistes modernes et son œuvre est connu.

57.

PIERRE HARTMANN, peintre, né à Mulhouse, le 28 novembre 1805, de Pierre Hartmann (1777, † 1844), boulanger, et d'Anne-Elisabeth Lambert (1775, † 1848), embrassa d'abord la profession de son père, qu'il abandonna ensuite pour se vouer à l'art. Neveu du peintre Jean-Henri Lambert (N° 40), c'est certainement chez ce dernier qu'il aura pris goût à la peinture et reçu les leçons nécessaires.

Aux expositions organisées par la Société industrielle en 1836 et en 1838, Pierre Hartmann exposa, la première fois, le *Massacre des Janissaires*, copie d'après Horace Vernet; la seconde fois, deux tableaux à l'huile représentant un *Intérieur de famille* et *Un chien*. Il existe de lui un tableau au Musée de Bâle, ce qui prouverait que son talent d'artiste était réel.

Pierre Hartmann eut trois femmes: Thérèse Schweighofer (1810, † 1846), Marguerite-Madeleine Frœhlich (1826,

† 1850) et Anne-Marthe Kunzelmann (née en 1816), dont il eut neuf enfants, qui ont laissé de la descendance mâle, résidant en Amérique. Il mourut en 1882.

58.

Daniel Eck, peintre, naquit à Mulhouse, le 20 décembre 1807, de Daniel Eck (1775, † 1866), graveur industriel, et d'Anne-Elisabeth Benner.

Comme ses deux frères qui suivent, Daniel Eck se voua à la carrière artistique et fit ses premières études à Paris. Parmi les œuvres connues de lui, nous citerons deux portraits à l'huile de Mlle E., ayant figuré, en mai 1836, à l'exposition des produits de l'industrie alsacienne organisée par la Société industrielle de Mulhouse. (Catalogue, page 23). L'un de ces portraits, qui représentait sa sœur, Mlle Elisabeth Eck (1813, † 1840), qui épousa, en 1837, M. Charles Herrmann, se trouve aujourd'hui entre les mains de M. Daniel Herrmann, à Paris, neveu de l'artiste[1].

Daniel Eck mourut célibataire, dans sa trente-neuvième année, le 20 juin 1846, au Hirtzbach, près Mulhouse, au domicile de ses parents.

59.

Frédéric Eck, peintre à Paris, frère du précédent, naquit à Mulhouse, le 10 mars 1810.

Nous n'avons que peu de détails sur son œuvre. M. Camille Schlumberger reproduit dans ses *Portraits Mulhousiens* les toiles suivantes :

Portraits de Gaspard Baumgartner (1790, † en Suisse 1875) et de sa femme Honorine Alègre (née à Bolbec en 1804, † au Havre en 1887);

[1] Renseignement obligeant de M. Edouard Benner, notre excellent confrère du Musée historique, apparenté à cette branche de la famille Eck.

Portrait de Georges Zipélius (1808, † 1890), artiste-peintre, fils de Jean-Philippe Zipélius et d'Elisabeth Lœderich (pl. *Divers*).

Frédéric Eck mourut à Paris, en 1860.

60.

Jean-Jacques Eck, professeur de dessin et artiste-peintre, naquit, à Mulhouse, le 24 juin 1812, et y mourut le 28 janvier 1887. Il était le plus jeune frère des précédents, et épousa, le 8 juillet 1846, Sophie-Adèle-Louise, fille d'Auguste Huguenin, constructeur-mécanicien, et d'Annette Cornetz, qui lui donna une fille, mariée à M. Edouard Kœchlin, chimiste, à Barcelone.

Jacques Eck a été, pendant de longues années, professeur à l'Ecole de dessin et dans les écoles supérieures de notre ville, et a contribué pour une large part au développement du goût artistique à Mulhouse. Parmi les nombreux élèves qu'il a formés, nous citerons les frères Jean et Emmanuel Benner. Peu d'années après la guerre il prit sa retraite.

Il a laissé un certain nombre d'œuvres d'un réel mérite, parmi lesquelles le portrait de M. Emile Dollfus, maire de 1843 à 1848, qui figure dans la grande salle du conseil, à l'Hôtel de ville, un portrait d'Auguste Stœber et une vue de la chapelle Saint-Jean, conservés au Musée historique. Deux de ses toiles, dont un portrait de M. Pellerin, ancien professeur de dessin à Mulhouse, figurent au Musée des Beaux-Arts.

Aux expositions de la Société industrielle des années 1836 et 1838, Jacques Eck est mentionné au catalogue pour six portraits.

LES ANCIENS PEINTRES-VERRIERS DE MULHOUSE.

Nous arrêtons ici notre travail sur les anciens peintres mulhousiens, le cadre que nous nous sommes tracé ne comprenant que les artistes nés jusqu'au début de la période française de notre ville. Nous laissons à plus qualifié que nous le soin de compléter cette notice par la nomenclature de la pléïade si intéressante des peintres indigènes modernes, c'est-à-dire de ceux qui ont vu le jour au XIXe siècle, et dont l'œuvre est si remarquable à tant de titres.

Pour terminer, voici une liste des anciens peintres-verriers de Mulhouse, dont les documents d'archives font mention. Nous regrettons de ne pouvoir donner sur eux autre chose que de courtes notes; malheureusement les renseignements sur leur œuvre font à peu près défaut. D'ailleurs, cette liste de noms est elle-même nécessairement incomplète.

1.

Michel Rübler, verrier, figure au livre des bourgeois reconstitué, en 1552, après l'incendie de l'Hôtel de ville. Il vivait encore en 1572.

2.

Jean Reinhart, peintre-verrier, vit à Mulhouse en 1571 et en 1576.

3.

David Füeger, verrier, prend chez lui, en qualité d'apprenti, en 1572, Thiébaut Schmerber, fils de Mathias Schmerber, hôtelier de la *Demi-Lune*.

4.

André Schmidt, verrier, délivre en 1575, un certificat d'apprentissage à Jean Muller, fils de Jean Muller, bourgeois de Mulhouse, qui a appris le métier chez lui. Il avait pour femme Anne Kiechler, qui lui donna plusieurs enfants.

5.

Médard Zetter[1], peintre-verrier, né vers 1565, † 1622, fils de Pierre Zetter, tanneur, épousa, en 1589, Madeleine Birr, dont il eut neuf enfants, parmi lesquels deux fils qui devinrent également peintres-verriers.

6.

Pierre Zetter, peintre-verrier, fils du précédent, né en 1597, † en 1671, est mentionné comme célèbre dans son art dans les notes laissées par le bourgmestre Jacques Ziegler (v. Mieg, t. II, p. 213). Il existe de lui une série de vitraux et de dessins de vitraux. Le magistrat le chargea de la décoration de diverses fenêtres à l'Hôtel de ville et à l'église des Franciscains (en 1634, 1641, 1666). Il exécuta aussi des verrières pour les poêles de tribus. Il avait pour femme Catherine Gschworner; ses deux fils n'embrassèrent pas sa carrière.

7.

Jean Zetter, peintre-verrier, né en 1603, † avant 1674, frère du précédent, fut chargé avec lui par le magistrat de divers travaux de son art. Il fut l'auteur, en 1639, de trois fenêtres de la petite salle du Conseil (aujourd'hui la grande salle des archives).

---

[1] Consulter au sujet de cet artiste et des suivants du nom, les *Tableaux généalogiques de la famille Zetter*, parus en 1894.

Ce fut cet artiste qui planta, en 1626, le fameux tilleul sur la place de la Concorde, arbre géant mentionné par nos anciens chroniqueurs. De sa femme, Barbe Bonenstengel, il eut sept enfants, parmi lesquels deux fils, peintres-verriers comme lui (v. ci-dessous), et une fille, Barbe, qui épousa Jean Hübner, originaire de la Saxe, premier de son nom, à Mulhouse, et peintre-verrier de renom.

8.

Jérôme Wild, verrier, fils du greffier-syndic mulhousien Jean Wild, de Montbéliard. Né sans doute dans cette dernière ville, il vint avec son père à Mulhouse, où il épousa, en 1644, Anne Eglinger, dont il eut plusieurs enfants.

En 1645, il fut chargé de la confection de nouvelles fenêtres à l'Arsenal.

9.

Médard Zetter, peintre-verrier, fils de Jean (N° 7), est né en 1628. Il prit son congé d'ici en 1654 et alla s'établir à Neustadt (Palatinat), où il se maria. En 1673, il revint à Mulhouse, où il mourut avant 1679. Nous n'avons retrouvé aucune trace de son art.

10.

Jean Zetter, peintre-verrier, né en 1637, † en 1721, était fils de Jean Zetter (N° 7). A côté de sa profession, il exerça les fonctions de *Constabler* ou de directeur de l'armement de la ville. En cette qualité, il fut chargé par le magistrat de dresser, en 1697, un plan des pierres-banales du territoire de la ville libre, qu'il compléta, en 1701, par l'adjonction de dessins de châteaux et de constructions intéressantes des environs. Ce travail est conservé aux archives municipales et lui valut une gratification. M. Franz Anton Zetter, de Soleure, possède de lui un vitrail du bourgmestre Pierre Zetter.

11.

Louis Stamm, le jeune, verrier, né en 1639, † en 1676. Il était le fils de Louis Stamm et de Catherine Rauber. Marié, en 1667, à Elisabeth Steinbach, d'Illzach, il en eut un fils qui fut le dernier de cette lignée. Oeuvre inconnu.

12.

Jean Hübner, peintre-verrier, originaire de la Saxe, vint à Mulhouse en 1648 et y épousa, deux ans après, Barbe Zetter, fille du peintre-verrier Jean Zetter (N° 7), qui lui donna cinq enfants, dont quatre fils, tous verriers. Parmi la descendance de ceux-ci figurent encore plusieurs générations de verriers, mais nous doutons fort qu'ils aient été autre chose que de simples vitriers. L'art du peintre-verrier était à peu près éteint chez nous au xviiie siècle.

Jean Hübner exécuta, en 1669, quelques travaux à l'église des Franciscains, pour le compte du magistrat. Il mourut en 1692.

13.

Jean Hœlting, peintre-verrier, originaire de Niederwesel, s'établit à Mulhouse en 1678, mais il mourut déjà deux ans après, le 8 avril 1680, à l'âge de trente ans.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ANCIENS PEINTRES MULHOUSIENS.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ANCIENS PEINTRES-VERRIERS.

Liste complète des ouvrages déjà parus

I. Publications historiques.

Voyage en France fait en l'an 1663 par Jean-Gaspard Dolfuss. Traduit de l'original allemand.

Mulhouse, 1881, grand in-8°, 37 pages, avec un portrait. (Epuisé.)

Vente des biens communaux à Mulhouse.

Mulhouse, 1883, grand in-8°, 8 pages. (Epuisé.)

Essai de description, de statistique et d'histoire de Mulhouse. Précédé d'une lettre de M. Aug. Dollfus, président de la Société industrielle de Mulhouse, et d'une notice historique par X. Mossmann, archiviste de Colmar. Avec quinze illustrations dans le texte et quatorze planches et cartes hors texte.

Mulhouse, 1885, grand in-4°, 173 pages. (Epuisé.)

Notice historique et généalogique sur la famille Zu Rhein. Avec une illustration dans le texte, deux planches d'armoiries et de sceaux et un tableau généalogique hors texte. 2e édition, revue et augmentée.

Mulhouse, 1888, grand in-8°, 72 pages. (Epuisé.)

L'Eglise de l'ancienne commanderie de Malte à Mulhouse. Notice historique publiée sous les auspices du Comité du Musée historique de Mulhouse. Avec deux planches en phototypie hors texte.

Mulhouse, 1890, grand in-8°, 12 pages. Prix : fr. 0.25.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de fr. 2.50.

Le même, en *traduction allemande.* Prix : fr. 0.25.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de fr. 2.50.

L'Hôtel de ville de Mulhouse. Edité et illustré de nombreuses planches en chromo, par Louis Schœnhaupt. Texte par Ernest Meininger.

Mulhouse, 1892, grand in-folio, édition de grand luxe.

Prix : fr. 150.—.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier du Japon, qui n'ont pas été mis dans le commerce.

Une Chronique suisse inédite du XVIe siècle. Avec 3 planches en phototypie, une double planche de fac-similé et 18 planches contenant 346 armoiries reproduites d'après l'original par l'auteur.

Bâle, Ad. Gœring, éditeur, 1892. Un volume grand in-8°, 85 pages.

Prix : fr. 7.50.

L'abjuration d'un bourgeois de Mulhouse dans la première moitié du XVIIe siècle. 2e édition.

Mulhouse, 1893, grand in-8°, 31 pages. Prix : fr. 2.50.

Mulhouse pendant la guerre de 1870—71. Notes prises au jour le jour.

Mulhouse, 1895, petit in-8°, 123 pages. Prix : fr. 3.75.

Cet ouvrage est presque épuisé. Il en a été tiré quelques exemplaires numérotés sur papier de Hollande, au prix de fr. 25.—.

Mülhausen während des Krieges 1870—71. Tägliche Aufzeichnungen.

Mülhausen, 1895, klein Oktav, 126 Seiten. Prix : fr. 3.75.

Cet ouvrage est presque épuisé. Il en a été tiré quelques exemplaires numérotés sur papier de Hollande, au prix de fr. 25.—.

Le meurtre de Barthélemy Abt. Fait-divers mulhousien de l'an 1562, tiré d'un dossier des archives municipales. Avec un arbre généalogique de la famille Abt.

Mulhouse, 1896, grand in-8°, 60 pages. Prix : fr. 2.50.

Quelques exemplaires sur papier spécial, au prix de fr. 5.—.

Ambassade du bourgmestre Jean Klœtzlin et du greffier Jean-Georges Zichle auprès du roi Henri IV, à Paris, du 3 septembre au 2 novembre 1602. Traduction suivie du texte original de la relation manuscrite du

greffier. Avec une notice biographique sur ce dernier et un fac-similé d'écriture.

Mulhouse, 1896, grand in-8°, 129 pages. Prix : fr. 3.75.

Quelques exemplaires sur papier spécial, au prix de fr. 6.—.

Un Anniversaire mulhousien. — La Fête de la Réunion de Mulhouse à la France, 15 mars 1798. Avec un portrait et une planche hors texte.

Mulhouse, 1898, in-8°, 47 pages. Prix : fr. 2.—.

La Réunion de Mulhouse à la France, le 15 mars 1798. Suivi de la : *Relation détaillée donnée à M. J.-M. Hofer de la fête de notre réunion à la France.* Avec 3 planches en phototypie et un fac-similé d'écriture.

Mulhouse, 1898, grand in-8°, 88 pages. Prix : fr. 3.—.

Journal de Jean-Jacques Schlumberger, chapelier et fossoyeur, à Mulhouse (1733—1808).

Mulhouse, 1898, grand in-8°, 22 pages. Prix : fr. 1.50.

Notes sur un gobelet appelé Huttenmann, ayant appartenu à l'ancienne tribu des Vignerons, de Mulhouse. Avec 3 planches en phototypie, hors texte.

Mulhouse, 1899, grand in-8°, 5 pages. Prix : fr. 1.50.

Documents pour servir à l'histoire de la guerre de Trente ans.

Mulhouse, 1901, grand in-8°, 4 pages. (Epuisé.)

La bataille de Mulhouse, 19-29 décembre 1674.

Mulhouse, 1903, grand in-8°, 16 pages. Prix : fr. 1.25.

Mulhouse en 1836 (par Emile Souvestre). Extrait de la « Revue de Paris » du 17 juillet 1836.

Mulhouse, 1904, petit in-8°, 24 pages. Prix : fr. 1.—.

Les prévôts impériaux de Mulhouse. Avec de nombreuses armoiries et deux généalogies. 2e édition.

Mulhouse, 1904, grand in-8°, 59 pages. Prix : fr. 2.50.

Memorial-Büchlein de la famille Schœn, 1548—1728. Avec un arbre généalogique.

Mulhouse, 1905, grand in-8°, 66 pages. Prix : fr. 2.50.

Deux vieux canons mulhousiens. Avec une planche en phototypie.

Mulhouse, 1906, grand in-8°, 4 pages. Prix : fr. 1.25.

Un cas de haute trahison à Mulhouse. Episode de la guerre de Trente ans. Avec un arbre généalogique. 2e édition.

Mulhouse, 1906, grand in-8°, 63 pages. Prix : fr. 2.50

Fragment de chronique mulhousienne (1694—1729), par Jean-Henri Gœtz. 2e édition.

Mulhouse, 1907, grand in -8°, 110 pages. Prix : fr. 3.75

Les anciens artistes-peintres et décorateurs mulhousiens. Matériaux pour servir à l'histoire de l'art à Mulhouse. Avec douze planches en phototypie, hors texte.

Mulhouse, 1908, grand in-8°, x-95 pages. Prix : fr. 10.—

Quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de fr. 30.—.

II. Généalogies.

Tableaux généalogiques de l'ancienne famille patricienne Brustlein, 1398 - 1888. Avec une planche d'armoiries.

Mulhouse, 1888, in-folio. Prix : fr. 20.—

Ce recueil est imprimé en autographie.

Tableaux généalogiques de l'ancienne famille patricienne Hartmann, de Mulhouse, 1390—1890, par Georges Hartmann, professeur au Lycée Charlemagne, à Paris. Avec une planche en chromo et un arbre généalogique des pères de famille.

Mulhouse, 1890, in-folio. Prix : fr. 15.—

En collaboration avec Ernest Meininger.

Tableaux généalogiques de la famille Zetter, de Mulhouse, 1525—1894. Avec une planche en chromo.

Mulhouse, 1894, in-folio, relié. Prix : fr. 20.—

Tableaux généalogiques de la famille Blech, 1390—1898, par Ernest Blech, manufacturier à Sainte-Marie-aux-Mines, en collaboration avec Ernest Meininger, vice-président du Comité d'administration du Musée historique de Mulhouse. Avec une reproduction phototypique de la lettre de concession d'armoiries, deux planches de fac-similé d'écriture, d'armoiries et sceaux en couleurs et un tableau généalogique.

Mulhouse, 1898, in-folio, relié. Prix : fr. 18.75

Tableaux généalogiques de la famille Meyer, d'Illzach-Mulhouse, 1580—1896. Avec une planche d'armoiries en couleurs.

Mulhouse, 1898, in-folio, relié. Prix : fr. 15.—.

La famille Meininger. Notes historiques et généalogiques rédigées d'après des documents officiels et privés. Avec un portrait, des planches d'armoiries coloriées et de fac-similé.

Mulhouse, 1903, in-8°, II, 94 pages.

(Pas dans le commerce.)

III. Rapports et comptes rendus.

Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse de M. X. Mossmann, présenté à la séance de la Société industrielle de Mulhouse, du 25 juin 1890, au nom du Comité d'histoire, de statistique et de géographie.

Mulhouse, 1890, grand in-8°, 8 pages. Prix : fr. 2.—.

Les archives du vieux Mulhouse et l'intérêt que présenterait la publication d'une série de documents inédits. Rapport lu à la Société industrielle, dans la séance du 31 janvier 1894, au nom du Comité d'histoire, de statistique et de géographie.

Mulhouse, 1894, grand in-8°, 26 pages. Prix : fr. 2.50.

Rapport sur les Bureaux d'informations (Verkehrsbureaux) *de la Suisse, et le projet de création d'une entreprise de ce genre à Mulhouse.*
Mulhouse, 1895, grand in-8°, 11 pages. (Epuisé.)

Compte rendu de la Société des intérêts de Mulhouse et de la Région. Bureau mulhousien d'informations. 1re année, 1895-1896.
Mulhouse, 1897, grand in-8°, 22 pages.

N. B. — Les comptes rendus des années suivantes ont été faits par M. Aug. Thierry-Mieg, président de cette société.

Rapport sur un ouvrage soumis au concours pour le prix N° 113 (Alsatia Sacra), lu en séance de la Société industrielle de Mulhouse, le 25 juin 1902.
Mulhouse, 1902, grand in-8°, 4 pages. Prix : fr. 1.25

IV. Publications diverses.

Le Centenaire de Jean-Georges Schupp, 1781 — 4 février — 1881.
Recueil des articles de journaux et des poésies parus, avec un arbre généalogique et *la Valse du Centenaire* composée par J. Souplet, et avec un portrait du jubilaire.
Mulhouse, 1881, in-8°. Prix : fr. 1.25

Il existe quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de fr. 5.—.

Guide de Mulhouse. Avec dessins à la plume de Math. Kohler.
Mulhouse, 1893, petit in-8°, 45 pages. (Epuisé.)

— Le même, *en allemand.* (Epuisé.)

Des deux plaquettes il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de fr. 5.—.

En outre, il a été tiré quelques collections des dessins originaux de Math. Kohler (ceux du *Guide* ont été réduits), qui se vendent au prix de fr. 5.—.

Le Touriste en Alsace-Lorraine. — Der Tourist in Elsass-Lothringen. — Indicateur des distances kilométriques.
Mulhouse, 1895, in-8°, 182 pages. (Epuisé.)

Cet ouvrage donne plus de 23.000 indications kilométriques.

V. Publications en dialecte mulhousien.

Uesflug no Badewiller am Pfingstmäntig der 5tà Jüni 1876, in Milhüserditschà Vàrs verzählt.
Paris, 1877, in-8°, 15 pages. (Epuisé.)

Sainte-Cécile vo Milhüse. — Souvenir vom Bankett vom 14. Dezàmber 1878.
Mulhouse, 1878, in-8°, 22 pages.

Il a paru deux éditions de cet opuscule.

Ueswahl vo Fawlà vom La Fontaine, in Milhüserditsch ufgsetzt. Mit em Ahang : *s'Màrlà vom Wi.*
Mulhouse, 1879, in-8°, 66 pages. (Epuisé.)

Uesflug no Rhinwiller am Pfingschtmäntig der 2. Jüni 1879.
Mulhouse, 1879, in-8°, 20 pages. (Epuisé.)

D'Reis uf Ziri vo der Sainte-Cécile vo Milhüsà an der Festival (10. bis 13. Jüni 1880). Discours en vers et en dialecte mulhousien, prononcé au banquet de cette société, le 15 janvier 1881.
Mulhouse, 1881, in-8°, 15 pages. (Epuisé.)

ERNEST MEININGER

Les Anciens Artistes Peintres de Mulhouse

Prix : Fr. 10.--

1908

